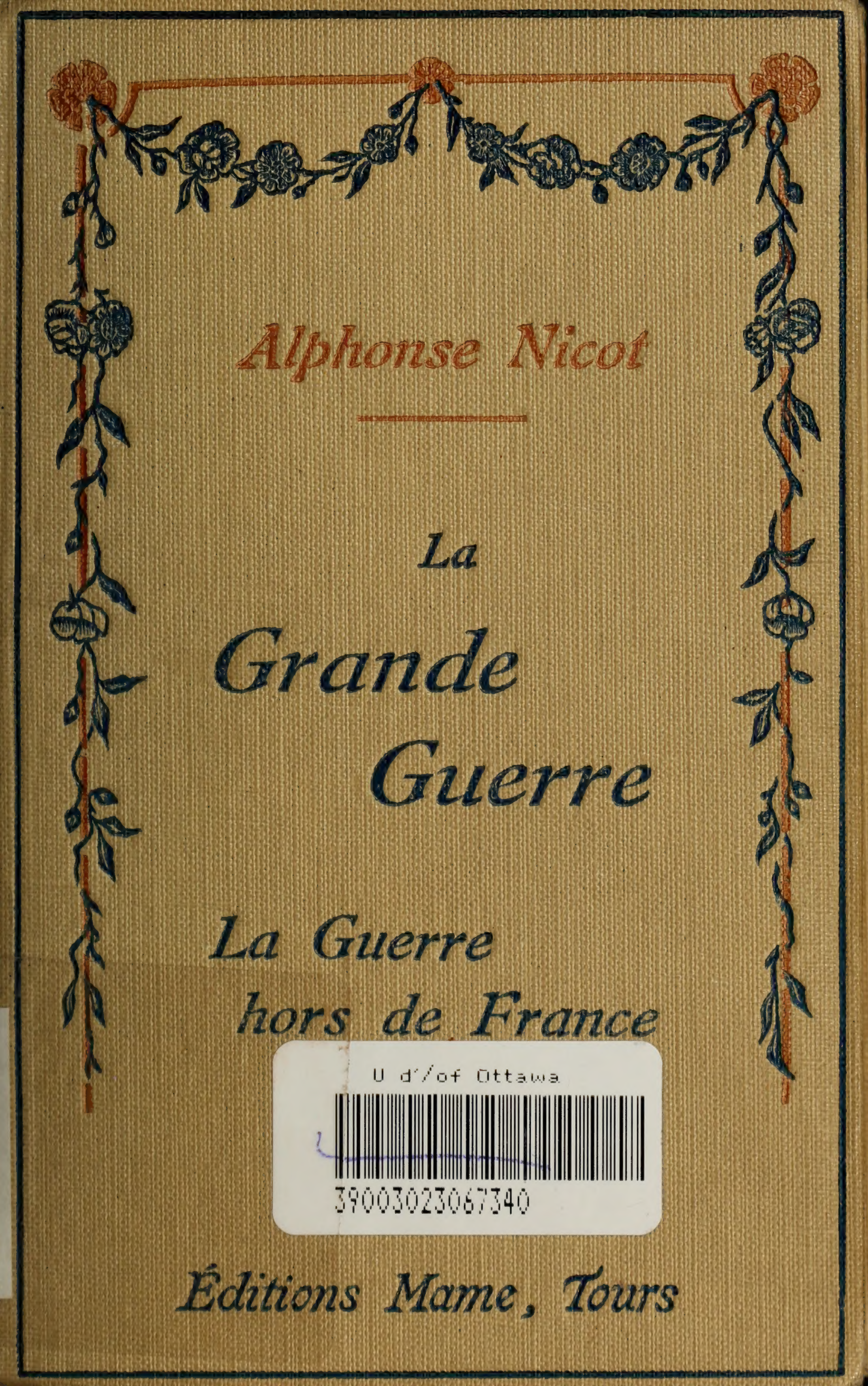


Alphonse Nicot
La Grande Guerre
La Guerre hors de France
Éditions Mame, Tours

IV

S. E. H. Péron

Montréal — 1921

LA GRANDE GUERRE

La guerre hors de France

(N° 115)



« Prenez l'épée de la Justice. »

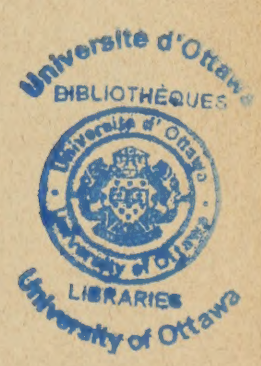
(Affiche pour le recrutement à Londres.)

ALPHONSE NICOT

LA GRANDE GUERRE

La guerre hors de France





TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

LA GRANDE GUERRE

LA
GUERRE HORS DE FRANCE

I

LES THÉATRES DE LA GUERRE

Un peu de géographie. — La situation des Empires du centre. — La situation des différents États alliés. — La lutte universelle. — En Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie.

Une des caractéristiques de cette guerre, sans précédent dans l'histoire, c'est son caractère d'extension mondiale.

L'attaque, sous le prétexte de l'affaire de Serbie, était primitivement et uniquement dirigée contre la France, et nos féroces ennemis escomptaient un prompt écrasement de notre beau pays pour se retourner ensuite contre la Russie et en avoir aussi facilement raison. Ils se croyaient assurés du concours de leur ancienne alliée l'Italie et, pas un instant, ils n'admirent l'intervention de l'Angleterre.

Or, dans leur organisation de la guerre, dans la longue préparation qu'ils en avaient faite pendant quarante-quatre ans, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, ces philosophes obtus, ces psychologues à la pensée massive avaient *tout* prévu, *excepté ce qui est arrivé !*

Ils avaient d'abord considéré comme certain que la Belgique leur livrerait, sans résistance aucune, passage à travers son territoire dont, cependant, la Prusse avait signé et garanti la neutralité : dans un geste héroïque et immortel, le roi Albert refuse et préfère la ruine de son pays plutôt que de souscrire à ce qu'il considérait justement comme un déshonneur. De ce fait, la Belgique devint l'ennemie de l'Allemagne.

Ils avaient escompté l'abstention de l'Angleterre : c'était bien peu connaître l'âme de ce pays, où le sentiment du droit et de la justice est enraciné si profondément dans le cœur du plus noble lord comme dans celui du plus obscur citoyen; en présence de la violation de la neutralité belge, l'Angleterre se dresse avec la toute-puissance acquise de sa marine, avec son armée de terre, faible d'abord, mais qui, grâce au concours loyal de son peuple et de ses colonies, devait bientôt comprendre 4 millions d'hommes.

Ils avaient admis que l'Autriche écraserait la Serbie comme un insecte : l'insecte a blessé gravement la bête de proie, tellement gravement que les Autrichiens, peuple de lâches entre tous, ont été une fois de plus battus à plates coutures par la petite Serbie aidée du plus petit Monténégro, et

qu'ils ont dû faire appel à la formidable puissance de l'artillerie allemande pour arriver, non à vaincre ce peuple invincible, mais à occuper et à ravager son territoire après en avoir honteusement massacré les vieillards, les femmes et les enfants.

Ils avaient escompté une guerre civile en Russie, guerre que leurs louches agents avaient fomentée en soutenant de leurs subsides les classes ouvrières : en présence du danger, tout l'empire se dressa comme un seul homme à l'appel du tsar. Ils eurent alors recours à leur arme ordinaire : la trahison organisée. Sous l'influence de leurs émissaires, les couches populaires furent soulevées et, par une révolution d'autant plus grave qu'elle éclatait en pleine guerre, la Russie, proclamant la République d'une façon inattendue, se trouva mal défendue par une armée désorganisée. Mais cette perturbation intérieure de nos alliés arrivait trop tard et les Allemands, à la fin de 1917, n'avaient pas pu profiter de l'anarchie et du désarroi russes. Là encore ils avaient mal calculé !

Ils avaient envisagé comme certaine la coopération de leur alliée l'Italie : mais notre sœur latine, qui avait signé avec eux un traité d'alliance *défensive*, refusa de les suivre dans une guerre nettement *offensive* de leur part; elle s'abstint d'abord, pour ensuite se ranger vaillamment aux côtés de la France et de l'Angleterre, afin de participer, elle aussi, à la défense de la justice et du droit.

Ils avaient cru que le Japon, loin du théâtre de la guerre, ou bien resterait neutre, ou bien, se

souvenant de son ancienne guerre contre la Russie, attaquerait celle-ci de son côté : l'empire des Nippons, en se souvenant de son traité d'alliance avec l'Angleterre, fit honneur à sa signature et, dès le début des hostilités, prit loyalement sa place à nos côtés contre les Empires de proie.

Ils avaient considéré comme une certitude la neutralité « sympathique » pour eux des États-Unis, étant donné l'importance de l'élément allemand dans la population de la grande république américaine : après avoir épuisé toutes les ressources que lui donnait le droit international, le président Wilson a déclaré la guerre à l'Allemagne. Plusieurs républiques latines de l'Amérique centrale et du sud ont suivi son exemple ; et des pays comme le Portugal et la Roumanie, en attendant d'autres, entrent courageusement dans la lutte aux côtés de leurs grands aînés, malgré les efforts préparatoires de la diplomatie allemande.

*
* *

Car leurs diplomates avaient bien « travaillé ».

Pensant toujours à la guerre, ils avaient tenu à s'assurer le concours des petits États de l'Europe, États dont l'ensemble est si important et dont la situation géographique pouvait faire de précieux auxiliaires.

Et, à cet effet, ils avaient réalisé le « *trust* des trônes ».

Ainsi la reine de Suède est Allemande : c'est

la sœur du grand-duc de Bade, qui règne sur le royaume scandinave, dont le roi est un descendant du maréchal français Bernadotte. L'impératrice de Russie était Allemande : c'était une princesse de Hesse.

La reine de Grèce, Sophie, est la propre sœur du kaiser, et a pris sur son royal époux un ascendant absolu.

Le roi de Bulgarie, renégat de la religion catholique, est un prince de Saxe-Cobourg.

Le roi de Roumanie, Carol Ier, sur le trône au moment de la guerre et mort depuis, était un Hohenzollern, cousin de Guillaume.

Enfin la jeune reine de Hollande a épousé un « prince consort » allemand.

Seuls, entre les petits États monarchiques de l'Europe centrale, la Serbie et le Monténégro étaient gouvernés par des souverains « nationaux », ainsi que la Norvège et le Danemark. En Espagne même, où le roi actuel est Espagnol et la reine Anglaise, la reine-mère était Autrichienne !

On le voit, le terrain était partout bien défriché et bien ensemencé; tout semblait faire croire à nos ennemis que la moisson serait sûre et abondante, que la récolte serait fructueuse !

Et cependant, sur ce terrain aussi, ils se sont lourdement trompés.

La Grèce, dont ils escomptaient la complicité, s'est réveillée à l'appel d'un ardent patriote, Venizelos : refusant de s'associer aux intrigues du roi Constantin et de la reine Sophie, Venizelos proclame un gouvernement provisoire et lève une

armée qui va combattre aux côtés des alliés dans la péninsule des Balkans. Le peuple grec, conscient de ses devoirs, dépose les souverains félons : Constantin et la reine Sophie, chassés d'Athènes, sont obligés de fuir à l'étranger et la couronne passe au second fils de l'ex-roi, le prince Alexandre.

La Roumanie, sentant bouillonner dans ses veines le sang latin qui y coule, a pris les armes pour délivrer ceux de ses frères opprimés depuis des siècles par la terrible et sanglante domination hongroise.

Seule, la Suède, par son attitude plus que suspecte, put faire douter de sa neutralité réelle.

Il en fut de même de la Hollande; l'Espagne, elle, garde une stricte neutralité, et son souverain s'emploie à soulager les souffrances des prisonniers de guerre.

*
* *

Il y a au centre de l'Europe un État républicain sur lequel l'Allemagne avait jeté ses vues ambitieuses : c'est la Confédération suisse.

Placée géographiquement au milieu des nations belligérantes, isolée de la mer, la Confédération helvétique semblait à nos ennemis une proie facile à absorber, surtout après l'influence des actions d'avant-guerre.

La Suisse, en effet, est, au point de vue population, partagée en trois éléments distincts, parlant trois langues différentes.

Le long du Jura, sur les rives du Léman, dans le Valais, ce sont les Suisses *romands*, de culture et de langue française.

A l'est de ceux-ci sont les cantons de langue *italienne*.

Enfin au nord du pays est la Suisse *alémanique*, comprenant les cantons où l'on parle l'allemand.

C'est naturellement dans ceux-là, de Bâle à Zurich et à Berne, que les Boches avaient fait porter leurs efforts de propagande, efforts qui s'exerçaient par l'influence de leurs professeurs, de leurs commis-voyageurs, qui tenaient la majeure partie du commerce de la Confédération.

En outre, par des agissements d'espionnage, démontrés par une « affaire » retentissante, l'état-major allemand avait réussi à avoir communication de documents secrets relatifs à la mobilisation éventuelle de l'armée suisse.

Ce fut ce dernier fait qui déclencha l'opinion publique dans la république neutre. Quand, au moment où la Suisse mobilisait son armée pour être prête à tout événement, on vit dans ce pays quelles étaient les intentions de l'Allemagne, quand on devina ses desseins de violer la neutralité suisse pour envahir la France par le Jura, tous les citoyens s'unirent en un seul bloc. L'exemple de la Belgique était d'ailleurs là pour les éclairer sur le sort qui les attendait.

Tous, romands, italiens, alémaniques, se réunirent en faisceau autour du drapeau national, autour de la croix blanche : il n'y eut plus que des *Suisses*, cimentés dans une union indéfectible

pour la défense sacrée de leur sol national. Une fois de plus, les fils de Guillaume Tell refusaient de saluer le chapeau de Geissler!

Et la Suisse, en réponse aux agissements allemands, appela sous les drapeaux deux divisions de plus de son armée qui, en cas de guerre, peut atteindre le chiffre de 300000 hommes, tous tireurs d'élite.

A ce sujet, qu'il me soit permis de rappeler une anecdote bien typique.

C'était deux ans avant la guerre. Au cours d'une de ces « tournées » qu'il avait systématiquement entreprises en Europe, Guillaume II visitait officiellement la Suisse et avait assisté à des manœvres de l'armée hélvétique.

En particulier, il avait été témoin de l'adresse merveilleuse des tireurs et s'était fait présenter l'un d'eux, un fils des cantons de la montagne, qui avait, à très grande distance, mis toutes ses balles dans la cible.

Comme l'empereur le félicitait, le soldat répondit simplement :

« Nous sommes 100000 comme cela, sire.

— Mais, dit le kaiser, si je venais avec 300000 Allemands, que feriez-vous? »

Et alors le montagnard lui fit cette réponse magnifique :

« Nous tirerions chacun 3 balles! »

Ainsi, pas plus que sur les autres neutres, les efforts de l'Allemagne sur les Suisses n'eurent d'effet. Au contraire, ils ont provoqué la méfiance des populations, réalisé l'union parfaite des partis, et assuré

la concentration de toutes les forces *nationales* groupées en vue de la défense du sol *national.*

* * *

L'Allemagne et l'Autriche ne trouvèrent donc, en Europe, ou que des adversaires, ou que des neutres, mais n'y eurent aucune autre alliance que celle de deux États barbares : la Turquie et la Bulgarie.

Et de cette position, au centre d'une Europe indifférente ou hostile, résultait pour eux une condition générale de la guerre, condition basée sur les situations géographiques. Nous allons nous y étendre un peu.

L'empire d'Allemagne et l'empire d'Autriche ont pu vraiment être justement nommés les « Empires du centre ». Ils occupent, en effet, le centre de l'Europe.

Mais, dans ces deux États, l'Autriche seule a des frontières naturelles.

L'Autriche, en effet, sauf dans sa province orientale de Galicie, est bordée d'un cercle de montagnes. Ce sont, à gauche, les *Alpes,* avec leur formidable muraille, enserrant la province du Tyrol, formant, au nord, limite avec la Bavière, à l'ouest avec la Suisse, au sud avec l'Italie.

Au-dessus des Alpes, les deux provinces « autrichiennes » proprement dites, haute et basse, continuées vers le nord par la Bohême, sont bordées à gauche par les monts de la forêt de Bohême, au nord par l'Erzgebirge et les montagne de Silésie qui

les séparent de la Russie. Puis vient au nord-est la chaîne des Carpathes, séparant la Hongrie de la Galicie et de la Bukovine; à l'est et au sud, la chaîne des Balkans, formant frontière avec la Roumanie. Cette frontière s'interrompt au passage du Danube à travers le défilé des « Portes-de-Fer ». C'est alors le fleuve qui, jusqu'à Belgrade, sépare l'empire austro-hongrois de la Serbie. Après Belgrade, c'est la Save, puis la Drina, et enfin le dédale des cimes et des défilés de la « Montagne noire », bordé par le Monténégro, avec, comme terminaison occidentale du territoire, la barrière de la mer Adriatique, où sont les grands ports de Trieste, de Fiume et de Pola.

Seules des provinces autrichiennes, la Galicie et la Bukovine, au nord-est et à l'est de l'empire, n'ont pas de frontière naturelle du côté de la Russie, et leurs métropoles, Czernovitz, Lemberg et Cracovie, cette dernière sur la Vistule, ne sont couvertes par aucune défense naturelle.

Au sud, l'Autriche-Hongrie est séparée du territoire de ses alliés bulgares et turcs par la Serbie et le Monténégro, d'une part, et par la Roumanie, d'autre part. Celle-ci, plaine fertile bordée au nord par les Balkans, a la forme générale d'un croissant dont la concavité, liserée de montagnes, serait tournée vers le nord-ouest, tandis que la partie convexe, bordée au sud par le Danube, qui le sépare de la Bulgarie, et par le Pruth, qui le sépare de la province russe de Bessarabie, déborde un peu le Danube et s'avance jusqu'à la mer Noire, où se trouvent les ports de Constantza et de Sulina.

On voit, par ce qui précède, que l'Autriche-Hongrie est, à peu près de tous les côtés, protégée par une ligne très défensive de frontières naturelles.

*
* *

Tout autre est la situation géographique de l'Allemagne.

A l'ouest, elle a, il est vrai, les Vosges qui la bordent du côté français; au sud, le Rhin la sépare de la Suisse et les Alpes de l'Autriche.

Mais, à l'ouest et à l'est, ses frontières sont ouvertes et les limites naturelles lui font complètement défaut.

A l'ouest, des régions plates la séparent de la Belgique et surtout de la Hollande. Des marais et des côtes basses forment sa région côtière le long de la mer du Nord. Toute sa côte septentrionale, bordée par la mer Baltique, est également sablonneuse et sans élévation. Les embouchures de l'Oder et de la Vistule sont occupées par des étangs marécageux le long desquels se dressent la ville de Stettin et les forteresses de Swinnmunde, de Dantzig et surtout de Kœnigsberg, près de la frontière de l'est et qui borde la Russie.

Cette dernière frontière, comprimant la Prusse orientale et la Posnanie, est essentiellement artificielle; elle traverse un pays bas et marécageux, formé par la région, coupée de lacs et d'étangs innombrables, appelée la Mazurie, le Kulmerland, et, le

long de la Pologne. la Posnanie, également semée de lagons et de marais.

Aussi, pour parer à cette absence de défenses naturelles, les Allemands avaient-ils accumulé les défenses artificielles.

Strasbourg et Metz, derrière les Vosges; Coblentz et Cologne, le long du Rhin, et, plus au nord, Wesel, étaient les points de résistance les mieux préparés du côté de l'ouest.

A l'est, du côté russe, Kœnigsberg, sur le Pripet, est, avec Memel, la sentinelle avancée. Mais viennent ensuite Dantzig, Dirschau, Grauden et surtout Thorn, toutes forteresses sur la Vistule; puis la formidable place de Posen, sur la Warthe, affluent de l'Oder, et enfin, sur ce dernier fleuve, Glogau et Breslau, avec, comme compléments, Glatz et Neisse.

Pour obvier à ce manque de défenses naturelles *fixes*, les Allemands avaient conçu le plan le plus remarquable de défenses *mobiles*.

Comme s'ils pressentaient qu'ils auraient un jour à lutter contre l'Europe entière, ils avaient pourvu leur territoire d'un réseau complet de voies ferrées, allant surtout de l'est à l'ouest, et leur permettant ainsi de transporter les troupes du front russe au front français, et réciproquement.

Sept lignes de chemin de fer, dont plusieurs *à quadruples voies*, traversaient ainsi l'empire de gauche à droite, permettant au commandement allemand de faire mouvoir ses troupes avec rapidité et de porter instantanément un gros effort sur le point le plus menacé.

Du côté de la mer, ils avaient percé le canal de

Kiel, permettant à leurs navires de guerre de passer de la Baltique dans la mer du Nord sans faire le tour par les détroits scandinaves.

Enfin, à l'intérieur, prévoyant l'encerclement de l'Allemagne, ils avaient développé la production de leur sol au delà de toute expression.

Tandis que chez nous, sous l'influence démoralisante d'une politique criminelle, on refusait à des sociétés des concessions de mines, sous le prétexte « électoral » qu'il ne faut pas favoriser le développement du capital, chez eux, au contraire, toutes les entreprises étaient favorisées et encouragées dans le but de découvrir et d'exploiter les gisements miniers de charbon et de minerai.

Ils avaient compris, en effet, que le développement des grandes entreprises commerciales et industrielles est une forme de prospérité nationale.

Et de plus, en tirant de leur sol tous les produits nécessaires, ils étaient assurés de pouvoir se suffire plus longtemps à eux-mêmes, et, en cas de blocus, de n'avoir pas à faire aux ressources de l'étranger un appel impossible.

Chez nous, les effets de la politique se sont montrés sous leur côté néfaste et ont abouti, dans ce pays libre de ses ravitaillements, à la double crise du charbon et des produits alimentaires. Et, dans un pays riche et ne manquant de rien, nous nous sommes trouvés réduits, par l'incurie et le manque de compétence des gouvernants, au rationnement des denrées; on réduit les menus des restaurants, on prive les ménagères du gaz nécessaire à la confection de leur cuisine, on établit la « carte de char-

bon », on nous mesure parcimonieusement le sucre, et on nous force à manger un pain qui rappelle celui du siège de Paris en 1870, fait avec de la farine de seigle, du maïs et du son.

*
* *

Quelle est maintenant la situation géographique des États alliés de l'Entente?

A tout seigneur, tout honneur : commençons par la France.

Notre pays a été envahi par le Nord où, comme nous l'avons dit dans le tome Ier de cet ouvrage, on avait laissé la frontière ouverte et sans défense, en se basant sur la neutralité de la Belgique, que l'on supposait devoir être respectée par les Boches! et cela en dépit des avertissements répétés d'écrivains prophètes qui furent le général de Négrier, le général Maitrot, Léon Daudet.

Nous nous sommes repliés derrière une formidable ligne défensive artificielle qui part de Dunkerque pour aboutir à Verdun. A partir de là, nous retrouvons notre frontière naturelle des Vosges, avec, à leur fin, le redoutable camp retranché de Belfort, et entre Verdun et Belfort les deux places très fortifiées de Toul et d'Épinal, et la ligne des forts des Vosges.

Au sud de Belfort commence la frontière franco-suisse, marquée par le Jura. C'est celle que les Allemands auraient bien aimé violer à *son tour*.

Cette frontière est, heureusement, facile à défendre; du côté français d'abord, par la présence de nom-

breuses troupes qui constituent une « défense mobile » de premier ordre, et du côté suisse par l'armée hélvétique, qui ne laisserait pas impunément les hordes du kaiser violer le territoire de sa patrie.

A partir de Genève, nous avons une frontière commune avec nos alliés italiens ; au sud, c'est la Méditerranée, puis les Pyrénées qui nous séparent de l'Espagne, pays que l'on « admet » comme étant de « neutralité bienveillante ».

Enfin, à l'ouest, c'est l'océan Atlantique par où, en dépit des pirates sous-marins des Allemands, nous recevons 98 % des envois qui nous sont expédiés d'Amérique ; et au nord-ouest, la Manche, à peu près complètement à l'abri des sous-marins boches, nous permet la libre communication avec nos alliés les Anglais.

Quant à l'Algérie, à la Tunisie, au Maroc, ils communiquent avec la métropole par les paquebots et les bateaux soigneusement convoyés par les navires de guerre alliés. Et, jusqu'à présent, on n'a pour ainsi dire pas eu de pertes de transports chargés de troupes. On peut donc dire justement que la France peut se ravitailler librement par la mer en hommes, en matériel et en provisions de toutes sortes.

* * *

La situation de l'Angleterre est toute spéciale.

L'immense empire britannique comprend la métropole : Angleterre, Écosse et Irlande, et l'ensemble de ses territoires d'outre-mer.

Mais la plupart de ceux-ci ne sont pas des « colonies » au vrai sens du mot : ce sont des « dominions », d'immenses pays de protectorat, comme le Canada, l'Afrique du Sud, l'Australie, les Indes, avec des administrations à peu près autonomes.

L'Angleterre communique librement par l'Atlantique avec le Canada. Pour ses dominions d'Australie, d'Afrique du Sud et les Indes, elle aurait la voie plus longue du cap de Bonne-Espérance, à défaut du canal de Suez, que les Turcs, dignes alliés des Allemands, avaient cherché à lui couper. Nous verrons que cette tentative a piteusement avorté, et que nos alliés communiquent librement par la voie du canal avec leurs possessions de l'hémisphère austral.

Évidemment ces communications par mer sont soumises au risque des torpillages. Mais sur la quantité de navires en route, le nombre de ceux qui sont coulés est restreint, et, en somme, le « bluff » sous-marin des Allemands, dont le but était d'affamer l'Angleterre, n'aura servi qu'a soulever les neutres contre eux à la suite du coulage de leurs navires inoffensifs et non belligérants.

Quant à l'Angleterre proprement dite, quant au territoire des Iles britanniques, les hostilités ne peuvent guère l'atteindre directement.

L'Angleterre est, en effet, de par sa nature insulaire, entourée d'un fossé marin, d'une « ceinture d'argent », comme on dit chez nos voisins, qui constitue la plus efficace des protections. Seuls, quelques raids de croiseurs venant bombarder des villes ouvertes et y tuer des femmes, ou quelques voyages de zeppelins venant, à l'abri du brouillard, semer au

hasard la mort dans les villages pour le plaisir de répandre le sang, peuvent faire sentir aux habitants de ce pays les horreurs de la guerre.

Mais ce résultat, ils l'ont obtenu suffisamment pour provoquer l'indignation en masse du peuple anglais, et cette indignation s'est traduite, chez nos alliés, par le vote du service militaire obligatoire.

On peut donc dire justement que le comte Zeppelin a été le grand « sergent recruteur » de l'armée anglaise.

Cette situation d'un État à peu près à l'abri de toute tentative d'invasion d'une armée ennemie a permis à l'Angleterre un effort industriel considérable, et les usines de guerre de ce pays ont eu une production vraiment incroyable.

*
* *

Voyons maintenant la situation du troisième allié, la Russie.

Ce qui faisait la puissance extraordinaire de l'empire russe, — et un peu aussi sa faiblesse, — c'est son immense étendue.

L'empire des tsars s'étend, en effet, en longtiude, sur la moitié du monde : il s'étend du 15e degré de longitude est au 168e degré ouest. Il coupe donc, à peu près, la moitié des méridiens de l'hémisphère nord.

Cette étendue si vaste, peuplée de 176 millions d'habitants, constituait, comme on l'a justement dit, un réservoir d'hommes à peu près inépuisable.

En outre, la population russe, profondément religieuse, était imbue du sentiment du devoir : groupée autour du tsar, chef, à la fois, de la religion, de l'armée, de la noblesse et du peuple, elle constituait une masse formidable, un élément de lutte sans égal.

La Révolution de 1917 a brusquement changé cet état de choses. Quel en sera le résultat final? Dieu seul, qui voit de son trône éternel l'avenir comme le passé des peuples, peut le savoir. Mais la Russie, dotée subitement d'une liberté (?) pour laquelle elle était loin d'être mûre, ne semble pas avoir retrouvé l'équilibre que le renversement du régime impérial lui a fait perdre. Elle reste un immense État, important par son étendue et sa population.

Mais la contre-partie est dans l'immensité même de cette masse, lente à mettre en mouvement; la surface énorme de l'empire, la longueur des trajets sur des chemins de fer relativement peu nombreux, malgré leur immense développement kilométrique, rendent les transports de troupes particulièrement lents et augmentent en même temps la difficulté que l'on éprouve à les ravitailler de munitions de guerre.

De là résultaient forcément des lenteurs dans l'action militaire de nos alliés russes, lenteurs d'autant plus préjudiciables qu'elles étaient en présence de la rapidité d'évolutions que leur situation centrale et leur réseau serré de chemins de fer permettaient à nos ennemis les Allemands et les Autrichiens.

Au point de vue géographique, la Russie avait à défendre des frontières étendues.

A l'ouest, elle est en contact avec l'empire d'Allemagne par les frontières, tout artificielles, qui la séparent de la Prusse orientale et des territoires de la Mazurie, de la Posnanie et de la Sibérie. Ces frontières réunies se développent sur un front de 1 000 kilomètres en chiffres ronds.

Vient ensuite un second front de 800 kilomètres qui, à partir du sud de la Pologne russe, sépare l'État moscovite des provinces autrichiennes de la Galicie et de la Bukovine. Ces deux fronts réunis font un développement de près de 2 000 kilomètres.

Enfin, au sud-ouest de la Russie, le territoire de nos alliés est bordé par la frontière roumaine, constituée par le Séreth et un bras du Danube, de la Galicie et de la Bukowine à la mer Noire. Cette frontière a près de 500 kilomètres.

Mais ce front total de 2 300 kilomètres ne constitue que la frontière « européenne » de la Russie : cet immense territoire est en contact, du côté de l'Asie, avec une autre nation alliée aux empires de proie : la Turquie.

La frontière russo-turque s'étend au sud du Caucase, en Arménie, entre la mer Noire au sud de Batoum et le mont Ararat, ce point du globe sur lequel, d'après la sainte Bible, s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. Cette frontière, longue de 350 kilomètres, et allant de la mer Noire à la Perse, d'où elle rejoint la mer Caspienne, court à travers un pays montagneux au possible : le mont Elbrouz, dans le Caucase, a 5 600 mètres d'altitude; le mont Ararat, à la frontière même, en a 5 160. C'est dire la difficulté énorme que présente la guerre dans ces régions

tourmentées, où l'hiver est, en outre, d'une rigueur exceptionnelle.

De plus, au point de vue climatérique, toutes ces frontières sont des régions de climat excessif, aussi bien celles d'Europe que celles d'Asie : très chaudes l'été, elles sont extrêmement froides au cœur de l'hiver.

Sur le reste de son étendue, l'État russe est bordé, au nord-ouest par la mer Baltique, où ses marins avaient à lutter contre les navires et les sous-marins allemands, et au nord par la mer Blanche et l'Océan polaire arctique.

Au sud, sa limite en Europe est formée par la mer Noire ; en Asie, par la frontière qui le sépare de la Perse, des Indes et de la Chine. A l'est, il est bordé par le Pacifique, avec, en face de lui, le Japon, son ancien adversaire devenu, grâce à la haine de l'Allemagne, son loyal ami.

Si la Russie a un territoire immense, elle communique difficilement avec ses alliés.

Au début de la guerre, ces communications pouvaient se faire par le sud, à travers le détroit des Dardanelles. Mais l'entrée en ligne de la Turquie aux côtés des Austro-Boches a fermé cette porte à la Russie.

Aussi ne peut-elle communiquer avec nous et les Anglais qu'à travers la Suède pour les relations commerciales, et par les ports de l'Océan arctique pour les transports militaires. Nous parlerons plus loin de l'effort qu'ils avaient réalisé pour améliorer, de ce côté, les communications maritimes.

En revanche les Russes peuvent recevoir librement

du Japon et de l'Amérique, par le Pacifique, tout le matériel de guerre nécessaire. Mais le trajet est long, et le chemin de fer transsibérien est la seule voie qui permette la communication entre le Japon et la Russie. Heureusement, cette voie est hors de la portée des attaques allemandes.

*
* *

Nos alliés italiens n'ont qu'une frontière terrestre commune avec l'ennemi : c'est la frontière des Alpes et celle du Trentin ; mais cette frontière constitue le plus difficile des champs de bataillle.

Les Alpes du Tyrol, en effet, les fameuses « Alpes dolomitiques », jalonnent de leurs cimes escarpées la ligne de séparation entre l'Italie et l'Autriche.

A partir du mont Ortler, haut de près de 4000 mètres, la frontière chemine dans une région absolument chaotique, à peu près du nord au sud jusqu'au lac de Garde. A partir de là, elle décrit une sorte de courbe dont la convexité est tournée vers l'Autriche et la concavité vers l'Italie. Au centre de cette courbe, sur les bords de l'Adriatique, s'élève la ville, souvenir historique entre tous, de Venise.

Tout au nord de cette frontière est le *Trentin,* région de population italienne, soumise depuis longtemps à la féroce tyrannie de l'Autriche et que nos alliés rêvent d'arracher à leurs ennemis séculaires.

Ensuite vient la Carinthie, avec la ville de Klagenfurt, puis le territoire des côtes (*Küstenland*), comprenant le Carso avec la ville de Gorizia, et

l'Istrie, avec la grande cité de Trieste, le port fameux de l'Adriatique, Trieste dont le nom est, pour tout Italien « irrédentiste », le symbole de la guerre à l'Autriche abhorrée pour la reprise de la vieille cité italienne.

A partir de Trieste, l'Autriche borde la côte orientale de l'Adriatique, par la chaîne continue des îles de l'archipel dalmate, chaîne qui s'étend jusqu'au Monténégro.

Ces îles constituent d'excellents repaires pour les sous-marins autrichiens et leur permettent de s'élancer sur les navires italiens, qui n'ont comme refuge, sur la côte italienne qui fait face, que des ports artificiels, sans aucun abri naturel.

Le développement de la frontière terrestre austro-italienne est d'environ 450 kilomètres.

Par sa frontière occidentale des Alpes, l'Italie peut communiquer directement avec la France. Par les ports méditerranéens, elle peut recevoir, par mer, tous les approvisionnements de l'extérieur, sous réserve des risques de la guerre sous-marine.

*
* *

Les plus exposés « géographiquement », parmi tous les alliés, sont incontestablement les Serbes.

La Serbie, en effet, est entourée d'ennemis et n'a pas de débouché direct sur la mer.

Au sud, elle est bordée par le Monténégro. Mais ce petit royaume, son allié, prenant part à la guerre, doit être compris dans le territoire attaqué par

l'Autriche et entouré par elle à l'ouest et au nord.

Le territoire serbo-monténégrin est limité, à l'ouest, par les provinces autrichiennes de Bosnie et d'Hérzégovine. C'est la Drina qui forme la frontière serbo-bosniaque. Tout près de la ligne de séparation est la ville autrichienne de Serajewo, celle-ci même où ont été assassinés, avec la complicité de la police austro-hongroise, l'archiduc Ferdinand et sa femme. On sait que c'est cet assassinat qui a servi de prétexte à la déclaration de guerre.

Au nord, à partir du confluent de la Drina avec la Save, c'est cette dernière rivière qui forme la frontière austro-serbe jusqu'à Belgrade, où elle se jette dans le Danube. La capitale serbe est donc sur la frontière même.

De Belgrade aux défilés des Portes-de-Fer, c'est ensuite le Danube qui sépare la Serbie de l'Autriche-Hongrie, pour former, jusqu'au sud de Negotin, la frontière serbo-roumaine.

A partir de ce point, la ligne limitative qui forme la frontière serbo-bulgare est une ligne conventionnelle, mais qui court à travers un terrible pays de montagnes ; ce pays, c'est la chaîne des Balkans, dont certains sommets atteignent près de 3000 mètres. C'est un véritable « pays de loups » l'hiver, où les froids sont terribles. L'été, au contraire, les chaleurs y sont torrides et rendent les opérations militaires on ne peut plus pénibles.

Au sud de la Serbie est la « Macédoine », dont la ville maritime de Salonique a été attribuée à la Grèce à la suite de la guerre de 1912.

C'est par Salonique que le territoire serbe a un

débouché sur la mer Égée; c'est même son seul débouché maritime, et l'on comprend, par cet exposé succinct des conditions géographiques de la Serbie, combien était importante, pour pouvoir porter secours à nos alliés balkaniques, l'occupation de Salonique.

*
* *

Dans la péninsule des Balkans, se trouve également une autre nation alliée à l'Entente : c'est la Roumanie.

La situation de la Roumanie l'expose particulièrement à des attaques terribles, et cela par tous les côtés.

La Roumanie est, en effet, formée d'une bande de terre relativement étroite. ayant, en gros, la forme d'un croissant dont l'ouverture serait tournée vers l'Autriche-Hongrie, et dont la partie bombée serait bordée par le Danube, qui le sépare de la Bulgarie, et par la mer Noire et le Pruth. qui forme frontière avec la province russe de Bessarabie.

Cette forme allongée du territoire roumain donne à ses frontières un développement énorme par rapport à son étendue : les frontières totales de contact avec l'ennemi, soit autrichien, soit bulgare, ont un développement de 1 400 kilomètres.

La Roumanie est donc menacée au nord par les Austro-Boches, dont elle est séparée par les Carpathes ; au sud par les Turco-Bulgares, dont elle est séparée par le Danube, qui atteint à cet endroit une

largeur allant jusqu'à 1 000 et 1 200 mètres par endroits.

La Roumanie a une configuration géographique spéciale.

Aussitôt au pied des Carpathes, où abondent les mines de pétrole, commence une plaine fertile qui fait de ce pays l'un des greniers à blé de l'Europe centrale.

La branche du croissant qui se recourbe vers le nord comprend l'ancienne principauté de Moldavie, dont la métropole est Jassy, voisine d'Odessa.

La branche du croissant qui court horizontalement au sud est l'ancienne principauté de Valachie, dont la métropole, capitale du royaume, est Bucharest.

Des rivières transversales importantes, l'Atuta, l'Ardschis, la Dimbovitza, la Jalomitza, le Sereth, descendent des Carpathes pour se jeter dans le Danube, tandis qu'à l'est le Pruth, également affluent du grand fleuve, forme la frontière entre la Roumanie et la Bessarabie.

Tel est le pays qui est entré vaillamment dans la lutte, malgré les difficultés que lui imposent ses conditions géographiques. Il a en effet à défendre, avec une armée de 600 000 hommes, 1 400 kilomètres de frontières, et est menacé par ses ennemis à la fois au nord et au sud.

Il est vrai qu'il a, avec l'Italie, un idéal à atteindre: comme nous, les Roumains ont une « Alsace-Lorraine » ; ce sont les territoires de la Transylvanie où leurs frères de race sont opprimés depuis des siècles par les Hongrois, les plus féroces peut-être parmi les persécuteurs de peuples conquis.

*
* *

La guerre actuelle est, avons-nous dit, une guerre « mondiale ».

Ce caractère d'universalité de la lutte fait que son théâtre s'étend, non seulement à l'Europe, mais encore à tout l'ancien continent, en particulier à l'Asie et à l'Afrique.

En Asie, les Russes ont à lutter contre les Turcs au sud du Caucase, en Arménie et sur la rive sud de la mer Noire.

En Asie également, les Anglais, débarqués par le golfe Persique, livrent bataille aux armées ottomanes, dirigées par des officiers allemands, pour s'assurer la possession de Bagdad.

En Afrique, les troupes franco-belges du Congo luttent contre les Allemands installés au Cameroun et au Togoland, pendant que les Anglais, secondés par le loyalisme de leurs nouveaux sujets des colonies du Transvaal, attaquent les possessions de l'Ouest et de l'Est africain allemands, avec l'appui des contingents portugais de la colonie du Mozambique.

En Océanie, les escadres australiennes et japonaises ont purgé le Pacifique des pirates allemands qui l'infestaient. Les Japonais ont conquis Kia-Tchéou, et les possessions allemandes de la Nouvelle-Guinée, des Mariannes, des Carolines, de l'archipel de Samoa sont tombées entre les mains des alliés.

L'Amérique elle-même, poussée à bout, malgré sa patience, par les attentats des Boches contre les

navires neutres, a pris position dans cette lutte gigantesque : les États-Unis sont entrés complètement dans la guerre ; le Brésil, l'Argentine s'éveillent à leur tour, et l'époque est prochaine, sans doute, où les soldats de tous les grands États transatlantiques seront en ligne aux côtés des alliés.

Ainsi les Empires du centre se sont mis en face du monde entier. Ils n'ont avec eux que leurs vassaux, les Turcs, et un État traître à son passé, gouverné par un roi traître à la fois à sa religion et à sa famille, la Bulgarie, dont le chef est Ferdinand de Saxe-Cobourg, renégat de ses croyances catholiques et faisant honte à son titre de petit-fils d'un roi de France : Louis-Philippe.

Sur tous les points du globe, par conséquent, l'ambition sanguinaire du kaiser Guillaume II a allumé les torches de la guerre, de la guerre la plus terrible qui eût jamais sévi à la surface de la terre depuis les débuts de l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE II

L'EFFORT DES NATIONS ALLIÉES

L'effort anglais : la métropole. — L'effort des colonies anglaises : le Canada. — L'Inde. — L'Afrique du Sud. — L'effort russe. — L'effort italien. — L'effort portugais. — L'effort japonais. — L'effort serbe et l'effort belge. — Le formidable appoint des États-Unis.

Quand, en déclarant la guerre au mois d'août 1914, l'Allemagne violait la neutralité de la Belgique, en même temps que l'Autriche se ruait sur la Serbie, le kaiser se flattait que l'Angleterre « ne marcherait pas ».

En effet, son grand ennemi, son oncle le roi Édouard VII, l'ouvrier de l'Entente cordiale avec la France, était mort. Des partis étaient au pouvoir, dans le Royaume-Uni, qui se déclaraient nettement hostiles à toute tendance militariste et affichaient un pacifisme à outrance.

Le kaiser a donc cru jouer une partie gagnée d'avance.

Nous avons vu qu'il s'était lourdement trompé.

Mais l'Angleterre, en entrant dans la lutte, avait à déployer un effort d'autant plus grand qu'elle était

moins préparée à intervenir dans le conflit armé qui incendiait le monde entier, et cette absence de préparation rend encore plus méritoire le travail si efficace de nos fidèles alliés.

Nous allons en exposer brièvement les points essentiels.

*
* *

Parlons d'abord de l'action navale de l'Angleterre qui est, avant et par-dessus tout, une nation maritime.

Le Royaume-Uni possède la première marine de guerre du monde, ainsi que la plus importante des marines de commerce.

Avant la déclaration de guerre, la flotte de guerre comprenait 356 navires, sur lesquels 58 cuirassés de combat ; ces navires, armés de 2600 pièces de canon de tous calibres, étaient montés par 170400 marins.

La flotte commerciale anglaise, en 1911, comprenait, d'après les statistiques du *Bureau veritas*, 13952 navires, formant un tonnage net global de 12320000 tonnes. Sur ces 13952 navires, on comptait 8919 vapeurs, jaugeant ensemble 11 millions de tonnes. Le tonnage total de la marine marchande allemande n'atteignait pas le quart de ces chiffres, et était de 2900000 tonnes.

Quand avaient été conclus, entre la France et l'Angleterre, les points essentiels de « l'Entente cordiale », des conventions importantes avaient été arrêtées.

On avait, d'un commun avis, arrêté de réduire les armements ; mais comme les deux nations étaient

d'accord sur leur politique extérieure, on avait décidé de répartir d'une façon différente les flottes des deux pays.

La flotte anglaise devait veiller à la sécurité de l'Atlantique, de la mer du Nord et de la Manche, tandis que l'escadre française devait opérer en Méditerranée.

Conformément à ces décisions, nos vaisseaux avaient été ramenés dans nos ports méditerranéens, tandis que l'Angleterre concentrait les siens dans le Nord.

Aussi, dès le 2 août, avant l'invasion de la Belgique, sir Edward Grey fit savoir à notre ministre des Affaires étrangères que, en tout état de cause, la flotte anglaise « protégerait la côte de France », car, ajoutait-il, « il ne serait pas équitable que nos rivages fussent menacés et se trouvassent sans défense *par suite de l'observation loyale des engagements pris.* »

Et, dès le 2 août, les escadres britanniques prenaient position dans le Pas-de-Calais pour veiller à la sécurité de nos côtes et de nos transports.

L'effort maritime de l'Angleterre ne s'est bas borné à cette manifestation.

Ses escadres ont battu toutes les mers, y pourchassant et y détruisant les navires allemands ; ses vaisseaux, ses croiseurs, ses torpilleurs exercent sur l'Atlantique un blocus étroit qui prive les empires centraux de toute communication avec le reste du monde, et qui les amène, lentement mais sûrement, au dénuement le plus complet.

Enfin, pour donner une idée de l'effort de nos voisins, je dirai simplement que l'effectif des épuipages des navires de l'État a été porté de 170000 à

360000 hommes, et que plus d'*un million d'ouvriers* travaillent, dans les arsenaux, à la construction, à la réparation et à l'entretien du matériel de la guerre navale. Pour faire apprécier la somme du travail dépensé, nous dirons simplement qu'en 1914 la flotte anglaise comptait environ 160 petits navires patrouilleurs, et qu'en mars 1917 il y en avait plus de 3000. On peut juger par là du formidable effort naval de nos alliés.

*
* *

Mais cet effort naval, quelque grand qu'il ait été et quelle qu'en soit l'importance capitale au point de vue de l'issue de la guerre, n'est rien à côté de l'effort militaire vraiment inouï accompli par nos alliés d'outre-Manche.

Lorsque la Belgique eut été envahie par l'Allemagne en violation de tous les traités, l'Angleterre nous fit savoir que, non seulement elle nous assurait la protection de ses flottes, mais encore le concours de son armée de terre.

Or la seule armée de terre de l'Angleterre, en août 1914, était son « corps expéditionnaire », qui était formé de 160000 hommes, sous le commandement du maréchal French. Aussi Guillaume II, dans son impériale outrecuidance, parlait-il avec dédain de la « méprisable petite armée britannique ».

Mais cette « méprisable petite armée » devait devenir une armée immense.

Comprenant l'importance de la lutte. les Anglais

firent d'abord appel aux engagements volontaires pour recruter des soldats.

Sous la patriotique impulsion de lord Kitchener, le populaire maréchal ministre de la Guerre du Royaume-Uni, 4 millions d'hommes s'enrôlèrent. 4 millions de citoyens vinrent librement, sans y être contraints, de leur plein gré, se ranger sous le drapeau national, renoncèrent à leur famille, à leurs affaires, à leurs habitudes pour venir combattre à nos côtés l'Allemand abhorré.

Et comme ce n'était pas encore assez, dans ce pays libre qui n'avait jamais connu le régime de la conscription et où l'armée s'était toujours recrutée par engagements volontaires, au mois de mai 1916 le Parlement vota la loi établissant dans le pays le service militaire obligatoire.

On pourrait croire qu'une telle loi, si contraire aux traditions historiques de la nation anglaise, rencontra une opposition importante : ce serait mal connaître nos loyaux alliés.

Ils ont compris la grandeur de la lutte ; ils ont senti que c'était l'existence même de leurs libertés nationales qu'il fallait défendre contre les appétits allemands. Peut-être n'eussent-ils pas ressenti la terreur de la guerre autant que nous, préservés qu'ils sont de l'invasion par leur situation insulaire ; mais nos ennemis se sont chargés de leur en donner l'impression.

Des « raids » de zeppelins furent faits au-dessus de l'Angleterre par les escadres aériennes allemandes, tuant pour le plaisir de tuer, détruisant pour le plaisir de détruire. Des milliers de victimes innocentes, vieillards, femmes, enfants, furent ainsi assassinés

dans des villes ouvertes de la côte ou de l'intérieur.

Alors l'indignation des citoyens anglais ne connut plus de bornes, et c'est par une acclamation enthousiaste que le pays accueillit la loi du service obligatoire.

En même temps, les femmes anglaises de toutes les classes de la société, de l'ouvrière à la noble « lady », s'engageaient, soit dans les hôpitaux, soit dans les ateliers, soit dans les usines de munitions de guerre.

Et ainsi s'étendit sur tout le territoire du Royaume-Uni ce magnifique effort d'une nation soulevée d'un seul élan pour la défense de ses libertés menacées.

Ce qu'il y a eu d'admirable dans cet effort, c'est qu'il fut fait d'une façon « complète ».

En effet, ces 5 millions d'hommes, non seulement il fallait les équiper, les armer, les entraîner, mais encore il leur fallait des officiers et des sous-officiers ; en un mot, il leur fallait des « cadres ».

Or les cadres de l'armée de 160000 hommes du début étaient insuffisants. En outre, ceux des officiers de cette armée au concours desquels on faisait appel n'avaient fait que les guerres coloniales qu'avait eu à soutenir l'Angleterre : ils n'étaient nullement préparés à la guerre moderne, si scientifique et si nouvelle.

Lord Kitchener eut le grand mérite, non seulement de faire sortir de terre une immense armée, mais encore de l'encadrer, de l'entraîner, de l'instruire et de l'armer. Et si les Anglais ont été lents à se mettre en mouvement, si, comme on dit familièrement, « ils y ont mis le temps, » du moins ont-ils fait de la belle besogne.

Leur armée est magnifique et leurs soldats sont au

nombre des meilleurs. Ils vont au feu avec cette gaieté, cette bonne humeur qui sont le fond du caractère anglais. Ils possèdent au plus haut point la ténacité, la persévérance qui font les armées invincibles.

Dès le début, leurs chefs pressentaient la longue durée de la guerre. Alors que beaucoup d'hommes, aussi bien militaires que financiers et qu'économistes, posaient en principe que la guerre « ne pouvait pas être longue », lord Kitchener faisait « pour trois ans » les locations des terrains où, en France, il devait installer ses établissements militaires. Et beaucoup, chez nous, ont souri de cette précaution.

Il a bien fallu se rendre compte que l'illustre soldat anglais avait vu juste, qu'il avait pressenti les conditions réelles de cette lutte formidable.

*
* *

L'effort naval, l'effort militaire de nos alliés devait nécessiter un effort parallèle dans l'ordre financier.

C'est, en effet, ce qui est arrivé.

L'Angleterre, en se dressant pour la lutte, s'est dressée tout entière. Toutes les forces de la nation ont été tendues sur un but unique : la victoire.

D'ailleurs, quelques chiffres très significatifs vont, mieux que des phrases, donner la mesure de l'importance de l'effort britannique.

En 1913, le budget du Royaume-Uni était de 190 millions de livres sterling, c'est-à-dire de 4 milliards 750 millions de francs.

En 1916 il était monté à la somme de 1890 mil-

lions de livres sterling, c'est-à-dire à un total de 47 milliards 250 millions.

Il s'était donc décuplé du fait de la guerre.

Comment nos voisins ont-ils pu trouver les ressources nécessaires pour faire face à des dépenses atteignant de pareils chiffres ?

Grâce à un régime fiscal qui n'a pas la préoccupation d'être vexatoire pour satisfaire la passion politique d'une classe d'électeurs au détriment d'une autre, mais qui représente le maniement rationnel et bien compris des forces financières et des ressources de la nation.

Les ministres anglais ont, tout d'abord, eu le souci constant de ne jamais emprunter un seul shilling sans en assurer, par un impôt parallèle, le payement de l'intérêt et sans en garantir l'amortissement.

L'Angleterre a trouvé les ressources nécessaires dans deux impôts différents : l'impôt indirect, frappant les articles de consommation, et l'impôt sur le revenu, qui est connu de l'autre côté de la Manche sous le nom d'*income tax*.

L'*income tax,* en général, frappe tous les revenus à partir de 3000 francs, et cette taxe varie suivant que les revenus atteints proviennent du travail ou des capitaux possédés. Elle est plus forte pour ces derniers.

De plus, une surtaxe de guerre est venue s'y ajouter, de sorte que les contribuables anglais paient aujourd'hui un impôt variant de 10 p. 100 de leurs revenus à 40 p. 100 dans le cas des grosses fortunes.

Un pareil impôt, quelque énorme qu'il soit, n'a cependant suscité aucune récrimination. C'est qu'au lieu d'être, comme chez nous, un impôt ayant pour but la lutte des classes et le triomphe du prolétariat

sur la bourgeoisie, l'*income tax* est apparu comme une nécessité nationale, comme l'expression d'un devoir patriotique. Il n'est pas fait pour donner satisfaction à l'électeur, mais pour donner de l'argent à la défense.

Quelle leçon pour nous, dans cette manière d'être !

En outre, nos voisins ont réglementé d'une façon rigoureuse les « bénéfices de guerre ».

Les usines de munitions sont placées sous le contrôle de l'État. Elles travaillent « en régie », et les propriétaires reçoivent 10 p. 100 à titre de bénéfice.

Quant aux autres fabriques, on fait le compte des bénéfices supplémentaires que la guerre leur a procurés, et on leur fait payer 60 p. 100 de ces profits nouveaux.

*
* *

A côté de cet effort financier, il y a alors l'effort « général » de toute la nation. On peut dire que l'Angleterre entière participe à la guerre.

Dans son commerce, dans son industrie, tout a été bouleversé. Les importations ont doublé ; le Gouvernement les a restreintes dans la mesure du possible, afin d'éviter de son mieux l'exode de l'argent sur les pays neutres.

Les manifestations du luxe, du « confortable » même, si cher à nos voisins, ont été supprimées ou réduites. L'éclairage public n'est plus qu'un souvenir lointain pour les habitants de Londres. Le « thé », si cher à nos voisins, n'est plus consommé dans les *tea rooms*, mais seulement dans les familles. Enfin la fête de Noël, le *Christmas*, qui est en quelque sorte la

fête nationale de l'Angleterre, n'a donné lieu, cette année, à aucune réjouissance, et s'est passée dans le recueillement d'un peuple au travail.

Les sports eux-mêmes, qui sont si en honneur de l'autre côté de la Manche, ont été délaissés. Le yacht et l'aviron, c'est-à-dire les sports nautiques, sports « nationaux » s'il en fut, ne sont plus qu'un souvenir. Tous les yachts ont été réquisitionnés par l'Amirauté, et quant aux *yachtsmen* et aux *rowingmen*, ils sont au front, en Picardie ou sur la Somme. La guerre est le seul sport que pratiquent les jeunes Anglais.

Un tel effort, si unanime, si persistant, si continu devait produire des résultats magnifiques : on l'a bien vu à la dernière offensive sur la Somme et sur l'Ancre. Les Anglais, quand ils se sont attelés à une tâche, ne l'abandonnent que quand elle est achevée à leur entière satisfaction.

On a souvent comparé l'Angleterre à un bull-dog qui, quand il est acharné après un gibier, le tient ferme et ne le lâche pas.

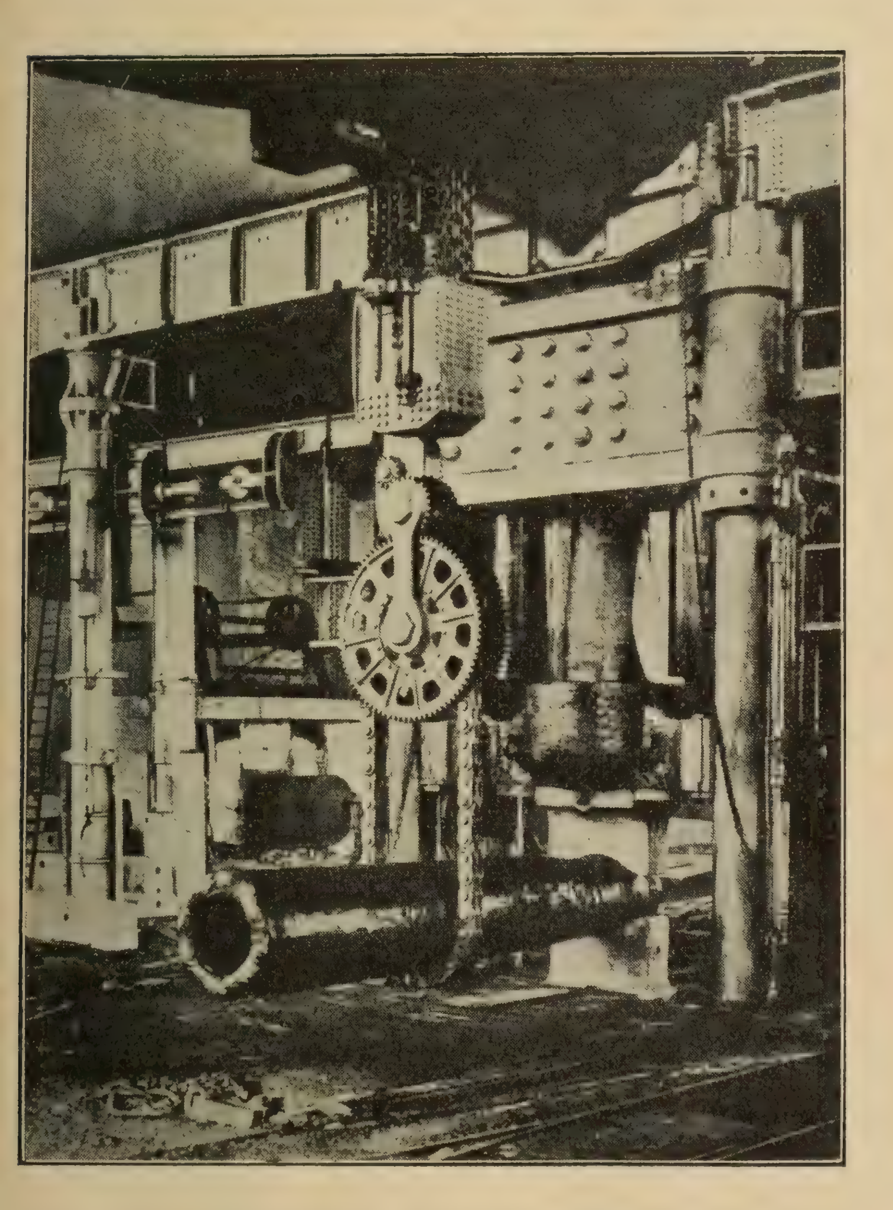
L'Angleterre « ne lâchera pas » le Boche. Elle le tient, elle le tiendra jusqu'à ce qu'il soit exterminé.

C'est l'assurance certaine des libertés de l'Europe.

Et la preuve que le peuple anglais « tient bon », je la trouve dans le succès inouï du dernier emprunt de guerre qu'a lancé le Gouvernement britannique dans le courant du mois de février 1917.

Cet emprunt a rapporté 25 *milliards* (1 milliard de livres sterling).

Non seulement un pareil événement est un triomphe pour nos amis, mais c'est le gage certain de la défaite de nos ennemis.



Fabrication de l'artillerie anglaise.

*
* *

L'effort de l'Angleterre ne s'est pas borné à la métropole : les possessions britanniques d'outre-mer s'y sont généreusement associées.

Au premier rang de ces « Dominions » il faut placer le Canada.

Le Canada réalise, par excellence, la terre de l'Entente cordiale.

Sur son sol, défriché par nous il y a plus d'un siècle, les Français et les Anglais se sont combattus d'une manière chevaleresque. Sur la terre de cette ancienne possession française, où est encore conservé aujourd'hui le « vieux langage » de nos « pays » de France, les deux généraux des armées adverses, Wolfe et le marquis de Montcalm, les deux chefs héroïques des troupes anglaises et françaises, unis dans la mort glorieuse qu'ils trouvèrent sur le champ de bataille, reposent aujourd'hui sous le même monument.

Les Canadiens, tout en restant fidèles aux souvenirs et aux traditions de leur patrie d'origine, la France, se sont montrés de loyaux sujets de leur patrie nouvelle : l'Angleterre, et ils ont toujours su concilier, sans capitulation de conscience, le respect du passé avec les devoirs du présent.

Dès que la guerre fut déclarée, un véritable « mouvement national » se manifesta au Canada.

Pour les citoyens du Dominion, prendre part à la guerre, c'était combattre sous les drapeaux, enfin

réunis de la France et de l'Angleterre; c'était défendre à la fois l'ancienne patrie et la nouvelle.

Aussi, le premier appel des volontaires fut-il entendu.

Les engagés furent groupés, par le général Sam Hughes, ministre de la Guerre, au camp de Valcartier, où commença leur instruction, où fut assuré leur équipement. Ils furent vaccinés contre la typhoïde, entraînés à la guerre de tranchées. Sept semaines après la déclaration de guerre, le 24 septembre 1914, une flotte de transports embarquait pour l'Europe un premier corps d'armée de 30000 hommes, pourvu du matériel moderne le plus perfectionné qui fût.

A la date du 23 avril 1916, le Canada avait pu envoyer à l'Angleterre plus de 300000 combattants, pour lesquels il avait dépensé plus de 900 millions. Et le gouvernement du Dominion présentait au Parlement le projet d'un emprunt de guerre se montant à 1 milliard 259 millions.

Le recrutement des soldats sera continué jusqu'à concurrence de 500000 hommes, tous engagés volontaires.

Enfin, dans l'étendue du Dominion, plus de 400 usines de guerre travaillent sans relâche à fabriquer des munitions et du matériel.

L'effort charitable, sur la terre si catholique du Canada, fut à la hauteur de l'effort militaire et financier.

Dans les villes américaines aux noms français, comme Bellechasse, Clairvaux, Argenteuil, Montmagny, comme dans les cités aux noms plus « améri-

cains », l'élan fut unanime pour soulager les misères de nos réfugiés, aussi bien de Belgique que de nos départements du Nord.

Une souscription nationale recueillit en quelques jours 475000 francs. Le comité France-Amérique du Canada fut en mesure d'offrir à l'armée française 24 automobiles-ambulances.

Un hôpital modèle fut installé aux environs de Paris, dans le parc de Saint-Cloud, sous le commandement du colonel Le Bel. Tout fut amené du Canada en France, personnel et matériel : baraques, tentes, lits, tables et instruments d'opération, produits pharmaceutiques, livres et jeux pour les blessés. Dans cet hôpital le saint sacrifice de la messe est célébré *officiellement* : tous y assistent, officiers et soldats. Quelle leçon !

C'est un puissant réconfort pour la France de recueillir ainsi, après plus d'un siècle, les gages de l'affection qu'elle a laissée dans les cœurs de ses anciens sujets. Jamais l'Allemagne n'en pourra dire autant. Partout où a passé sa domination, il ne reste que de la haine et l'espoir de la vengeance.

*
* *

Parmi les colonies anglaises, il en est une que les Allemands comptaient bien voir se ranger à leurs côtés : c'était l'*Union Sud-Africaine*, comprenant la colonie du Cap et les anciennes républiques de l'Orange et du Transvaal.

On se rappelle la guerre, toute récente, de l'Angle-

terre contre les « Boërs ». Ceux-ci, excités par l'Allemagne qui, par une dépêche célèbre de Guillaume II au président Krüger, leur avait annoncé un appui matériel qu'elle se garda bien de leur donner, luttèrent contre les Anglais avec un héroïsme admirable.

Vaincus par le nombre, ils forcèrent l'admiration même de leurs conquérants, qui se comportèrent, d'ailleurs, loyalement avec eux ; ils leur donnèrent une charte libérale et, pour montrer la confiance qu'ils avaient dans le loyalisme de leurs nouveaux sujets, ils appelèrent au poste de premier ministre du nouvel État celui-là même qui avait commandé les soldats boërs : l'illustre général Botha.

Mais il restait, toutefois, dans les anciennes républiques du Transvaal et d'Orange, quelques vieux « irrédentistes ». C'est sur ceux-là que comptaient les Boches pour créer une révolte contre les Anglais au cours de la guerre actuelle.

L'Union Sud-Africaine est mitoyenne de la colonie du Sud-Ouest Africain allemand ; grâce à ce voisinage, les agents germaniques s'infiltrèrent dans les milieux boërs et réussirent, à force de ruses et de basses et louches intrigues, à circonvenir d'anciens chefs de la campagne anglo-transvaalienne, par exemple le général de Wet, le général Beyers, le colonel Maritz.

Ces deux derniers furent attirés à Berlin, où le kaiser flatta leur orgueil en les comblant de prévenances et de distinctions.

Aussi ces égarés commirent-ils la faute de marcher contre les Anglais, au début de la guerre, à l'instigation des agents allemands.

Mal leur en prit : ils furent battus et capturés. Plusieurs chefs, ainsi insurgés, trouvèrent la mort des traîtres au lieu de la mort des héros.

Et, pendant ce temps, la colonie, restée loyale sujette de l'Angleterre, faisait une levée de troupes. Elle arrivait rapidement à mettre sur pied 80000 hommes, tous engagés volontaires. Ces rudes et excellents soldats étaient tout désignés pour combattre sur leur propre territoire les Allemands, les « Huns » détestés.

C'est ce qu'ils firent sous les ordres de Botha.

En un temps relativement court, la colonie du Sud-Ouest Africain allemand fut nettoyée des Boches qui l'occupaient et définitivement annexée à l'Union Sud-Africaine, et les armées de celle-ci, remontant dans le Nord, en union avec les troupes belges du Congo, attaquaient et conquéraient peu à peu l'Est-Africain allemand, dépouillant ainsi nos ennemis de leur plus belle colonie d'Afrique.

Tel est l'appoint très important que l'Afrique du Sud a fourni à la mère patrie.

*
* *

Une magnifique collaboration fut également apportée à l'Angleterre par son riche empire des Indes.

Et cependant, là aussi, les louches menées allemandes avaient espéré trouver à leur développement un terrain favorable.

L'Inde est, en effet, un pays essentiellement divisé, et divisé entre des populations très différentes de caractère, de langues et de religions.

Il y a parmi elles des éléments guerriers et batailleurs qui regrettent que la domination anglaise ait mis un frein à leurs appétits de conquête, dans leurs désirs de dominer leurs voisins.

Les Allemands avaient cherché, naturellement, à exploiter ces sentiments divergents. Les émissaires avaient « travaillé » le pays, y cultivant les germes de mécontentement, y semant l'or pour les faire grandir. Les fils du kaiser étaient venus, sous prétexte de voyages d'instruction, parcourir cette terre extraordinaire, où 700 princes ou chefs se partagent, à des degrés divers, l'autorité sur les indigènes.

Les Allemands savaient que l'Indien ne doit pas voyager au delà des mers sous peine de perdre le privilège de la « caste », qui est, à ses yeux, le plus précieux de tous. Aussi pensaient-ils bien que, grâce à cette particularité des mœurs hindoues, l'Angleterre ne pourrait tirer, en Europe, aucun parti de son « armée des Indes ».

Mais, là encore, les Boches montrèrent combien massive est leur psychologie, combien insuffisante est leur compréhension du caractère des autres peuples, caractère qu'ils veulent toujours apprécier d'après le leur.

Dès que la guerre fut déclarée, la haine de l'Allemand se manifesta dans la péninsule hindoustanique par le nombre des engagements volontaires. Tous les hommes voulaient aller combattre les « sauvages d'Europe ».

Le 31 mars 1916, l'Inde avait fourni à l'Angleterre plus de 70000 combattants, de ces guerriers magnifiques, Mahrattes, Sikhs et Gourkas, que nous

avons pu admirer lors de leur débarquement en France.

A la même date, elle avait envoyé à la métropole plus de 2 millions de tonnes de blé ; elle avait fourni, pour les finances de guerre, 1 milliard 250 millions ; elle avait couvert une fois et demie un emprunt intérieur à 4 p. 100, émis pour faire face aux dépenses de sa mobilisation.

Les 70000 hommes du début n'ont été qu'un commencement : d'autres corps sont constitués avec des enrôlements nouveaux, et les soldats indiens des nouvelles levées combattent sous le drapeau britannique dans les plaines de la Mésopotamie.

Pour terminer ce qui a trait à la collaboration des colonies anglaises, il nous reste à parler de l'effort accompli par ses territoires océaniques, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Dans ces Dominions, dans ces pays essentiellement « modernes » où règne le socialisme d'État, ou aurait pu redouter les effets fâcheux d'un pacifisme exagéré. Il n'en fut rien.

Les Australiens, les Néo-Zélandais, par leur promptitude et leur unanimité à se ranger sous le drapeau britannique pour aller combattre les hordes allemandes, ont montré la différence qu'il y a entre le pacifisme « bêlant » de certains traîtres propagateurs, et le pacifisme « réel » basé d'abord sur la force de l'indépendance de la nation.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande, non seulement ont pris une large part à la guerre par leurs contributions en argent et en matériel, mais encore ont envoyé en Europe ces troupes admirables, que nous

avons vues aux Dardanelles, à Salonique, en Artois, sous le nom générique d'*ANZACS* (Australian New Zealand Army Corps), qui ont rivalisé d'héroïsme et d'audace avec les plus vieux régiments des Highlanders, avec les plus alertes bataillons des Canadiens, avec les plus irrésistibles cohortes de l'Inde.

*
* *

La Russie, avec sa population globale de 176 millions d'habitants, a fourni, elle aussi, un effort gigantesque, et d'autant plus grand qu'elle y était moins préparée.

Ce qui rend l'effort russe particulièrement admirable, c'est qu'il a eu à s'exercer d'abord contre un adversaire qui est une conséquence nécessaire de l'immense étendue de l'empire.

Cet adversaire, c'est la « distance ».

Entre Varsovie et Moscou, le chemin est plus long que de Paris à Rome ; des provinces septentrionales de la Russie à ses provinces du Sud, du port d'Arkhangel à celui d'Odessa, l'intervalle est plus grand qu'entre le Nord de la Norvège et le Nord de l'Espagne.

Aussi, tout en étant parcouru par des lignes ferrées très longues, le pays n'a-t-il pas un réseau serré de chemins de fer. Et quand il s'agit de traverser l'empire de l'est à l'ouest, de transporter des troupes et du matériel des rives du Pacifique à celles de la Baltique à travers la double immensité de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie, c'est déjà un tour de

force que d'avoir réalisé un chemin de fer à voie unique, le transsibérien, sur un trajet qui fait à peu près la moitié du tour du monde.

Ce tour de force, nos alliés l'ont renouvelé pendant la guerre ; pour intensifier le rendement, pour permettre aux munitions du Japon et d'Amérique d'arriver sans retard au front de la guerre européenne, ils ont doublé la voie du transsibérien.

Mais ils ont fait plus. Leur port sur l'Océan glacial, Arkhangel, est bloqué par les glaces pendant tout l'hiver, éloigné qu'il est, au fond de son golfe, des eaux tièdes du *Gulf-Stream* qui, faisant fondre la glace, maintiennent la mer libre pour la navigation.

Cette « mer libre » ne se trouve qu'au nord de la Laponie, sur la côte mourmane, à l'extrême limite septentrionale des terres russes. Là, au fond d'une baie toujours libre de glaces, s'élève le port d'Alexandrowsk.

C'est ce port que les Russes ont décidé de relier à Pétrograd par une voie ferrée, afin de pouvoir librement y recevoir et y importer les munitions et les armes envoyées par l'Amérique du Nord.

Ce travail colossal, 1 400 kilomètres de chemin de fer à travers un pays complètement nouveau, presque inhabité, dépourvu de tout, ils l'ont réalisé en moins d'un an.

Et maintenant, en dépit de la fermeture des Dardanelles, par son port du Pacifique de Vladivostock et par son port arctique d'Alexandrowsk, grâce à ses deux lignes de chemin de fer, la Russie communique librement, par la mer, avec le reste du monde.

N'est-ce pas là un effort admirable ?

Indépendamment de cette grandiose réalisation, la

Russie a déployé un effort financier immense. Elle a couvert son territoire d'usines de guerre. Les œuvres hospitalières se sont multipliées dans l'empire ; en janvier 1916, plus de 200 hôpitaux et sanatoria avaient été créés pour les tuberculeux.

Les œuvres de coopération ont donné là une preuve remarquable de leur utilité et de leur bon fonctionnement. Les assemblées communales sont venues en aide aux familles dont les membres étaient aux armées. Les communes ont procédé aux semailles d'automne, ont rentré les moissons, ont empilé le bois dans les bûchers.

Dans le canton de Poltawa, les paysans non mobilisés se rassemblent à jour fixe dans les champs appartenant aux combattants absents et terminent leurs travaux. Ailleurs, c'est le chef de la municipalité qui décide que les habitants, avant de faire leurs travaux, feront d'abord ceux des réservistes appelés.

Enfin, nos alliés ont apporté à la grande cause de l'humanité, outre le sang de leurs innombrables fils, un appoint peut-être plus important encore, en supprimant un des fléaux de ce temps, l'alcool.

Contre ce fléau, hélas ! notre législation n'ose pas s'élever ; l'alcool, c'est le mastroquet, et le mastroquet, c'est l'agent électoral qui assure les réélections. Et l'on sacrifie la race plutôt que de compromettre un siège de député.

En Russie, il a suffi d'un acte de volonté du souverain : l' « eau de feu », qui abrutissait le paysan russe, y fut proscrite dès le début de la guerre et immédiatement les effets salutaires de la mesure se sont fait sentir avec intensité.

L'effort de nos alliés moscovites s'est d'ailleurs traduit par une action militaire d'une amplitude gigantesque ; ils ont eu à faire face sur le front de Prusse orientale, sur celui de Pologne, sur celui de Galicie, sur le front roumain, et enfin, il leur a fallu avoir une armée en Asie pour lutter contre les Turcs sur le front du Caucase.

Ils ont été assez énergiques, assez persévérants, assez industrieux, assez héroïques pour mener de pair toutes ces campagnes, *tant qu'a duré le régime impérial.* Et, pour mieux montrer leur entière conformité d'armes avec leurs alliés de l'Ouest, ils nous ont envoyé un corps d'armée de 60000 hommes, qui sont arrivés, les uns par Arkhangel et l'Atlantique Nord, les autres par Vladivostock, l'océan Indien et le canal de Suez.

On le voit : l'effort russe fut grand, aussi grand que la Russie elle-même.

Mais il allait bientôt se traduire d'une façon différente, mais infiniment plus grave pour le salut du vaste empire.

Depuis longtemps, le pays souffrait des abus d'une bureaucratie absolument intangible et vissée dans ses situations. L'omnipotence de ce fonctionnarisme aux vues étroites était devenu incroyable, et pouvait braver les autorités les plus hautes.

Jusque dans les sphères de la cour se propageaient les pratiques administratives les plus répréhensibles.

Cet état de choses eut pour effet de créer dans les masses populaires un mécontentement latent, savamment exploité par les Boches, qui n'attendait qu'une occasion pour paraître au grand jour.

Cette occasion fut la disette de ce pays si agricole, occasionnée par l'incurie administrative.

Cette disette fut l'occasion de troubles graves à Pétrograd.

Le tsar, mal conseillé par l'impératrice, Allemande de naissance et de cœur, ne consentit pas à prendre, en temps voulu, les mesures de salut qui eussent peut-être pu tout concilier.

Le mécontement populaire prit la forme de la révolution, et le 13 mars 1917 l'empereur, sur l'injonction des chefs du mouvement, abdiquait entre les mains de son frère le grand-duc Michel. Celui-ci déclinait l'offre de la couronne, et déclarait s'en remettre aux décisions du gouvernement provisoire organisé en attendant la convocation d'une assemblée constituante.

Mais cet « effort libérateur » accompli par le peuple russe se traduisit par des excès sanglants. Rien qu'à Pétrograd et à Moscou, le nombre avoué des victimes de la révolution dépasse aujourd'hui 10000. Le tsar, la tsarine, plusieurs grands ducs et grandes-duchessses sont internés.

Ce spasme nouveau de la nation russe sera-t-il un effort bienfaisant? La nation, longtemps asservie, est-elle mûre pour cette *liberté* qui lui tombe brusquement sur la tête? La révolution assurera-t-elle la continuation de l'action des Russes dans la grande lutte contre l'Allemagne? Les partis violents, les révolutionnaires extrêmes l'emporteront-ils dans leurs tendances à signer une « paix séparée » et « honorable »? Les premiers effets de la liberté subite ont été désastreux; beaucoup de régiments ont tourné le

dos à l'ennemi pour rentrer dans leurs villages; des « soviets », sortes de parlements hurleurs, se sont organisés dans l'armée pour en désorganiser la discipline. Aussi les Allemands ont-ils pu profiter largement de cette décomposition et ont-ils occupé la ville, jusque-là intangible, de Riga, sur la route de Pétrograd. Pendant ce temps, le pays est en proie à l'éloquence des rhéteurs de la révolution, qui parlent beaucoup trop, mais agissent peu. Et au lieu d'arrêter la marche des Allemands, les révolutionnaires arrêtent des grands-ducs. Quel sera l'issue finale de cette terrible aventure?

C'est là un gros point d'interrogation, et c'est à l'avenir seul qu'il appartient d'y répondre.

*
* *

Notre sœur latine, l'Italie, s'est également montrée à la hauteur des circonstances.

L'effort qu'elle a eu à faire a été double : avant de produire des actes « positifs », dans le cours de la lutte contre l'ennemi comme au delà de ses frontières, il lui a fallu produire des efforts que l'on pourrait appeler « négatifs », dans le but de se débarrasser à l'intérieur de la vermine allemande, qui infestait le pays.

Les Boches traitaient, en effet, l'Italie en véritable nation conquise.

N'avaient-ils pas, pour autoriser cette attitude, l'ancien traité de la « Triple Alliance », qui liait le sort de l'Italie au leur?

Ils avaient, toutefois, oublié que ce traité n'était qu'une alliance défensive; que l'Italie, fidèle à sa parole, ne se considérerait comme engagée que dans le cas où la Triplice serait attaquée, mais qu'elle se considérerait comme dégagée si l'une des puissances signataires prenait l'initiative d'une agression quelconque.

Les Allemands ne voyaient pas si loin. Ils considéraient l'Italie comme leur « chose », et ils avaient depuis longtemps agi en conséquence.

Au cours des dix dernières années, tout avait été, pour ainsi dire, germanisé dans ce pays latin. Tout le monde : industriels et professeurs, conservateurs et démocrates, catholiques et libres penseurs, littérateurs, artistes et musiciens, était devenu germanophile. L'Allemagne paraissait être en tout le modèle de tout. L'influence allemande l'emportait dans tous les ordres.

Au moment de la déclaration de guerre, il y avait en Italie 70000 Allemands, sur lesquels 40000 habitaient la Lombardie, qui est, comme on le sait, la province la plus riche et la plus industrielle de toute la péninsule.

Dans le monde financier, les Allemands, soit directement, soit indirectement, étaient les maîtres de la plupart des banques, et possédaient à peu près la haute main sur tous les grands établissements de crédit.

Au point de vue du commerce, la pieuvre germanique avait également entouré l'Italie de ses tentacules visqueux. Alors que, au cours des dix dernières années, les importations d'Italie en Alle-

magne avaient augmenté de 46 p. 100, pendant la même période, celles de l'Allemagne en Italie augmentaient de 197 p. 100, soit plus du quadruple du chiffre réalisé par les commerçants italiens.

Dans l'ordre scientifique, cette mainmise s'étalait de la même manière. Le célèbre aquarium de Naples, une des curiosités du monde, était entièrement dirigé, administré et desservi par un personnel allemand.

Nos frères latins avaient donc à faire, avant tout, le grand effort de se débarrasser de cette horde parasite qui les rongeait. Suivant l'expression pittoresque d'un homme politique de la péninsule, M. Barzilaï, le Boche avait à peu près « consommé l'expropriation industrielle de l'Italie ».

Mais l'Italie s'est ressaisie; le 20 mai 1915 elle déclarait la guerre à l'Autriche. Prête à tous les sacrifices, elle est entrée résolument dans la lutte.

Elle a mis sur pied une armée remarquable, qui a eu à faire la guerre de montagnes la plus dure qui ait jamais été menée. Elle a organisé sur tout son territoire des usines de guerre admirablement montées et d'une production intense. Les présidents du conseil Salandra et Bozelli auront, par la noblesse et la fermeté de leur attitude, bien mérité de la cause des alliés, qui est celle de l'humanité tout entière.

Et l'on ne peut s'empêcher de rappeler ici les belles et ardentes paroles que, du haut du Capitole, M. Salandra adressait au peuple romain le 2 juin 1915 :

« ... Je parlerai comme je le dois, en observant le respect que je dois à ma situation et au lieu où je parle.

« Je pourrai dédaigner les injures inscrites dans les proclamations impériales, royales et archiducales, car je parle du haut du Capitole et je représente, dans cette heure solennelle, le peuple et le gouvernement de l'Italie ; et alors je me sens, modeste bourgeois que je suis, de beaucoup plus noble que le chef de la maison des Habsbourg ! »

*
* *

Parmi les nations alliées contre la barbarie. il en est une que sa situation lointaine semblait destiner à ne jouer qu'un rôle effacé : c'est le Japon. Les faits se sont chargés de démontrer, au contraire, l'importance de son intervention et l'efficacité du grand effort qu'il a dépensé.

Après la guerre de 1904-1905, qu'il fit contre la Russie, le Japon contracta avec son adversaire de la veille une convention qui devait transformer l'hostilité en une étroite collaboration. Allié de la Grande-Bretagne dès 1902, l'empire du mikado se trouvait ainsi associé à la Triple-Entente par une communauté d'intérêts très heureusement compris.

Dès que l'Allemagne, violant la neutralité de la Belgique, eut déclaré la guerre à la France et forcé l'Angleterre de se ranger à nos côtés, le Japon se rappela qu'un traité l'unissait à la nation anglaise. Il envoya au Gouvernement allemand un *ultimatum*, lui enjoignant d'avoir à retirer tous ses navires de guerre et de lui remettre le territoire de Kiaou-Tchéou.

L'Allemagne n'ayant pas répondu, le mikado lui déclara la guerre.

On sait ce que fut l'intervention militaire du Japon. Un corps de 30000 hommes, secondé par 1300 soldats anglais, attaque, le 27 août, la rade et la forteresse de Kiaou-Tchéou. Le siège dura deux mois et demi, et le 7 novembre la place capitulait; 50000 Boches étaient faits prisonniers.

Alors le Japon, comprenant que son éloignement du terrain des hostilités lui imposait un autre rôle, fit avec ses escadres de guerre la « police du Pacifique ». Il assure ainsi aux alliés la liberté de la grande mer, et permet le transport des troupes russes qui, partant de Vladivostock, sont venues combattre en France, ainsi que le transport des contingents australiens et néo-zélandais.

Mais c'est surtout sur le terrain de l'industrie de guerre que la participation japonaise fut hautement efficace.

Coupée de la route de la Méditerranée par la fermeture des Dardanelles, résultat de l'alliance germano-turque, la Russie ne pouvait suffire à se ravitailler elle-même ; au moment de la retraite de Pologne, les Allemands tâchèrent d'écraser nos alliés sous la supériorité de leur artillerie lourde : c'est du Japon qu'arrivèrent à nos amis russes les éléments matériels, armes et munitions, indispensables à la continuation de la lutte.

Dans la précédente guerre, le Japon avait surabondamment démontré qu'il pouvait se suffire à lui-même par sa puissance industrielle, par la science de ses ingénieurs et par l'habileté de ses ouvriers.

Dans la guerre actuelle, ayant à satisfaire aux besoins de la Russie, beaucoup plus forts qu'on n'aurait pu le prévoir, il a décuplé ses moyens de production. Plus de douze cents usines de guerre fonctionnent sans arrêt, produisant, sans trêve, canons, fusils, obus, cartouches, explosifs et objets d'équipement. Tous ces produits sont, aussitôt fabriqués, embarqués pour Vladivostock, chargés sur les trains du Transsibérien et expédiés en Russie. Ainsi ce chemin de fer transcontinental, le plus long du monde, dont l'idée est due au tsar Nicolas II, devient le grand organe de communication de nos alliés russes avec le reste du monde, dont les Allemands avaient l'espoir de les avoir à jamais séparés.

Là ne s'est pas borné l'effort japonais : il l'a étendu aux œuvres charitables, et la Croix-Rouge japonaise s'est surpassée. Les ambulances modèles qu'elle a installées à Paris, à Londres et à Pétrograd ont laissé un inoubliable souvenir dans la mémoire de ceux qui les ont fréquentées et des blessés qui y furent soignés. Tout ce que peuvent la science des chirurgiens et le dévouement des infirmières a été dépensé dans ces hôpitaux sans pareils. C'est une reconnaissance du cœur que nous devons à nos alliés nippons. Ce ne sera pas la seule.

*
* *

Au nombre des États groupés pour résister à la mainmise allemande se trouve un pays qui, par sa situation, semblait pouvoir éviter de prendre part à

la lutte, mais qui a tenu à faire œuvre de loyal allié. Le Portugal avait un traité d'alliance avec l'Angleterre. Celle-ci a été attaquée : le Portugal ne renie pas, comme l'Allemagne, sa signature; pour lui les traités ne sont pas « de simples chiffons de papier ».

Les fils des conquérants de l'Amérique et des Indes se sont immédiatement mis à la disposition des alliés. Un corps de troupe, bien armé, bien entraîné, comprenant 50000 hommes, a été mis à la disposition des états-majors franco-anglais et combat sur le front des Flandres et de l'Artois, entre les « poilus » et les « tommies ».

Toute l'élite de la jeunesse portugaise tint à se battre à côté des alliés, et c'est aux acclamations d'une foule enthousiaste que, devant le palais du Gouvernement, à Lisbonne, les couleurs nationales claquèrent au vent avec les couleurs anglaises et les couleurs françaises.

Mais là ne se borna pas l'action efficace du Portugal : sa participation effective à la guerre a commencé depuis longtemps en Afrique.

La colonie portugaise du Mozambique est, en effet, limitrophe de l'Est-Africain allemand. Celui-ci est attaqué, au nord, par les Anglais; à l'ouest, parles troupes belges du Congo. Il l'a été en même temps, au sud, par les soldats portugais de la colonie du Mozambique; leurs héroïques efforts n'ont pas été vains et n'auront pas peu contribué à expulser le Boche maudit de cette terre d'Afrique, où la complaisance endormie de l'Europe trop bienveillante lui avait laissé prendre un pied.

Mais ces gens-là sont comme ceux dont parle La Fontaine :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

C'est ce qui était arrivé en Afrique.

Heureusement les alliés, y compris les Portugais, y ont mis bon ordre.

*
* *

Mais, de tous les efforts alliés, les plus touchants, les plus nobles, sont incontestablement ceux des deux petits peuples qui, brutalement attaqués par de grands empires, n'ont pas craint de résister aux géants qui les assaillaient et ont préféré la ruine au déshonneur.

J'ai nommé la Serbie et la Belgique.

L'effort des Serbes fut, on peut le dire, surhumain.

Le royaume de Serbie venait de soutenir deux guerres terribles : celle de 1912 contre les Turcs; celle de 1913 contre les Bulgares, ses alliés de la veille, qui, traîtres à leur parole, sous la conduite d'un roi renégat de sa religion et oublieux de la foi jurée, se retournèrent contre leurs frères d'armes pour obéir étroitement aux prescriptions de l'Autriche-Hongrie.

Ces deux guerres successives, contre lesquelles il n'y avait, pour ainsi dire, pas eu d'intervalle, avaient épuisé le peuple serbe.

Et pourtant, quand il fut attaqué par l'empire d'Autriche, il retrouva la force nécessaire et releva fièrement la tête. Réunissant ses troupes décimées, il organisa cette résistance que nous retracerons dans un prochain chapitre et qui est une page glorieuse de l'épopée d'un peuple et même de l'histoire de l'Humanité.

Les Serbes sacrifièrent tout à leur indépendance : leurs biens, leurs enfants, leurs vies. Honneur à ce peuple, petit par le territoire et grand entre tous par l'héroïsme.

Quant à la Belgique, nous avons relaté dans le premier volume de cette *Histoire de la grande guerre* la façon dont elle reçut les Allemands.

Mais ce n'est pas à cette résistance désespérée à une invasion irrésistible que s'est borné l'effort des Belges ; il s'est déployé à l'arrière d'une façon merveilleuse, après l'occupation par l'Allemagne de la presque totalité du pays.

Il fallait, en effet, réorganiser l'armée, ébranlée par le terrible choc des Allemands, en particulier à Liége et à Anvers.

Au début de la guerre, l'armée belge comprenait 120000 hommes de troupes de campagne, auxquels se joignaient 60000 hommes de troupes de forteresse.

On peut estimer à 80000 hommes les pertes en tués et prisonniers que l'agression allemande infligea à l'armée de la vaillante petite nation. L'armée restait donc réduite à 100000 hommes à peine. Il fallait la reconstituer.

Grâce à la patriotique activité du ministre de la

guerre, M. de Broqueville. grâce à l'ardeur des jeunes gens qui, de tous les pays, par la Hollande, par l'Angleterre, réussirent à s'échapper des villes occupées par les Boches et à venir se faire enrôler, au Havre, dans la nouvelle armée belge, celle-ci put être, dès 1915, reconstituée à dix divisions, plus deux divisions de cavalerie.

Il fallut, en outre, improviser des cadres pour ces nouvelles troupes. Dès qu'il fut installé au Havre, le gouvernement belge créa tout une série de centres d'instruction pour les officiers des différentes armes.

L'infanterie eut son école à Gaillon : 136 aspirants, au 1er juillet 1916, y ont reçu leur brevet d'aptitude au grade de sous-lieutenant. L'artillerie, installée à Onival, près d'un polygone, a donné 175 diplômes d'officiers à des jeunes gens, la plupart ingénieurs ou diplômés de laboratoires scientifiques.

*
* *

Une partie importante de l'effort belge de l'arrière a été relative à la réorganisation de l'artillerie et du matériel de guerre.

L'artillerie de l'armée belge, quand éclata la guerre, en 1914, était dans une période de complète réorganisation. Les canons fournis par Krupp n'étaient pas à la hauteur de leur tâche et, surtout depuis la bataille de l'Yser, étaient devenus à peu près inutilisables.

Il fallait donc tout renouveler.

C'est à quoi le gouvernement belge s'employa immédiatement. Grâce à l'activité de M. de Broqueville, grâce à la vigueur avec laquelle fut poussé le travail au Creusot, dès le commencement de 1915 plusieurs batteries lourdes étaient fournies à nos alliés et leur artillerie de campagne était reconstituée.

Les Belges sont, on le sait, des canonniers émérites. De nombreux officiers d'artillerie belge ont été appelés à servir dans l'armée anglaise.

En outre, ils ont, les premiers, eu l'idée d'organiser un régiment d'*auto-canons*. Le personnel en avait été recruté parmi leurs réfugiés, et l'entraînement avait eu lieu à Paris même.

Comme la guerre de tranchées, en immobilisant les fronts, rendait ces auto-canons inutilisables sur le théâtre occidental de la guerre, M. de Broqueville les mit à la disposition du commandement russe.

Ces auto-canons ont joué un rôle capital dans les campagnes de Pologne, ainsi que sur le front du Caucase, où ils ont grandement contribué à la prise d'Erzeroum. Ils se sont également distingués au cours de l'offensive russe qui s'est produite pendant l'été de 1916.

Enfin 5 ou 600 soldats du génie belge travaillent, en Russie, à la fabrication des munitions et des canons pour nos alliés.

Dans le domaine industriel, M. Segers, ministre des chemins de fer de Belgique, songea, dès le début de la guerre, à grouper, à entretenir et à réparer le matériel roulant réfugié en France : 2000 locomo-

tives et la moitié des wagons de l'État avaient pu être soustraits à la rapacité des Boches.

On créa alors les ateliers d'Oissel, près de Rouen. Une véritable ville industrielle surgit sur des terrains vagues ; on y répara les locomotives et les wagons. On a même pu envoyer ainsi 80 locomotives à la Russie.

Le gouvernement belge a également dépensé un effort considérable pour l'organisation de son service de santé.

Il a mis sur pied un service de trains sanitaires entre Adinkerque et Calais, avec huit trains mixtes. En outre, neuf trains pour blessés couchés et quatre pour blessés assis assurent les évacuations du front dans l'intérieur de la France.

Du 1er novembre 1914 au 1er mars 1916, 117000 blessés et malades ont été transportés ainsi, sur lesquels 28700 Français.

On ne saurait trop admirer cet esprit d'organisation chez un gouvernement en exil, chassé de son pays, et réfugié sur un territoire qui, pour être hospitalier au maximum, n'en est pas moins, pour nos chers alliés, la « terre étrangère ».

Et que dire assez de l'effort des Roumains, qui, malgré leur situation qui les fait envelopper de tous côtés par les ennemis, se sont vaillamment rangés à nos côtés dans la grande lutte pour le droit !

Quand, envahis par les hordes d'Hindenburg, ils ont vu leurs plaines fertiles de la Valachie souillées par les Boches, quand ils ont vu leurs gisements de pétrole menacés, ils n'ont pas eu une minute d'hésitation, ils ont consommé le sacrifice.

Et ils ont détruit par le feu leurs greniers immenses de Braïla, ainsi que leurs puits si riches d'huile minérale. Ils ont de gaieté de cœur anéanti leurs deux sources de richesse plutôt que de les laisser tomber aux mains des Barbares, à qui elles auraient fourni des moyens de prolonger la lutte en se ravitaillant.

Honneur à nos frères roumains; que leur sacrifice admirable demeure toujours dans notre souvenir et dans nos cœurs!

*
* *

L'entrée en guerre des États-Unis, au commencement d'avril 1917, aura été certainement l'événement le plus considérable de cette lutte formidable, peut-être même l'événement décisif.

La République américaine avait fait preuve d'une patience remarquable : le président Wilson avait envoyé à l'Allemagne note sur note, et l'on ne peut pas dire que les avertissements avaient manqué à nos ennemis. Ceux-ci, avec leur absence de finesse ordinaire, n'ont vu que de la timidité là où il y avait simplement de la circonspection et de la prudence. Ils ont continué à torpiller les navires américains, tant et si bien qu'ils ont fait déborder la coupe et que le président Wilson lisait, le 2 avril 1917, son message de guerre au Congrès des États-Unis.

L'arrivée des Américains dans nos rangs a une importance qu'il est utile de souligner : cette importance se traduit par un effort gigantesque de cette

grande nation, et cet effort s'exerce sous les directions les plus diverses.

D'abord, au point de vue financier, il est à remarquer que, par suite des opérations commerciales avec l'Europe pendant les deux premières années de guerre, la République américaine avait « aspiré » près de la moitié de l'or monnayé du monde entier. Cela seul suffirait à leur déléguer la qualité de « banquiers » de l'Entente. Mais ce n'est pas tout : ils ont déjà souscrit un emprunt de guerre de trente-cinq milliards ; ils en ont avancé plusieurs aux nations de l'Entente, et ce n'est pas fini. Ils nous apportent donc un appui financier de premier ordre.

Au point de vue alimentaire, leurs immenses cultures mécaniques de céréales vont nous permettre de pallier au déficit en blé que nous éprouvons chez nous. Leurs troupeaux gigantesques de bœufs et de moutons compenseront la diminution des nôtres. A ce point de vue, l'alliance avec les Américains nous donne la certitude absolue de « tenir » jusqu'au bout, jusqu'à l'épuisement complet des Empires du centre.

Au point de vue du matériel de guerre, nous trouvons en Amérique une source sans égale d'approvisionnement. Chaque mois nos besoins en canons, en munitions, en moteurs, en automobiles, en avions augmentent. Notre production nationale, quoique poussée au paroxysme, ne peut suffire à leurs exigences. Mais la formidable industrie de l'Union est là et nous pouvons être tranquilles; elle satisfera à tous les besoins de la guerre. En houille, les États-Unis, en 1915, extraient 36 % de la production

mondiale ; en pétrole, 62 %. En 1916, ils ont produit 40 millions de tonnes d'acier. Ils mettent au jour une masse de cuivre annuelle qui atteint 52 % de la production du monde entier. Le *trust de l'acier,* chez eux, dispose à lui seul d'un capital de six milliards de francs.

Au point de vue des navires, instrument essentiel de transport, nos nouveaux alliés n'ont pas hésité longtemps ; avec leur sens pratique, ils se sont mis à en construire. Ils ont déjà trois millions de tonnes disponibles : dans six mois ils en auront le double. Leur flotte de guerre est admirable, et les transports de troupes qui ont amené dans nos ports de l'Atlantique 40 000 soldats de premier ordre, grâce aux escortes de leurs destroyers, ont traversé l'Atlantique sans accroc.

Enfin, ils nous apporteront des soldats ; dès la déclaration de guerre, la conscription a été votée, et deux armées de 500 000 hommes chacune vont venir se battre sur notre front. Les industriels américains parlent de construire mille avions par jour ! C'est donc l'appoint suprême et définitif que nous amène, au point de vue matériel, la grande République.

Mais c'est aussi un appoint moral ; là-bas, la « politique » n'intervient pas dans la direction des affaires à la tête desquelles on place, non des députés, mais des spécialistes. Et tout s'en ressent au mieux de la gestion générale.

Ainsi, la France recueille le prix de ce qu'elle a semé lorsque, sous Louis XVI, La Fayette et Rochambeau partirent, avec des soldats français, secourir l'indépendance de l'Amérique. Rien ne se perd en ce

monde et toute action généreuse porte ses fruits. Les Américains payent au centuple cette dette qu'ils ont contractée il y a cent cinquante ans. C'est la reconnaissance du cœur. Ce sentiment-là, les Boches ne le comprendront jamais.

III

LA GUERRE EN SERBIE.

L'attaque de la Serbie. — La résistance des Serbes. — Le bombardement de Belgrade. — Les premiers succès serbes. — La retraite. — Le redressement de la Serbie. — La défaite des Autrichiens qui perdent 60 000 prisonniers. — Le typhus. — L'arrivée des renforts allemands et des Bulgares. — L'invasion de la Serbie. — La retraite héroïque. — La reconstitution de l'armée serbe. — La prise de Monastir.

Nous avons dit, dans le tome Ier de cet ouvrage, que l'attaque autrichienne contre la Serbie avait été la cause de la guerre.

En voyant le puissant empire se ruer sur le petit peuple épuisé par deux guerres successives, l'Europe alliée se dressa dans une magnifique union. Successivement la Russie, la France et l'Angleterre annoncèrent aux empereurs des nations de proie qu'elles ne toléreraient pas un pareil abus de la force.

Et la guerre, de par la volonté directrice de l'Allemagne, qui commandait à Vienne aussi bien qu'à Berlin, fut déclarée.

Ce fut le 23 juillet 1914, à 6 heures du soir, que l'*ultimatum* de l'Autriche à la Serbie fut communiqué au gouvernement du roi Pierre.

Le gouvernement serbe fit toutes les concessions possibles, sauf une seule : il ne voulait pas tolérer sur son territoire les libres incursions des louches agents de la police austro-hongroise.

Le 25 juillet, dans les limites du délai prévu, M. Patchich, premier ministre serbe, apportait à l'ambassadeur d'Autriche le texte de la réponse de son gouvernement. *Cinq minutes après*, l'ambassadeur autrichien déclarait que la réponse n'était pas satisfaisante et qu'il « se trouvait contraint de quitter Belgrade ».

C'était donc la guerre !

La Serbie n'eut pas un moment de faiblesse. Elle regarda la situation en face, avec un héroïsme sans précédent. Forte de son bon droit, la nation allait affronter la guerre avec le puissant empire d'Autriche.

Mais l'armée avait confiance. Elle connaissait la lâcheté traditionnelle des Autrichiens qui, quand ils ont été seuls et non soutenus par les Allemands, ont toujours et partout été battus.

Le 28, le prince héritier Alexandre signa l'ordre de mobilisation.

La ville de Belgrade, capitale du royaume de Serbie, est située au confluent de la Save et du Danube, qui forme la frontière autrichienne. De l'autre côté du fleuve est la forteresse hongroise de Semlin (Szimony). La position de la capitale serbe la mettait donc à la portée des canons austro-hongrois. Aussi décida-t-on qu'elle serait évacuée par les troupes qui en formaient la garnison.

Aussitôt l'évacuation de la ville commença. On

décida que le siège du gouvernement serait transporté à Nisch, dans le sud du royaume.

La cour, les ministères, les grandes administrations quittèrent donc Belgrade, que l'on sacrifiait ainsi, en la considérant comme indéfendable, à la sécurité du reste du pays.

D'ailleurs, les Autrichiens n'avaient pas attendu longtemps pour commencer leurs opérations de guerre contre le petit peuple qu'ils comptaient surprendre à l'improviste. Dès le 26, les hostilités commencèrent sous forme d'escarmouches partielles.

Le 27, on apprenait que deux bateaux servant au transport des troupes serbes, le *Warda* et le *Sarnicola,* avaient été capturés par les Autrichiens.

Le 28, le Monténégro se solidarisait héroïquement avec la Serbie, n'attendait pas l'attaque des fauves de Vienne, et déclarait de lui-même la guerre à l'empire de François-Joseph, en mobilisant sa petite armée.

*
* *

Le 29 au matin, les hostilités effectives commencèrent par le bombardement de Belgrade.

Deux monitors autrichiens, embossés sur le Danube devant la ville, avaient ouvert sur celle-ci le feu de leurs gros canons. Des incendies s'allumèrent aussitôt sur plusieurs points de la capitale serbe et une poudrière fit explosion.

Des canons serbes, en batterie derrière les bâtiments de la douane, ripostèrent au tir des monitors : ceux-ci concentrèrent alors leurs obus sur les

bâtiments en question, qui ne furent bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Les artilleurs de François-Joseph semblaient prendre à tâche de viser particulièrement les églises, les musées et les établissements scientifiques. C'est ainsi que le palais de l'Université, contenant la bibliothèque où étaient des livres et des manuscrits précieux, fut criblé d'obus; c'est ainsi que les laboratoires de la Faculté des sciences furent détruits avec tous leurs instruments de précision et toutes leurs collections scientifiques. C'était la première manifestation de la *kultur* allemande; c'était le digne avant-coureur du crime de Louvain.

Le bourgmestre de Belgrade, avec une trentaine d'habitants, était courageusement demeuré à son poste.

Le 30 au matin, les troupes autrichiennes le trouvèrent ainsi à peu près seul dans la ville, où elles firent une entrée tapageuse; aussitôt des fonctionnaires austro-hongrois prirent possession des bâtiments publics et hissèrent le drapeau jaune, sur lequel est peint, comme une chauve-souris écartelée, le double aigle noir des Habsbourg.

En même temps, l'attaque autrichienne se produisait sur les autres points de la frontière qui sépare la Serbie de l'empire d'Autriche.

Mais les troupes de François-Joseph, conduites par le général Potiorek, n'avaient pas avec elles l'appui des régiments et surtout des canons lourds des Allemands. Elles allaient connaître la valeur des soldats serbes et faire le dur apprentissage de la défaite, défaite d'autant plus humiliante qu'elle allait

leur être infligée par l'armée d'une petite nation battant celle, non d'un « grand peuple » (l'Autriche ne mérite pas ce nom), mais d'une nation puissante par le nombre.

Dès le premier jour, l'armée austro-hongroise sembla prédestinée à la déroute. A Semendria, à Posewatz, à Losnitza, en d'autres points encore, elle fut toujours repoussée dans ses attaques par les héroïques soldats du roi Pierre.

Alors se succédèrent les hauts faits inouïs qui marquent les phases de la lutte de la Serbie contre l'Autriche, et ses résultats triomphants tant que l'Autriche fut le *seul* adversaire des Serbes et de leurs vaillants alliés les Monténégrins.

On prête, en effet, aux généreux Serbes, dès le début de la guerre, la forte parole que voici :

« Les Autrichiens? Ne vous en inquiétez pas, disaient-ils aux alliés russes et français ; nous nous en chargeons! »

Et « ils s'en chargèrent ».

Le 6 août, ils prirent la ville de Potcho. Le 17 août, ils remportèrent la victoire de Chabatz, où trois régiments autrichiens furent anéantis, n'ayant même pas eu le temps matériel de procéder à leur fuite coutumière; ce jour-là, 14 canons tombèrent aux mains de nos alliés.

Le 19 août, les soldats du roi Pierre remportaient à Plonitza une seconde victoire, qui coûtait aux Austro-Hongrois 12000 hommes tués et un important matériel récolté par l'armée serbe.

Le 25 août, à Yadar, le général Putnik taillait en pièces une forte colonne d'infanterie qui escortait un

long convoi d'artillerie, dont les pièces furent capturées par les troupes serbes; et le 27 du même mois. chassant les troupes autrichiennes du sandjak de Novi-Bazar, l'héroïque général, le populaire « voïvode », remportait un succès capital.

Le 5 septembre, il est vrai, les Serbes essuyaient un léger échec à Metrovitza ; mais ils reprirent bien vite le dessus.

Le 6, ils réussissaient, en effet, à traverser la Save ; le même jour, en accord avec les Monténégrins, ils enlevaient Fsicha dans un assaut irrésistible et, chassant les Autrichiens l'épée dans les reins, les rejetaient d'une poussée énergique sur la rive gauche de la Drina.

Le 8 septembre, les Monténégrins se rendaient maîtres, en Bosnie, de la ville de Plevlié, pendant que le 8 et le 9 les Serbes remportaient un de leurs plus éclatants succès.

A la première de ces deux dates, les Autrichiens se montrèrent désireux d'en finir avec cette nation qu'ils tenaient pour une force négligeable, et au sujet de laquelle ils avaient baptisé leur attaque du nom d' « expédition de répression » ; et dans l'intention de retenir l'offensive de leurs adversaires sur le Strem, ils avaient massé une armée importante sur le front de Ratcha-Cania. Cette armée se montait à 90000 hommes.

En outre ils avaient fait plusieurs tentatives, vaines d'ailleurs, en vue de passer la Drina entre Ratcha et Kimans-Kaada. Mais ils avaient chaque fois été repoussés avec des pertes énormes.

Dans l'angle formé par le confluent de la Drina et

de la Save, les troupes de François-Joseph avaient commencé, au début de leur mouvement d'attaque, par obtenir quelques avantages légers. Mais après avoir essuyé le feu terrible de l'artillerie serbe et les assauts répétés de l'intrépide infanterie de nos alliés, elles avaient dû repasser la Save. Encore ne purent-elles effectuer cette opération de retraite qu'à la faveur de la nuit, entre le 8 et le 9 septembre, et sous la protection d'un feu croisé d'artillerie effectué par des batteries postées sur les rives gauches de la Save et de la Drina.

Les Autrichiens s'étaient alors retirés, abandonnant aux mains des Serbes un butin nombreux, comprenant entre autre une batterie d'obusiers, une batterie d'artillerie de campagne et six mitrailleuses.

Toutes leurs tentatives ultérieures pour franchir la Drina sur d'autres points du front devaient échouer lamentablement.

Partout les Serbes les repoussaient à la baïonnette; partout ils étaient rejetés sur la rive gauche des deux rivières confluentes.

Leurs pertes furent énormes. Un seul de leurs régiments, le 79e d'infanterie, avait eu trois mille hommes tués. Sur le front Kimans-Kaada-Bussout, on comptait qu'ils avaient perdu 10000 tués ou blessés. La Save et la Drina charriaient sans cesse des cadavres d'Autrichiens.

*
* *

Le 10 septembre, les Serbes, continuant leurs succès, traversèrent le fleuve et s'emparèrent de la

forteresse hongroise de Semlin (Szimony), située en face de Belgrade. Cette fois ils prenaient pied sur le territoire ennemi et lui portaient un coup direct.

Décidément, l' « expédition de répression » de l'Autriche s'annonçait mal!

Les Serbes avaient, pour commencer, engagé un duel d'artillerie avec les monitors autrichiens, embossés dans la Save, qui avaient si longtemps et si férocement bombardé la capitale de la Serbie.

Puis, après cette ouverture de feu, l'infanterie parvint à traverser la Save, en occupant rapidement et en utilisant les ponts que les Autrichiens, dans la hâte de leur fuite, n'avaient pas eu le temps de faire sauter.

Ce passage effectué, les vaillantes troupes du roi Pierre s'élancèrent à l'assaut des positions fortifiées qui défendaient le plateau sous la protection duquel est placée la ville de Semlin. Malgré le tir incessant des pièces autrichiennes, qui crachaient un véritable ouragan de fer, malgré cette canonnade tellement intense qu'on l'entendait à 200 kilomètres de là, elles enlevèrent les batteries ennemies à la baïonnette, tandis que leur cavalerie pourchassait dans la plaine les Austro-Hongrois en pleine déroute.

Les troupes serbes firent alors, au son des fanfares, leur entrée dans la ville de Semlin. Et, chose qui démontre combien est dur le joug des Hongrois, les habitants firent fête aux conquérants : ils hissaient à leur fenêtre les couleurs de la Serbie; les jeunes filles leur jetaient des fleurs; les hommes leur donnaient l'accolade.

Le 16 septembre, les Monténégrins prennent, à

leur tour, Goradza, près de Serajevo. Le 17, les deux armées serbe et monténégrine opèrent leur jonction dans le but de marcher sur cette dernière ville.

Le 21, les Autrichiens essuient, à Kroupanjé, une nouvelle et très importante défaite. Le 24, les Serbes occupent Sabrenizia en Bosnie. Ils avaient, entre temps, été contraints d'évacuer Semlin : ils s'en emparent, le 28, pour la seconde fois, et, le 30, ils se rendent maîtres de la ville bosniaque de Hanojak, ainsi que de la ville de Romania, dans la montagne dominant Serajevo.

*
* *

L'Autriche était donc battue sur toute la ligne par l'armée de ce petit peuple, qu'elle prétendait « châtier » et sur lequel elle avait eu la lâcheté de se ruer.

Elle comprit qu'il lui faudrait un effort formidable pour venir à bout de la Serbie. Cet effort, elle se mit en mesure de le réaliser.

Le général autrichien Potiorek prit le commandement d'une très forte armée, dont il concentra l'action principalement en Bosnie, que les Serbo-Monténégrins avaient envahie et dont la capitale, Serajevo, était par eux serrée de près.

Sous la pression des forces supérieures qui leur étaient ainsi opposées, les Serbes et les Monténégrins furent contraints de se replier en arrière.

Ils commencèrent dans un ordre merveilleux et

avec une méthode parfaite leur mouvement de retraite sur leurs territoires respectifs.

Après une série de combats acharnés, qui durèrent du 19 au 22 octobre, les Serbo-Monténégrins reculent jusqu'à Visegrad. Pendant ce temps, sur le Danube, l'artillerie autrichienne continue sans pitié le bombardement de Belgrade qui devient ainsi une des nombreuses « villes martyres » de la guerre actuelle.

D'autre part, une armée autrichienne, franchissant la Drina, prononce une vigoureuse offensive sur le front Zwornik-Lostitza.

Néanmoins, malgré l'énorme disproportion de leurs forces, les Serbes résistent héroïquement; tellement que le mois d'octobre se termine sans que les Autrichiens, trompés dans leur espoir de conquête rapide, aient pu sensiblement avancer.

Mais les munitions de l'armée serbe commençaient à s'épuiser. La Serbie, en effet, par sa situation géographique, ne pouvait que difficilement recevoir des alliés des approvisionnements en obus et en cartouches. La saison s'avançait, leurs ennemis revenaient toujours plus nombreux et leur livraient des assauts continuels.

Aussi, à la fin du mois de novembre, décimés, à court de munitions, durent-ils abandonner le terrain qu'ils avaient si brillamment conquis et se décider à se replier sur leur territoire. Forcés, à la fin du mois, de laisser les Autrichiens occuper Valévo, ils furent ensuite contraints d'évacuer Delpav.

Jamais, depuis le début des hostilités, la Serbie ne s'était trouvée dans une situation aussi critique,

tellement critique qu'elle pouvait sembler désespérée.

Mais le courage qui cuirasse les cœurs serbes les rend inaccessibles au désespoir. En présence de la gravité des circonstances, la nation entière se redressa dans un geste de sublime résistance : nous allons voir comment ce geste fut un geste de triomphe.

*
* *

Les journaux autrichiens chantaient déjà victoire.

Les Serbes avaient subi de graves revers sur le Tser et à Chabatz ; le pays était envahi.

Le vieux roi Pierre Karageorgevitch, l'ancien combattant de 1870, malade, avait dû céder la régence à son fils le prince Alexandre.

Devant le danger, il quitta la ville d'eaux où il se soignait et il accourut au milieu de son armée :

« Soldats, leur dit-il, c'est votre vieux roi qui vient mourir avec vous. S'il en est parmi vous qui ont peur, qu'ils s'en aillent ! »

Personne ne partit. Si, quelqu'un partit, mais ce furent les Autrichiens.

Le 10 décembre, passant à l'offensive, les soldats serbes, commandés par l'héroïque voïvode Putnik, attaquent les Autrichiens sur toute l'étendue du front, avec une impétuosité, un élan irrésistibles.

Cette offensive foudroyante fut couronnée d'une réussite complète.

Partout l'ennemi se retira dans le plus grand désordre, en laissant entre les mains des Serbes un très grand nombre de prisonniers, des bouches à

feu et du matériel de guerre en quantité considérable.

Les troupes de nos valeureux alliés, lancées à la poursuite de l'ennemi, le talonnaient avec une telle vigueur que les Autrichiens ne pouvaient s'arrêter nulle part, se fixer sur aucune position, et se bornaient à fuir en abandonnant tout ce qui pouvait gêner la rapidité de leur retraite, qui fut un véritable déroute.

En particulier, leur mouvement de recul fut si rapide, si précipité, qu'ils abandonnèrent leurs blessés sur toute l'étendue du front de bataille.

L'armée serbe avait fait aux armées de François-Joseph *cinquante mille prisonniers* et pris trois drapeaux et 126 canons.

On le voit, c'était une victoire sans précédent pour l'héroïque petite armée ; c'était pour les armées du général autrichien Potiorek la plus humiliante des défaites.

Le 15 décembre, pendant que ses soldats achevaient de jeter, à coups de crosse dans le dos, les Autrichiens dans la Save, au son des cloches, au bruit du canon qui tonnait pour saluer le vainqueur, le vieux roi Pierre rentra dans Belgrade, dans sa capitale enfin reconquise.

Le souverain se rendit d'abord à la cathédrale : monarque chrétien, il venait remercier le Dieu des armées qui avait étendu son bras sur la Serbie et lui avait donné la victoire.

Après cela il se rendit à son palais, au « konak ».

Sur ce monument, les Autrichiens avaient arboré les couleurs de François-Joseph, le hideux drapeau jaune au vautour noir, et sur la porte était fixé un écriteau qui portait ces mots :

« Demander la clef au capitaine autrichien ! »

Le « capitaine autrichien », ainsi transformé en concierge, s'était prudemment enfui. On dut enfoncer les portes pour pénétrer dans le palais. Un soldat du génie grimpa aux fenêtres, et en arracha le honteux emblème de l'Autriche pour le remplacer par les nobles couleurs nationales, et c'est en foulant aux pieds le drapeau autrichien, étalé sous ses pieds comme un tapis, que le roi Pierre Karageorgevitch rentra dans son palais.

*
* *

1915 s'anonçait donc bien pour la Serbie : la nouvelle année débutait par la délivrance du territoire national.

Plus aucun ennemi n'en déshonorait le sol.

Mais, hélas ! l'infortunée Serbie était marquée du sceau du malheur. Au moment où le succès de ses armées venait de couronner leur effort surhumain, un autre fléau, plus grave que la guerrre, s'abattit sur la nation.

Le typhus, accompagné de multiples épidémies : diphtérie, choléra, etc., fit son apparition dans le pays, et la terrible maladie s'y propagea avec une effrayante rapidité.

La moitié des médecins moururent ; 70 et même 80 pour cent des personnes atteintes par la redoutable contagion succombèrent. La Serbie, ce beau et pittoresque pays, menaçait de devenir un immense cimetière !

Alors, dans tous les pays alliés, un merveilleux

élan de charité se manifesta ; un effort immense fut fait pour venir au secours de la nation serbe, si admirable de courage et si durement éprouvée.

Méprisant le danger, risquant leur vie pour sauver celle des autres, affrontant la plus terrible des contagions, des missions sanitaires partirent de France, d'Angleterre, d'Italie, même des pays neutres. La nôtre s'acquitta de sa tâche d'une façon qui nous fait honneur.

Rien ne peut définir l'horreur de cette situation !

On voyait des gens qui, en passant dans les rues, tombaient pour ne plus se relever et mouraient sur place. Dans la ville, pas une maison à une fenêtre de laquelle on ne vît le sinistre drapeau noir. Les prêtres n'avaient plus le temps de bénir isolément les corps des défunts : ils se rendaient dans les cimetières et bénissaient, d'un geste d'ensemble, les morts disposés en tas autour d'eux !

En ces jours sombres, pendant cette période d'épouvante, de morts et de deuils, tout le monde fit grandement son devoir.

Médecins, aumôniers, infirmières, luttèrent contre le mal avec un courage indomptable ; beaucoup succombèrent à la tâche et payèrent de leur vie leur noble dévouement. Mais enfin le typhus fut vaincu à son tour, la mortalité diminua, et la redoutable épidémie finit par disparaître.

La Serbie, meurtrie par cette terrible épreuve, pouvait croire qu'elle était enfin au bout de ses peines et que les jours sombres du passé allaient faire place aux jours plus clairs d'un avenir plein d'espérance.

Mais elle avait compté sans la haine tenace de l'Autriche.

Celle-ci, honteusement battue par les soldats du roi Pierre, malgré l'importance de ses armées, comprit que, quelque forts que fussent ses effectifs, elle ne viendrait jamais seule à bout de la Serbie.

Elle fit alors appel à l'Allemagne, à la puissante nation de proie, sans rougir de la lâcheté qu'il y avait à unir deux grands empires contre un petit pays.

Et, estimant que c'était encore trop peu de leurs efforts réunis pour abattre un adversaire aussi valeureux que le peuple serbe, les Allemands et les Autrichiens, unis dans leurs infâmes agressions, firent appel à un troisième assaillant, la Bulgarie.

Les Bulgares n'ont pas, comme les Serbes, le bonheur d'être gouvernés par un roi national, par un souverain issu de leur race.

Ils ont à leur tête un roi félon, un prince de Saxe-Cobourg, renégat de la religion catholique par ambition. Ce sinistre et astucieux personnage, qui doit tout à la Russie, son trône et l'existence de son pays, n'a pas craint de s'allier aux Turcs contre les Russes. Petit-fils du roi Louis-Philippe par sa mère, il n'a pas craint de s'allier aux Allemands pour combattre un peuple allié de la France, de la patrie de son grand-père !

Ferdinand de Bulgarie n'est qu'un « roi d'occasion ». Son âme est celle d'un laquais dont le maître tout-puissant est l'empereur Guillaume, le kaiser allemand.

Ses ministres, ses hommes d'État sont les dignes

valets d'un tel maître. Pour eux, trahir est un dogme, mentir est une méthode. Aussitôt que le signal de la félonie fut donné par le roi, la nation bulgare tout entière le suivit comme un seul homme. Ce peuple est inaccessible à tout autre sentiment que le désir de voler, de piller, d'incendier. Il n'y eut pas une protestation à Sofia : tous, du ministre au portefaix, partirent en guerre contre les Serbes, leurs alliés de la veille, aux côtés des Turcs, leurs anciens et héréditaires ennemis.

*
* *

Les nations de l'Entente avaient pourtant fait preuve, par leur diplomatie, d'une longanimité extraordinaire envers les Bulgares.

On avait poussé les Serbes à leur faire des concessions presque inacceptables, en échange, simplement, de la neutralité bienveillante de la Bulgarie. Les Serbes, cependant, avec un sens très réel de la situation, prévoyaient bien ce qui allait arriver. Ils voulaient aller au-devant de l'attaque bulgare en attaquant eux-mêmes. On les en empêcha.

Hélas ! leurs prévisions devaient se réaliser.

Les Austro-Hongrois, appuyés cette fois par des Allemands pour renforcer leurs impuissantes armées, attaquèrent la Serbie par le Danube, par la Save et par la Bosnie. Les Bulgares attaquaient en même temps par l'est.

Et voici qu'un autre roi félon, le roi de Grèce Constantin, l'ancien allié de la Serbie, qui avait

signé avec elle un traité par lequel il s'engageait à combattre à ses côtés en cas d'attaque de la part des Bulgares, reniait sa signature et refusait d'y faire honneur.

Il est vrai que, beau-frère du kaiser Guillaume, il devait, lui aussi, considérer les traités comme de simples « chiffons de papier » !

Les Serbes, accablés sous le nombre, durent se replier successivement de position en position vers le sud du royaume. Le siège du gouvernement, d'abord établi à Nisch, fut transporté à Monastir, tout à fait dans les provinces méridionales.

L'armée défendait le territoire pied à pied, en effectuant une véritable retraite de lions ! Le pays était envahi par toutes ses frontières. De tous côtés y pénétraient des armées qui semblaient, dans une émulation de barbares, lutter de férocité entre elles.

Jamais on n'avait vu de pareilles horreurs !

On croyait qu'en Belgique et dans le nord de la France les Allemands avaient atteint le sommet de l'odieux : on s'était trompé. Il y eut, pour les dépasser, les Bulgares et surtout les Autrichiens et les Hongrois.

Ceux-ci se vantent d'être plus cultivés, plus raffinés que les Boches. S'ils sont plus raffinés, c'est dans la cruauté, dans la férocité lâche exercée sur des populations sans défense !

On a un témoignage irrécusable et impartial de ces horreurs : c'est celui du professeur Reiss, de l'Université de Lausanne, qui, après avoir parcouru le pays dévasté, a publié un livre, documenté de photographies, où il relate, avec preuve à l'appui, les

atrocités commises par les soldats de François-Joseph.

On n'eut de pitié pour personne. Les Autrichiens infligèrent à la population civile les supplices le plus terribles. On tuait dans les rues, à coups de fusil, de sabre, de bâton ; on creva des yeux ; on lapida d'innocentes victimes. On brûla, on enterra vivants des malheureux citoyens ; la potence, cet instrument par excellence de la conquête autrichienne, fonctionnait sans arrêt. On coupa des nez, des oreilles, des seins ! et nous passons sous silence d'autres mutilations et d'autres supplices plus affreux encore ! Les bourreaux n'avaient de respect ni pour le sexe ni pour l'âge. Des femmes et des jeunes filles, mises à mort après avoir été odieusement outragées, allèrent rejoindre dans la tombe des vieillards et des enfants. Et à Monastir, ces bêtes féroces commirent des crimes encore plus odieux. Le professeur Reiss rapporte qu'ils firent dévorer vivant, par des porcs, un enfant en bas âge qu'ils avaient arraché à sa mère.

Ces massacres, ces incendies ne peuvent, d'ailleurs, aucunement être mis sur le compte de l' « ardeur du combat ». Ils avaient été préparés soigneusement et avec une méthode parfaite.

Le professeur Reiss possède un document émanant du *K. u. K. G. corps commando*. Ce document donne aux officiers les « instructions » pour la conduite à suivre vis-à-vis de la population serbe.

On y déclare qu'envers les Serbes « toute humanité, toute bonté d'âme sont *déplacées* et même *nuisibles* » ! On y recommande de déployer en toutes circonstances « la plus grande dureté et la plus impitoyable rigueur ».

On y lit, entre autres choses, cette recommandation : « Tout habitant rencontré *au dehors des localités* doit être considéré comme membre d'une bande qui a caché ses armes ; on exécutera ces gens s'ils paraissent tant soit peu douteux. »

*
* *

L'invasion de la Serbie, le martyre de la vaillante nation était donc commencé. Malgré tout, les Serbes ne désespéraient pas encore.

Le bruit s'était répandu, dans le pays, de l'arrivée prochaine d'une armée française de secours, et cette nouvelle avait réchauffé le cœur de nos vaillants alliés. On disait que cette armée était à Salonique.

Hélas! les détachements alors débarqués à Salonique étaient trop faibles encore pour pouvoir intervenir efficacement et venir au secours de la Serbie.

L'armée du roi Pierre dut donc effectuer sa retraite vers la mer. Successivement Nisch et Monastir furent évacués. Après cette dernière ville, c'était le sol même de la patrie qu'il fallait abandonner aux féroces envahisseurs, ce sol où demeuraient les vieillards, les femmes et les enfants, exposés aux atrocités des Autrichiens.

Les Serbes commencèrent cette retraite unique dans l'histoire, retraite à travers des montagnes escarpées, sans routes et presque sans chemins, qui devait les mener, à travers l'Albanie, jusqu'à la mer Adriatique.

Est-il quelque chose de plus grandiose, de plus héroïque que le repli de cette armée qui ne veut pas

être faite prisonnière et qui va, dénuée de tout, retrouver chez ses alliés un séjour pour se refaire, des munitions pour se rééquiper et reprendre la lutte sans merci contre l'ennemi abhorré ?

L'armée se mit donc en route pour ce voyage effroyable !

Trois routes menaient de Serbie à la mer à travers l'Albanie, toutes trois également dures et difficiles. La première passait à Loumkocela et aboutissait à Scutari ; c'est la route qu'a suivie le prince Alexandre.

La seconde, que prit le roi Pierre, qui, pas un instant, n'abandonna son armée, malgré son grand âge et sa santé chancelante, passant par Dibra et Elbassa, aboutissait au port de Durazzo, l'ancien Dyracchium des Romains.

La troisième enfin, sur laquelle s'engagèrent les membres du gouvernement et les chefs des grandes administrations du royaume, passait par Diakova, Ipek et Podgoritza.

Ce fut le prince Alexandre qui parvint le premier à l'Adriatique. Il avait accompli ce prodige de ne mettre que deux jours et demi pour accomplir ce voyage. Là il trouva les navires alliés qui devaient transporter à Corfou ses soldats épuisés.

Il s'embarqua le dernier, conscient de sa haute mission, donnant ainsi le plus bel exemple de ce que doit être un prince qui a conscience de son devoir de conducteur d'hommes.

Le vieux roi Pierre fit presque toute la route à pied ou sur un char traîné par des bœufs, endurant les privations et les fatigues les plus terribles avec un stoïcisme digne de l'antique. Pierre Karageorge-

vitch incarna en son auguste personne toutes les qualités de bravoure et d'endurance de la race serbe.

Toute l'armée, d'ailleurs, eut à supporter de terribles souffrances au cours de cette longue et douloureuse odyssée. Les hommes connurent les angoisses de la faim. Il fallait à tout moment gravir des rochers escarpés, se frayer un chemin dans les cols abrupts des montagnes en y déblayant des monceaux de neige.

Souvent, après avoir débouché dans des vallées où l'on pouvait grouper les hommes, on ne trouvait, pour en sortir, que d'étroits sentiers par où les soldats ne pouvaient passer qu'à la file indienne, un par un ! Quelquefois un malheureux se couchait : c'était pour mourir. Et l'on vit ainsi des rangs entiers qui s'écroulaient « comme tombe un pan de muraille détruit par la sape ».

Les soldats avançaient, soutenant des blessés, des femmes et des enfants qui n'avaient pas voulu assister à l'occupation de la patrie par l'Autrichien odieux. Pâles, amaigris par les privations, spectres plutôt qu'êtres humains, ils s'avançaient cependant, soutenus par cette foi ardente, par ce patriotisme qui fait les héros.

Ils sentaient qu'en faisant un suprême effort pour atteindre la mer, ils trouveraient des navires qui les transporteraient à un port où ils seraient armés de nouveau et d'où ils pourraient repartir pour combattre l'envahisseur et délivrer leur pays.

C'étaient des navires français qui les attendaient :

Ils recueillirent ces héroïques débris et les transportèrent à Corfou et à Bizerte. Et là, dans ces deux

villes, l'armée serbe, reposée, reconstituée, réarmée, put se réformer à l'effectif de 100000 hommes.

Le 10 octobre 1915, les premiers contingents français et anglais débarquaient à Salonique pour porter, trop tard malheureusement, secours à la Serbie. Quand ces contingents, graduellement et constamment grossis, formèrent une véritable armée sous les ordres du général Sarrail, l'armée serbe, refaite, vint se joindre à eux. Elle a pris part, au premier rang, à tous ses combats.

Pendant toute l'année 1916, elle a repoussé les attaques des Bulgares; à la fin de l'année, les Serbes battaient dans toutes les rencontres les soldats du roi félon Ferdinand, ils leur capturaient de nombreux canons et leur infligeaient des pertes terribles.

Et enfin, pour terminer l'année 1916, les héroïques soldats du roi Pierre eurent la joie et l'honneur de reprendre Monastir aux Bulgares. Le prince Alexandre put ainsi rentrer dans la première ville reconquise de son royaume.

C'est le prélude de la délivrance de la Serbie.

Nous reviendrons plus en détail sur cette victoire quand nous parlerons de l'expédition de Salonique.

IV

LA GUERRE EN RUSSIE — (I)

Les premières hostilités : août 1914. — Le raid en Prusse orientale. — La diversion heureuse des armées russes. — La conquête de la Galicie. — La prise de Lemberg. — La prise de Przemysl. — L'invasion de la Pologne. — Riga menacée. — La seconde offensive russe en Galicie. — La victoire de l'armée de Broussiloff.

Nous avons, au cours du chapitre 1er, esquissé la situation géographique de l'empire russe et décrit brièvement l'allure générale des frontières qui le séparent des Empires du centre. Nous pouvons donc commencer le récit des événements de guerre proprement dits.

L'absence de frontières naturelles entre l'Allemagne et l'Empire des tsars avait amené les deux puissances rivales à édifier, chacune sur son territoire, des défenses artificielles et de puissantes lignes de forteresse. Mais, de part et d'autre, ces travaux n'étaient que commencés quand éclata la guerre déclarée par l'Allemagne en 1914.

La Russie avait à ce moment affecté neuf corps d'armée, soit 400 000 hommes environ, à la garde

de ses frontières occidentales. Trois corps stationnaient à Varsovie et six autres se partageaient entre Wilna, Grodno, Biélystock, Minsk, Kovno et Lublin. En outre, il y avait à Kiew trois corps d'armée et un autre à Odessa, sur la mer Noire.

Le chiffre des hommes immédiatement disponibles était donc d'environ 600 000.

Les Allemands avaient porté le principal effort de leur mobilisation vers la France.

L'ensemble des forces allemandes immédiatement disponibles sur la frontière russe était d'environ 400 000 hommes.

Ils pensaient que la lenteur forcée de la mobilisation russe leur donnerait le temps d'écraser rapidement la France, grâce à la violation du territoire belge, et qu'alors ils pourraient transporter toutes leurs forces contre leurs ennemis de l'Est.

Restait l'Autriche. Théoriquement, celle-ci devait envahir l'empire russe avant que la mobilisation y fût achevée, et elle disposait sur le papier de près de 3 millions d'hommes.

Mais l'Autriche trouva sur son propre territoire des causes puissantes qui se chargèrent de paralyser son élan.

Fait « de pièces et de morceaux », assemblage hétéroclite de peuples de races différentes et sans cohésion, véritable « manteau d'Arlequin », l'empire d'Autriche était loin de présenter l'unité formidable de l'empire d'Allemagne.

En Russie, en France, en Angleterre, l'annonce de la guerre avait amené l'union sacrée de tous les partis et fait cesser les divisions antérieures.

En Autriche, la déclaration de guerre avait produit un effet tout opposé. Le vieil antagonisme entre Allemands, Hongrois, Bohêmes, Polonais, Roumains de Transylvanie, Italiens du Trentin, Croates, Dalmates, Ruthènes et Slovaques se réveilla.

Dans les provinces slaves et tchèques, le gouvernement de Vienne chercha à réagir par la terreur contre les mouvements séparatistes qui se manifestaient de tous côtés.

Des régiments tchèques entiers refusèrent le service : ils furent décimés, et les hommes arbitrairement fusillés. A Prague, dans la population civile, on fit des exécutions en masse à peu près quotidiennes.

Tous ces événements retardaient la mobilisation autrichienne et permettaient aux Russes de parfaire lentement la leur.

Le plan primitif des Austro-Boches, qui comportait une invasion brusquée de la Russie comme de la France, commençait à apparaître comme impossible à réaliser. L'Allemagne comprit qu'elle n'avait plus à faire grand fond sur son alliée, qui allait se faire battre par les Serbes, tant qu'elle serait réduite à ses seules ressources militaires.

Aussi le grand état-major de Berlin résolut-il de mettre l'Autriche en sous-ordre, en véritable domesticité. On plaça à la tête des armées autrichiennes des généraux allemands, qui avaient le commandement effectif, celui des archiducs ne s'exerçant que pour la forme et pour « sauver la face ».

Une fois effectuée cette mainmise sur l'ensemble des forces militaires austro-hongroises, l'Allemagne se décida à tenter sans attendre davantage un « coup »

contre la Russie, que l'on supposait en état de défense insuffisante.

* * *

Le 3 août 1914, des détachements allemands quittèrent Lublinitz, en Silésie, près du point où se bifurque la frontière russo-austro-allemande. Ils pénétrèrent en territoire de la Pologne russe et occupèrent la ville de Czenstochowa, où se trouve la « Vierge miraculeuse », objet d'une vénération particulière de la part du peuple catholique de la Pologne.

Le même jour, d'autres éléments ennemis, opérant plus au nord. purent s'emparer de deux autres villes polonaises : Bondzin et Kalisz; cette dernière était importante, car sa prise ouvrait la route de Lodz, la grande cité industrielle de la région, que l'on appelle le « Manchester de la Pologne ».

Cette offensive aiguillonna le gouvernement russe, qui ordonna l'appel de onze classes de milices.

Les troupes russes, qui s'étaient établies tout le long de leur énorme frontière, se trouvèrent alors, dès le 4 août, en contact avec l'ennemi, et de plusieurs points, les Boches, repoussés, durent se replier en arrière.

Ils reprirent pourtant l'offensive le lendemain, dans le but de harceler les Russes par des combats de détail, pendant qu'ils mobiliseraient les renforts de landwehr destinés à la défense du front oriental. Toute leur armée agissant contre la Russie était

placée sous le commandement du général von Hindenburg.

Mais la mobilisation allemande s'attarda ; ce ne fut qu'au milieu d'août que l'armée du kaiser put être prête à effectuer l'attaque projetée.

Pendant ce temps, les combats locaux continuaient, nombreux et acharnés. Près d'Eydtkuhnen, à la frontière même et près de Kolno, les soldats du tsar faisaient aux Boches de nombreux prisonniers, et, au sud du front, ils prenaient l'offensive contre les Autrichiens.

Descendant la vallée de la rivière nommée le Styr, ils pénétraient en Galicie et infligeaient des défaites partielles à plusieurs détachements de l'armée austro-hongroise.

Celle-ci, de son côté, tentait de pénétrer en Pologne russe, en partant de Cracovie et en se dirigeant vers Kielcz. Deux régiments de cavalerie hongroise passèrent la frontière et pénétrèrent en territoire russe.

Le gouvernement de Lublin réunit alors 5 000 cosaques soutenus par une batterie d'artillerie de campagne, et prépara une embuscade, sur la route de Bielgorai, entre une forêt et des marécages. Les deux régiments hongrois furent anéantis.

*
* *

Mais, pendant ce temps, les Russes pénétraient à leur tour en Galicie. Partis de Rovno, ils s'avançaient vers Lemberg (ou *Léopol* ou *Lwof*), capitale de la province. Leur progression s'effectuait métho-

diquement, et débutait par l'occupation de la ville de Sokol, dont la garnison fut détruite.

Puis ils anéantissaient, à Hignet, le 11e régiment de lanciers, pendant qu'à Tarnopol, à l'extrémité orientale de la Galicie, leur cavalerie sabrait six compagnies et deux escadrons autrichiens.

Le 13 août la cavalerie de nos alliés, au nord de la Galicie, aux environs de Kielcz, dispersait un millier de soldats tchèques, et continuait à avancer avec le gros de l'armée russe, dont le commandement préparait un « coup » qui allait être sensationnel.

Vers le 20 août, les troupes du grand-duc Nicolas, groupées par des mouvements stratégiques heureux, commençaient l'investissement de Lemberg et engageaient autour de la ville une bataille qui dura environ huit jours.

Au bout d'une semaine de combats, l'armée russe, s'emparant des défenses avancées, put s'approcher des forts principaux qui formaient la défense immédiate de la ville.

Une bataille terrible fut livrée, bataille au cours de laquelle les Austro-Hongrois furent battus à plates coutures, mis en déroute, et durent s'enfuir en abandonnant des pièces d'artillerie lourde, de nombreuses batteries d'artillerie de campagne, des parcs entiers de voitures, de caissons et de munitions.

L'armée ainsi taillée en pièces était composée des IIIe, XIe et XIIe corps autrichiens et de parties des VIIe et XIVe corps.

Le total des canons que lui prirent les Russes dépassait 150 !

Cette bataille se terminait donc pour nos alliés par une grande victoire ; mais il fallait à cette victoire une consécration ; cette consécration, c'était la prise de Lemberg, qu'il fallait enlever à tout prix, et vers laquelle convergeaient les deux armées russes commandées respectivement par les généraux Roussky et Broussiloff.

Ce fut le 3 septembre que la ville fut emportée, après des combats acharnés livrés le 31 août. le 1er et le 2 septembre.

La masse des troupes autrichiennes était accumulée dans la région de la Guila-Lipa inférieure ; elles y furent enfermées et perdirent 30 000 hommes, dont 20 000 tués et blessés et 10 000 prisonniers. Cela eut lieu le 31 août.

Le 2 septembre, les Russes s'approchèrent de Lemberg à une portée de canon ; serrée de plus en plus, la ville ne put tenir. Elle fut abandonnée par ses défenseurs, et les soldats du tsar y firent leur entrée triomphale : 30 locomotives, des trains entiers de matériel et de munitions tombaient aux mains des vainqueurs.

Sur le front de Lublin-Kolm, des combats tout aussi durs furent livrés. Le Xe corps autrichien fut écrasé et perdit 5 000 prisonniers. Le 4 septembre, à Krasnotav, le colonel du 45e autrichien se rendait avec les 44 officiers et les 1 600 hommes de son régiment.

Ces défaites répétées avaient affolé l'Autriche.

Les paysans des frontières s'enfuyaient vers l'intérieur de l'empire, emportant avec eux leurs hardes et leurs enfants ; Vienne regorgeait de réfugiés, dont on

employait plus de 20000 à construire hâtivement des retranchements devant servir à la défense de la ville en vue d'une arrivée possible des Russes.

Il en était de même à Budapest. Et les soldats du tsar, envahissant à leur tour la Bukovine, s'avançaient maintenant vers sa capitale, Czernowitz.

*
* *

Pendant que nos braves alliés s'emparaient ainsi de la capitale de la Galicie, leurs armées, qui opéraient en Prusse orientale, ne demeuraient pas inactives et y accomplissaient une campagne des plus remarquables.

Le général Rennenkampf, commandant de la cavalerie russe, avait poussé dès le 5 août une première pointe en territoire prussien.

La ville frontière, Eydtkuhnen, fut occupée par ses troupes presque sans résistance de la part des Allemands. Mais ceux-ci se défendirent mieux à Stallupœnen, et y livrèrent un combat prolongé. Ce combat, toutefois, se termina à leur désavantage, et le général Hindenburg y perdit plus de 300 morts, ainsi qu'un matériel important d'artillerie de 77.

Furieux de cet échec, Hindenburg lança ses troupes dans un assaut furieux pour reconquérir ces deux villes ; ce fut en vain.

Toutes les tentatives des Boches furent repoussées par les Russes, qui se maintinrent sur les positions acquises et étendirent leurs avantages.

Les 13 et 14 août, une division de cavalerie alle-

mande, qui attaquait les lignes de nos alliés, appuyée par de l'artillerie de campagne, fut battue et mise en déroute par une action énergique de la cavalerie russe.

Le 17 août, à Wirballen, sur la frontière de la Prusse orientale, des colonnes de troupes moscovites passaient la frontière, et, prenant l'offensive, envahissaient le territoire de la Prusse orientale.

Une bataille très active s'engagea, qui dura le 18 et le 19 août et se termina par l'occupation, par nos alliés, de Lyck, sur la ligne ferrée qui réunit Bielostock à Kœnigsberg.

Le 19, la ville de Stallupœnen était le théâtre d'un nouveau et rude combat, où la 1re division allemande essuyait des pertes énormes et laissait aux mains des Russes 8 canons et des mitrailleuses.

Ce dernier combat eut une conséquence encore plus heureuse : ce fut l'occupation de Gumbinnen, ville importante de garnison, située à 40 kilomètres de la frontière russe et 30 kilomètres d'Insterbourg.

Le 20 août, l'armée allemande engagea trois corps d'armée pour tenter d'envelopper l'aile droite de l'armée russe. Les troupes qui formaient le centre de nos alliés prirent l'offensive, s'emparèrent d'un important matériel et firent de nombreux prisonniers. L'ennemi demanda alors un armistice « pour enterrer ses morts ».

Comme la loyauté des Boches est trop connue, cette demande fut repoussée.

Le 21 août, la victoire couronna les efforts de nos alliés. Les Allemands, après avoir subi des pertes considérables, durent se replier, poursuivis par les

soldats et les cavaliers du général Rennenkampf. Ils abandonnaient 34 canons aux mains de leurs vainqueurs.

*
* *

Le 22 août, les forces allemandes, en pleine déroute, traversaient la rivière Angherapp, et la ville de Darkehmen tombait au pouvoir des Russes. Pendant ce temps ceux-ci, à l'ouest des lacs de la Mazurie, occupaient les localités de Johannisbourg, d'Ortelsbourg et de Willenberg. Le 23 août, ils s'emparèrent de Soldau, que ses habitants avaient évacuée complètement.

Le 24 août, tout autour d'Angerbourg, les Russes soutenaient des luttes terribles contre les Boches. Le XXe corps allemand, porté à l'effectif renforcé de trois divisions, occupait une position fortement défendue à Frankenau. Mais des troupes de nos alliés, brisant les réseaux de fil de fer barbelé, franchissant les barrages, attaquaient cette position à la baïonnette et en délogeaient les Allemands à coups de grenades. A 11 heures du matin, le XXe corps ennemi, enveloppé de tous côtés, se vit contraint d'évacuer Osterode, en laissant aux mains des Russes de nombreux canons, d'abondantes réserves de munitions, des prisonniers et des mitrailleuses en quantité !

La bataille de Gumbinnen avait assuré à nos alliés la maîtrise sur la partie est de la Prusse orientale, et les communications des Allemands avec

l'intérieur se trouvaient ainsi sérieusement menacées.

Les Russes poursuivaient leur offensive victorieuse, et les Boches se repliaient dans la direction de Kœnigsberg.

Cette offensive était d'autant plus heureuse qu'elle faisait une diversion à l'invasion du nord de la France par les armées allemandes, invasion qui se prononçait précisément à la fin d'août 1914.

Et nous devons être reconnaissants à nos alliés de l'Est d'avoir, par cette pointe audacieusement poussée sur le territoire ennemi à ce moment critique, obligé le commandant allemand à distraire des troupes du front français pour les envoyer en toute hâte sur le front oriental menacé.

Les Allemands avaient alors abandonné toute la région des lacs de Mazurie, et évacué tous les ouvrages fortifiés qui les défendaient.

Leur déroute était complète : les chemins étaient couverts de caissons éventrés, de chariots sans attelages, de caisses de cartouches, d'obus, qu'ils avaient jetés à terre pour pouvoir battre en retraite plus rapidement.

Les prisonniers que leur avaient faits les Russes se chiffraient par milliers. La panique avait gagné toute la population de la Prusse orientale qui s'enfuyait vers les villes de l'intérieur, à l'exception des habitants de Kœnigsberg, qui comptaient sur la résistance de leur forteresse.

Les armées russes accentuaient chaque jour leur progression et on les savait en marche dans la direction de Dantzig.

Ainsi se développait la première phase de la guerre

sur le front oriental, qui débutait par une offensive si heureuse et si opportune de nos alliés.

Ceux-ci, après l'occupation des villes d'Insterbourg et d'Angerbourg, pénétraient dans Osterode évacué par les Boches, et ils y trouvaient un butin abondant, plus de 100 canons et du matériel.

Le 27 août, les Allemands cédèrent de nouveau du terrain en Mazurie. Le 29, les soldats du tsar occupaient Allenstein, commençaient l'investissement de Kœnigsberg et reprenaient la ville de Lodz que les Austro-Allemands avaient réussi à occuper dès le début des hostilités.

L'armée allemande se voyait donc contrainte à une défensive énergique ; il lui fallait, pour se renforcer sur le front oriental menacé, dégarnir ses lignes d'attaque du front occidental.

Cent soixante trains furent employés à transporter ainsi des corps d'armée de Belgique en Pologne.

On le voit : la diversion de nos alliés produisait son effet attendu ; les Allemands étaient obligés de diminuer l'intensité de leurs attaques contre la France.

L'offensive russe, d'ailleurs, ne se ralentissait pas.

Des divisions de cosaques s'avançaient en territoire ennemi, détruisant les voies ferrées, et prenaient possession, dans un « raid » audacieux, de la station de Kostchin, à 21 kilomètres de Posen.

Le 4 septembre, la garnison prussiene de Kœnigsberg tentait, pour dégager la ville, une sortie qui n'eut aucun résultat. Le même jour, en Pologne russe, les Allemands étaient forcés d'évacuer Radom.

Le 12, les armées de Hindenburg étaient com-

plètement battues près de Mlawa, et devaient se replier précipitamment, abandonnant toutes les villes de la Pologne russe qu'elles avaient occupées, après avoir subi des pertes totales tellement considérables qu'elles s'élevaient à plus de 50 000 hommes.

*
* *

Malheureusement, il y avait un revers à cette médaille : ce fut la défaite que subirent les armées du général Sazonoff, et où celui-ci trouva la mort : c'est la bataille de Tannenberg.

Quatre corps d'armée russes furent défaits par le retour offensif de Hindenburg à la fin d'août; les autres, qui s'avançaient au nord de la Prusse orientale, durent se replier vers l'est pour éviter d'être enveloppés.

Leur aile gauche, poursuivie vers Tiesterbourg, fut très menacée par les armées allemandes.

Celles-ci, alors, se portèrent contre les troupes du général Rennenkampf, qui, mises en échec à Lyck, dans la première quinzaine de septembre, durent abandonner la ligne qu'elles occupaient en Prusse orientale. Mais à la fin de septembre les Russes y pénétraient de nouveau, en vue d'une reprise de leur offensive.

Cette reprise se produisit le 20 octobre.

Ce jour-là les troupes russes reprirent leur marche en avant, par-dessus le Niémen, contre le gouvernement de Suwalki.

Quatre corps allemands, qui avaient pénétré en

Russie, eurent leur aile droite rejetée sur Mariampol. Au centre, les Russes, dans une attaque des plus brillantes, s'emparèrent de la ville d'Augustow, qui devint le centre des opérations de la grande bataille commencée le 25 septembre et qui ne se termina que le 6 octobre par la victoire complète de nos alliés.

L'armée allemande, qui opérait entre la frontière de la Prusse orientale et le Niémen, était battue sur toute la ligne et obligée de battre en retraite en évacuant le territoire des gouvernements de Sawalki et de Lowja.

En vain tenta-t-elle de faire tête et d'arrêter l'avance russe : ce fut en vain, et l'offensive allemande se termina par un échec complet.

Cette victoire d'Augustow a permis aux Russes une seconde invasion de la Pologne orientale. Au sud de Varsovie, la bataille s'étend alors de Rova à la Vistule, sur un front de 100 kilomètres. Des combats acharnés se livrent entre Rova et Radom.

Pendant la première quinzaine de novembre, nos alliés ont eu des succès marqués. Au nord, ils ont occupé Soldau et atteint de nouveau les lacs de la Mazurie. Pendant ce temps, en Galicie, ils continuent le siège de la forteresse de Przemysl et menacent la capitale, Cracovie.

Le grand-duc Nicolas, commandant en chef des armées moscovites, faisait preuve, dans toutes ses opérations stratégiques, d'une sagesse remarquable. Comprenant que la ville de Lodz était difficile à défendre, il se décida à l'évacuer de son plein gré et établit des lignes de défense en arrière, sur la Bzoura.



Passage de la Bzoura sur un pont construit par le génie.

Ces lignes furent assez formidables pour arrêter les Allemands et permettre à nos alliés d'en faire un massacre sans précédent.

Les Boches s'étaient laissé prendre au piège classique de nos alliés russes : la retraite. Dans leur orgueil inégalable, ils ne pensent pas qu'un adversaire qui recule puisse faire une manœuvre. « Ils reculent, donc nous sommes vainqueurs ! » pensaient les généraux de Guillaume II.

*
* *

Ainsi, vers le milieu de novembre 1914, nos alliés étaient partout en progression. La première tentative d'invasion allemande en Pologne avait été un échec notoire, et Hindenburg était arrêté par le grand-duc Nicolas sur la Bzoura.

Mais alors, le général allemand va bénéficier du formidable réseau ferré de l'empire de proie pour ramener vers Thorn la 8e armée de la Prusse orientale. Il la lance sur le flanc de l'armée russe, qui n'a pas les mêmes moyens de transport pour se renforcer de contingents nouveaux.

Le général boche von Mackensen brise le centre russe au nord-est de Lodz et lance, par les trouées ainsi faites dans les lignes de nos alliés, une armée de 80 000 hommes. Mais celle-ci se trouve bientôt entourée par les deux ailes russes, qui se referment sur elle, comme les mâchoires d'un gigantesque étau.

Les Boches luttent avec acharnement et par-

viennent à se dégager au prix de pertes effroyables; ils échappent ainsi à un désastre complet.

Hindenburg, cependant, ne renonçait pas à enfoncer le front russe et reprit sa tentative le 5 décembre. Une bataille immense, mais dont le résultat fut indécis, était engagée en arrière de Lodz, que les Russes avaient évacué de nouveau.

Cette bataille est connue sous le nom de « bataille des Quatre-Rivières » : la Vistule, la Bzoura, la Rawa et la Pilica.

Comme sur l'Yser, les Allemands, qui attaquaient en colonnes serrées, subirent des pertes effroyables, ce qui eut le résultat certain de les affaiblir.

Le 25 novembre, Czernowitz, capitale de la Bukovine, tombait entre les mains de nos alliés, et les Autrichiens battaient en retraite en abandonnant de nombreux prisonniers.

De sorte qu'à la fin de 1914, la situation était la suivante :

Les pertes terribles subies par les Allemands, les fatigues inouïes endurées par les armées russes, obligées de suppléer par des marches forcées à l'insuffisance de leurs chemins de fer, amenèrent une lassitude générale qui eut pour conséquence une immobilisation momentanée des lignes des deux armées opposées.

Sans aller jusqu'à remplir le rôle du « rouleau compresseur », que des prophètes trop optimistes avaient annoncé qu'elle jouerait au début de la guerre, sans envoyer ses cosaques jusqu'à Berlin, la Russie, grâce à ses abondantes réserves d'hommes, pouvait renouveler sans cesse ses effectifs et les maintenir à

leur chiffre initial sur le front de la bataille ; et l'offensive allemande, bien que préparée d'une façon unique par un effort de quarante années, brisée en France, trouvait à son tour, en Russie, un mur impénétrable.

Pour briser ce mur, il lui fallait faire appel à toute son immense artillerie lourde, à ses formidables stocks de munitions, et en dernière analyse à la *trahison* et à l'*intrigue* : c'est ce qu'elle allait faire dans le courant des années suivantes.

*
* *

Pour arriver à triompher de la résistance héroïque des Russes, le maréchal Hindenbourg prépare, dès la fin de janvier 1915, un grand plan de campagne offensive, dans le but de s'emparer de Varsovie, et de permettre au kaiser de faire un de ces « coups de théâtre » auxquels se complaît le royal histrion, en proclamant, du sein même de la capitale, l'*indépendance* (??) du royaume de Pologne.

En exécution de ce plan « kolossal », une série d'attaques, destinées à donner le change aux Russes, étaient tentées sur la ligne Bzoura-Walka, pendant qu'une vaste marche offensive cherchait à atteindre Varsovie par le Nord.

Les Allemands commencèrent à exécuter la première partie de ce programme au début de février 1915 : ce fut la bataille de Borjunoff, qui renouvela, pour eux, les hécatombes de l'Yser et de la bataille des Quatre-Rivières.

Les soldats boches, que l'on avait gavés d'alcool

pour leur donner du cœur à l'assaut, s'élancèrent en rangs serrés contre les positions russes : partout ils furent repoussés avec des pertes terribles. En dix jours ils eurent plus de 80 000 hommes tués.

C'était donc un succès éclatant pour nos alliés moscovites.

Malheureusement, cet avantage fut compromis par un échec sérieux des armées russes. Le maréchal Hindenburg, cherchant à compenser par un succès l'effet moral de son échec sur Varsovie, bénéficia une fois de plus des vastes ressources du réseau ferré allemand ; il accumula en peu de temps 250 000 hommes de renfort en Prusse orientale et lança des forces contre la ligne russe établie sur les lacs de Mazurie.

La bataille, engagée sur le front Lyck-Augustow-Suwalki, dura huit jours. La 10e armée russe, surprise par l'attaque, se défendit héroïquement ; elle ne put que se replier sur ses deux ailes, et l'un de ses corps d'armée, enveloppé de toute part, fut presque complètement anéanti.

Les Russes étaient donc chassés de la Prusse orientale, et les Allemands, les poursuivant, pénétraient à leur tour sur le territoire de l'Empire des tsars.

Cette offensive allemande, au nord, n'était que le prélude de l'action principale qui allait être conduite contre Varsovie.

Cinq divisions allemandes, amenées rapidement du nord au sud, entrèrent en Pologne, et purent ainsi progresser d'une façon continue jusqu'au moment où, le 18 février, elles se heurtèrent aux armées Russes qui les forcèrent à s'arrêter.

Cependant, par un effort colossal, les Boches purent réussir à s'emparer de Prasnysz, le 24 février; mais les Russes prononcèrent aussitôt une contre-offensive tellement vigoureuse que, le 27 février, la ville, prise et reprise plusieurs fois, retombait définitivement en leur pouvoir.

Le 28 février, les Allemands se trouvaient contraints à battre en retraite. Ils abandonnaient ainsi, en reculant, 10000 prisonniers, de nombreux canons et un très abondant matériel de guerre.

Le premier acte de la grande offensive combinée par Hindenburg contre Varsovie se terminait par un piteux échec.

* * *

Pendant ce temps, nos alliés luttaient, à l'autre extrémité de leur immense front de bataille, contre les Autrichiens qui tentaient de s'opposer à une invasion des soldats du tsar dans les plaines de la Hongrie.

L'armée russe qui opérait dans les Karpathes avait, en effet, marché de succès en succès. Entre la mi-janvier et la mi-février, elle avait pris aux lamentables soldats de François-Joseph 47000 prisonniers, 20 canons, 120 mitrailleuses.

Aussi les Autrichiens voulurent-ils à tout prix arrêter la progression de nos alliés. Ils concentrèrent leurs forces entre le San et l'Ondawa, et engagèrent, à la fin de février, une bataille acharnée dans une contrée dont le terrain rendait la lutte pénible et particulièrement difficile.

Ils y perdirent beaucoup de monde, ne purent pas avancer d'un pouce, et leur offensive se termina par un échec accentué.

Les Russes alors reprirent les opérations dans les Karpathes, dont ils avaient pour but de posséder les défilés donnant accès dans les plaines hongroises.

De Galicie en Hongrie, la chaîne des monts est traversée par cinq lignes de chemin de fer; entre ces lignes sont les cols de Dukla, de Mézolaboretz, de Lupkow, de Vjok et de Tartarow.

L'archiduc Frédéric, chargé par l'empereur François-Joseph de résister à l'attaque russe, avait sous ses ordres trois armées, ravitaillées par l'arrière; les Russes, au contraire, allaient tenter l'entreprise presque surhumaine de franchir la chaîne des Karpathes en plein hiver, à travers des cols obstrués par d'épais lits de neige.

Les Russes firent là des prodiges de courage et d'endurance; leurs ravitaillements devaient leur arriver à dos de mulets, et ceux-ci enfonçaient dans la neige jusqu'au ventre. Le froid terrible infligeait à leurs hommes les plus dures souffrances : nos héroïques alliés supportèrent tout cela. Ils triomphèrent dans toutes les rencontres, et, le 20 mars, des détachements de cosaques pouvaient galoper dans la plaine hongroise, au pied des premiers contreforts des Karpathes.

Le 22 mars, la ville de Przemysl capitula.

Cette place formidable comptait 14 forts modernes, 27 autres ouvrages fortifiés et de nombreuses batteries détachées. Quelques-uns de ces ouvrages étaient répartis jusqu'à 35 kilomètres de la ville, dont le

front fortifié s'étendait ainsi sur un développement de plus de 120 kilomètres.

La garnison, forte de 150 000 hommes, était commandée par le général autrichien Kusmanek. Elle résista quatre mois à l'armée russe du général Sélivanoff. Mais enfin les efforts persévérants de nos alliés eurent raison des défenses et des défenseurs, et la place se rendit le 22 mars 1915.

La capitulation de Przemysl faisait tomber aux mains des Russes 107 000 prisonniers, 2 600 officiers et 9 généraux ; le matériel capturé se montait à 1 050 canons, sur lesquels 300 pièces d'artillerie lourde.

C'était un magnifique succès pour nos valeureux alliés.

Malheureusement ce succès devait être de courte durée. Les Autrichiens, comprenant qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre un adversaire comme la Russie, eux qui avaient trouvé moyen de se faire battre par les Serbes, appelaient à la rescousse les hordes allemandes.

Celles-ci arrivèrent au secours de leurs alliés devenus, par le fait, leurs vassaux.

Les Boches comprenaient d'ailleurs l'intérêt qu'il y avait pour eux à sauver la Hongrie de l'invasion russe. La Hongrie est, en effet, leur dernière ressource alimentaire ; c'est leur grenier à blé, et il leur fallait à tout prix empêcher qu'il ne tombât entre les mains des Russes dont les progrès étaient menaçants.

Le maréchal Hindenburg combina alors une offensive, qui fut, avec celle menée plus tard contre Ver-

dun, la plus formidable de toute la guerre actuelle.

Il comptait, pour réussir cette offensive. sur l'insuffisance des approvisionnements russes en artillerie lourde et en munitions de guerre. Il avait décidé de combattre nos alliés précisément par la surabondance de ce qui leur manquait, c'est-à-dire d'essayer de les faire succomber sous un déluge de projectiles lancés par les innombrables pièces d'une artillerie lourde formidable et approvisionnée à refus.

*
* *

De la Vistule à la Bukovine, les forces austro-boches comprenaient cinq armées, formant un total de 1 400 000 hommes et de 4 000 pièces de canon.

Ces cinq armées étaient commandées : celle de la Vistule par l'archiduc Joseph ; celle du San par le général allemand von Mackensen ; celle de la région de Przemysl par Bœhm-Ermolli ; celle du Stryj par von Lisingen, et celle du Pruth par Pflanzen.

Ce fut le 2 mai que l'armée de Mackensen commença l'attaque des positions tenues par nos alliés, avec une armée de 500 000 hommes et une artillerie de 1 500 pièces. En quatre heures, *plus de* 700 000 *projectiles* s'abattirent sur la défense des Russes et la réduisirent à néant.

Après cette préparation d'artillerie sans précédent, l'infanterie austro-allemande se rua à l'attaque en masses compactes.

Comme à l'Yser, comme aux Quatre-Rivières, ses pertes furent sanglantes. Mais les lignes russes furent

submergées par ce flot irrésistible ; nos alliés manquaient de canons et d'obus. Ils ne purent donc tenter la moindre contre-offensive.

Ce fut alors que le grand-duc Nicolas se montra un stratège de premier ordre.

Il prit la résolution d'effectuer un repli méthodique de son aile gauche sans se laisser entamer par les attaques allemandes, et il put effectuer cette retraite grâce à l'héroïsme soutenu de ses vaillants soldats.

Les Russes étaient chassés des Karpathes par l'artillerie austro-allemande !

L'ennemi, profitant de son succès et « poussant dans la veine » comme un joueur heureux, occupa Jaroslaw, déborda Przemysl par le nord et chercha à traverser le San.

Jusqu'à la fin de mai, des combats homériques se livrèrent tout autour de Przemysl, entre Jaroslaw et le grand marais du Dniester. Les Russes se défendaient pied à pied, avec un courage surhumain, opposant leurs poitrines et leurs baïonnettes aux obus et aux shrapnels ennemis. Le 28 mai, le général Irmanoff refoulait les Boches sur la rive gauche du San en leur prenant 6000 prisonniers et 14 canons.

Mais, une fois de plus, la victoire devait demeurer à l'artillerie. Les Russes durent évacuer Przemysl, qui formait alors sur leur front un saillant qu'il eût été difficile de défendre. Il est vrai qu'ils n'y laissèrent ni un homme ni un canon, et qu'il leur restait comme avantage les canons et les hommes qu'ils avaient pris lorsqu'ils l'avaient occupé.

En même temps que Mackensen attaquait au nord

de Przemysl, au sud nos alliés étaient aux prises avec les 300000 hommes de l'armée de von Linsingen, fort de l'appui des deux armées autrichiennes de Pflanzer et de Bœhm-Ermolli, qui étayaient ses deux ailes. Cette armée se rua, le 19 mai, sur les forces russes établies sur le Stryj. Les Boches perdirent 30000 hommes; mais ces barbares ne comptent pas la « chair à canon ». Ils continuèrent les jours suivants, et, malgré leur résistance qui, par endroits, se traduisait en succès locaux, les Russes durent se replier sur le Dniester.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, les Allemands parvinrent à la rive gauche du fleuve. Mais nos alliés opérèrent une contre-attaque d'une violence extrême, du 8 au 10 juin, et au cours de cette reprise ils infligèrent aux Boches une véritable défaite. Ils capturèrent 16000 hommes, 17 canons, 80 mitrailleuses. Le 15 juin, une nouvelle victoire de nos alliés les mettait en possession de 8500 prisonniers, de 6 canons et de 21 mitrailleuses.

Malgré ces succès partiels, nos alliés devaient cependant être obligés de plier sous le nombre et surtout sous l'artillerie écrasante des ennemis.

Le 15 juin, Mackensen paraissait devant Grodek, appuyant sa droite au Dniester et sa gauche vers Lukow.

La situation devenait critique pour les Russes, à qui les munitions n'arrivaient que par Arkhangel, à plus de 2000 kilomètres du champ de bataille. Aussi le grand-duc Nicolas se résolut-il à l'évacuation de Lemberg, qui fut opérée le 22 juin, et continua-t-il, avec son héroïque armée, cette « Retraite de Pologne »,

qui restera un des grands faits d'armes de cette guerre unique dans l'histoire.

A la fin du mois de juillet 1915, les Austro-Allemands, maintenus par la résistance des arrière-gardes russes, qui ne cédaient le terrain que pied à pied, n'avaient guère progressé au delà de Lemberg.

Et les pertes autrichiennes en Russie, avouées par le gouvernement de Vienne, étaient, au 1er août 1915, de 425000 tués, de 1740000 blessés et de 580000 prisonniers.

On le voit, les Russes avaient fait payer cher à leurs ennemis le terrain qu'ils avaient été contraints de leur céder.

Cette campagne de Pologne a été ainsi l'une des causes de l'affaiblissement énorme de l'Allemagne en « matériel humain ».

*
* *

Pendant que ces événements tragiques s'accomplissaient sur le front de Pologne, le maréchal von Hindenburg continuait ses attaques sur la partie septentrionale du front russe, depuis Pranysz jusqu'à la Baltique.

Son but était d'arriver à la voie qui conduit à Riga et de faire la conquête de cette ville importante qui, au fond de son golfe, est un des ports les plus sûrs de la Russie.

Le 17 juillet, l'avance des Allemands forçait les Russes à se replier sur la Narew, et à la fin du mois l'ennemi prit position sur la rive gauche du fleuve

et s'y consolida par des travaux de défense formidables.

La position de nos alliés devenait difficile ; ils se voyaient menacés d'un encerclement total s'ils persistaient à garder Varsovie, difficile à défendre étant donnée la pénurie de munitions.

Le grand-duc Nicolas décida donc d'évacuer la ville, après en avoir fait sortir tout le matériel de guerre et tous les approvisionnements. Il abandonna, de la même manière, les places d'Ivangorod, de Lublin et de Cholm.

Et le 5 août, le prince Léopold de Bavière entrait à Varsovie, où il ne trouvait ni un canon, ni un sac de blé !

Ce fut alors la « période triste » de la guerre en Russie.

Successivement, plusieurs places fortes tombèrent aux mains de l'ennemi, qui avait toujours Riga comme objectif au nord, et qui essayait d'appuyer l'avance de ses armées de terre par une avance parallèle de sa flotte de guerre.

Mais la flotte allemande subit dans le golfe de Riga une grave défaite navale, qui lui coûta un cuirassé, deux croiseurs et huit torpilleurs. L'héroïque résistance des arrière-gardes russes contenait l'avance par terre, et Riga put être préservé.

Toutefois les Russes, à la fin d'août, étaient chassés de la Galicie, de la Pologne, de la Courlande, de la Lithuanie, abandonnant aux Allemands douze places fortes, parmi lesquelles quatre tout à fait modernes.

Ce fut l'arrêt des revers de nos alliés.

A l'intérieur, un mouvement énergique se dessi-

nait dans le sens de la fabrication des munitions de guerre qui fut intensifiée. La Douma prenait de plus en plus d'influence, malgré les tendances germanophiles de certains éléments de l'entourage de la tsarine qui était, comme on le sait, allemande de naissance.

Un mouvement populaire de résistance nationale, mais aussi de révolution politique, se préparait, lentement mais sûrement, dans le vaste empire.

Du 3 au 8 septembre, les généraux Ivanoff et Broussiloff attaquèrent les Austro-Boches près de Tarnopol : ils leur firent 25000 prisonniers, et prirent 33 canons.

Au début de septembre, le tsar prit le commandement en chef des armées. Après quelques progrès, continuation de leur vitesse acquise, les armées allemandes durent s'arrêter, et la fin de septembre marqua la fin de leur avance commencée au mois de mai.

Au nord, le général Rousski, après avoir assuré la protection de Riga, infligea aux Austro-Allemands une série de défaites locales dont le total équivaut à une victoire. Ici, il leur prenait 8000 hommes, là 2000, plus loin 4000.

Et ainsi la fin de l'année 1915 permettait à nos alliés d'entrevoir la fin de leurs angoisses et l'aurore d'une période victorieuse.

*
* *

En effet. A la fin de septembre 1915, les Allemands étaient fortement troublés par notre offensive heureuse en Champagne. Ce fut à ce moment que les Russes, s'arrêtant dans leur admirable retraite, se retournèrent pour faire face à l'ennemi.

Et cet ennemi était épuisé par les difficultés du terrain où s'exerçait son action ; ses armées étaient à bout de souffle.

En octobre, les armées du tsar, réapprovisionnées en munitions, regarnies en effectifs frais, prononcèrent une vigoureuse contre-offensive, et firent des milliers de prisonniers sur le Styr et la Strypa, tandis qu'au nord l'attaque allemande sur Riga était définitivement brisée. Plus au sud, vers Tarnopol, les Russes capturèrent 8500 hommes ; le 10 novembre, une nouvelle attaque leur donnait 3500 prisonniers nouveaux, et à la fin de décembre nos alliés s'emparaient des hauteurs qui dominent Czernowitz au nord-est.

En février 1916, les pertes autrichiennes seules s'élevaient à 723000 tués, 2600000 blessés, 770000 prisonniers.

Les faits de guerre furent peu importants sur le front russe, en 1916, jusqu'au début du mois de juin. La Russie se préparait à un gigantesque effort ; elle ramassait ses forces en vue d'un grand coup.

En présence de cette immobilité tout apparente de nos alliés, les Empires du centre avaient rappelé une

partie de leurs troupes du front oriental : les Allemands pour livrer leur terrible assaut à Verdun; les Autrichiens pour tenter, en même temps, un assaut redoutable contre le front italien.

Cette double tentative échoua. Nous avons vu son insuccès devant Verdun ; nous verrons en son temps son échec dans la région du Trentin.

Mais déjà se faisait sentir l'heureux effet de la coopération, étroitement assurée, de toutes les forces alliées. Les Allemands commençaient à se sentir enfermés dans un cercle de feu qui se resserrait de plus en plus autour d'eux, et le blocus effectif des escadres anglaises coupait leur ravitaillement en denrées de toutes sortes.

Les Russes allaient participer à l'effort simultané, réaliser pour leur part la fameuse « unité d'action sur l'unité de front », et obliger les Austro-Boches à ralentir les assauts désespérés qu'ils livraient contre Verdun et contre l'Italie.

Le front russe s'étendait de la Baltique jusqu'aux Karpathes, de Riga au Pripet. Le long de cette immense ligne de bataille on comptait 88 divisions d'infanterie allemande et 10 divisions de cavalerie. Du Pripet à la Roumanie, il y avait 30 divisions d'infanterie autrichienne et 11 divisions de cavalerie.

Les généraux Kouropatkine et Evert commandaient le groupe opposé aux armées boches placées sous les ordres de Hindenburg ; les armées russes opposées aux forces autrichiennes étaient sous l'autorité du général Broussiloff, dont les principaux lieutenants étaient les généraux Kalédine, Sakharoff, Tcherbatcheff et Letchwitsky.

*
* *

Le 4 juin 1916, après plusieurs jours d'un bombardement terrible des lignes autrichiennes, l'infanterie russe attaqua simultanément sur le front de 350 kilomètres allant du Pripet à la frontière roumaine.

Le plan de l'offensive avait été élaboré soigneusement par le général Broussiloff, dont la science stratégique s'est ainsi affirmée d'une façon magistrale.

Dès le 4 juin, l'armée de Kalédine enfonçait les tranchées autrichiennes et faisait des milliers de prisonniers. Les jours suivants, poursuivant ses avantages, augmentant sans cesse l'importance de ses captures en hommes et en matériel, elle prenait d'assaut la ville de Loutsk ; c'était le 8 juin.

Au centre, l'armée du général Sakharoff bloquait Tarnopol, et l'armée du général Letchwitsky refoulait les Autrichiens sur la Strypa et sur le Dniester.

Le 9 au matin, les Russes franchissaient la Strypa, et à cette date nos alliés avaient capturé aux armées de François-Joseph 1200 officiers et plus de 65000 sous-officiers et soldats.

Le 10 juin, au sud du Dniester, le général Letchwitsky dessinait un mouvement enveloppant autour de Czernowitz, capitale de la Bukowine, et faisait 37000 prisonniers, en s'emparant de 50 canons et de 120 mitrailleuses. Le 17 juin, après l'occupation de la tête de pont, Czernowitz tombait aux mains de nos alliés.

Ainsi, du 4 au 10 juin, les armées de Broussiloff avaient pris 106000 hommes et 124 canons.

C'est alors que les Autrichiens, affolés, firent entendre à leurs alliés allemands un appel désespéré.

Linsingen et Mackensen, avec des divisions venues du Nord, vinrent prendre la haute main sur les opérations militaires, mettant en sous-ordre les généraux autrichiens.

Sous l'action violente de la contre-attaque ainsi renforcée, les Russes eurent d'abord un léger fléchissement et marquèrent un petit recul. Mais ils eurent vite fait de se ressaisir et de briser l'attaque austro-allemande.

Après la prise de Czernowitz, les troupes du général Letchwitsky poussèrent devant elles l'armée autrichienne du général Pflanzer, et la chassèrent complètement de la Bukowine, qu'elles occupèrent dans son entier.

Cette conquête avait une double importance : elle mettait un vaste territoire ennemi aux mains de nos alliés, et elle allait contribuer à hâter la décision de la Roumanie, qui allait enfin entrer dans l'Entente et combattre à nos côtés pour la cause du droit et de la civilisation.

A la fin de juin, l'armée de Letchwitsky avait progressé de plus de 100 kilomètres en Bukowine et atteignait les premiers contreforts des Karpathes.

En même temps, des combats acharnés s'engageaient contre les renforts allemands de Linsingen, sur le Stockhod. L'ennemi, renouvelant ses procédés de l'Yser et des Quatre-Rivières, attaquait en formations compactes, dans les rangs desquelles le feu

soutenu de l'artillerie et des mitrailleuses russes faisait de sanglantes trouées.

Toutes les attaques allemandes furent repoussées, et, au 30 juin, l'armée de Broussiloff avait capturé 217000 hommes et en avait mis 500000 hors de combat, tant en tués que blessés.

Cette belle victoire de nos alliés clouait l'Allemagne en la maintenant sur la défensive, et constituait un véritable « tournant de l'histoire ».

*
* *

Les importants succès des Russes allaient se poursuivre pendant l'été de 1916. Les armées Broussiloff dessinaient un mouvement offensif nettement dirigé vers Lemberg, et les Allemands avaient dû, en hâte, rappeler de France huit divisions pour faire face à l'offensive si heureuse de nos alliés.

La deuxième offensive russe allait commencer.

Entre le Styr et le Stockhod, les combats les plus terribles furent livrés. Les Allemands s'efforçaient de traverser le Styr, les Russes résistaient à leurs tentatives et brisaient énergiquement tous leurs assauts.

Le 2 juillet ils leur faisaient 8000 prisonniers et 5000 le 4 du même mois.

Le général Kalédine, profitant de ses avantages, poussa vigoureusement sa marche en avant, et le 8 juillet les troupes russes franchissaient le Stockhod. L'ennemi, s'enfuyant en désordre, abandonna les rives de la rivière dans les marécages de laquelle il avait établi et consolidé sa ligne de résistance.

Pour tenter une diversion, le général allemand

Linsingen entreprit de réduire le saillant que formait le front russe à Svinioutchi.

Cette tentative ne fut pas heureuse.

Après trois journées de combats incessants, les soldats du tsar mirent les Allemands en pleine déroute, les forcèrent à se retirer sur la rive gauche de la Lipa et leur firent 13000 prisonniers, tout en capturant 17 canons lourds, 13 canons de campagne et 50 mitrailleuses.

En même temps, une manœuvre heureuse du général Sakharoff, le 20 juillet, lui permettait d'enlever les deux villages de Verbenn et de Beretschesko, en capturant 12000 hommes et 45 canons.

Tandis que les armées de l'aile droite de Broussiloff remportaient ces succès, les armées du centre et de l'aile gauche ne restaient pas inactives.

Le 1er juillet, le général Letchwitsky enlevait d'assaut des positions à l'est de Kolomea et faisait aux Allemands plus de 2000 prisonniers.

Le 8 juillet, Delatyn était pris et les Russes s'emparaient de 8500 nouveaux captifs.

Ainsi, sur le front de Bukowine, nos alliés se trouvaient, à la fin de juillet, dans une excellente situation, et l'ennemi était de plus en plus réduit à une stricte défensive.

De la Baltique aux marais de Pinsk, il y avait une sorte d'accalmie, coupée seulement par quelques escarmouches. Toutefois, dans le secteur de Riga, les Russes, réussissant une avance de vingt kilomètres le long du golfe, amélioraient ainsi la protection de la place en en écartant les assaillants.

Le général Broussiloff, d'ailleurs, ne s'endormait

pas sur ses lauriers. Il combina deux attaques simultanées sur les deux saillants de Loutsk et de Koloméa.

Le 28 juillet tout le front ennemi fut rompu par l'élan irrésistible de l'armée Sakharoff. A 5 h. 30, Brody était occupé, et en trois jours de combats autour de la ville le général russe capturait 14000 hommes, 9 canons et 40 mitrailleuses.

Au sud du Dniester, l'armée Letchwitsky prenait l'offensive le 28 juillet et se lançait en avant avec une furie remarquable. Sa progression se maintient dans les premiers jours d'août, et, le 10 août, Stanislau était pris par nos alliés.

Le 12 août, après sept semaines d'efforts héroïques, les deux armées Tcherbatcheff et Sakharoff s'emparaient de toute la position occupée par les Allemands devant Tarnopol et Buczacz.

Pour continuer son avance vers Lemberg, le général Broussiloff reprit sa progression le long du Stockhod. De nombreux et heureux combats furent livrés pendant tout le mois, et le 31 août, entre Kovel et Wladimir-Wolhynsky, les Russes firent dans une seule journée près de 16000 prisonniers.

Ainsi s'établissait la solide position des armées de nos alliés.

A la fin de septembre, les armées de Broussiloff avaient fait 420000 prisonniers, pris 2500 mitrailleuses et 600 canons. Les ennemis avaient plus de 1200000 hommes tués ou blessés.

1916 se terminait donc pour les soldats du tsar par une série de victoires. Nous verrons plus loin comment ils furent amenés à se porter au secours de la Roumanie envahie par les hordes allemandes.

V

LA GUERRE CONTRE LES TURCS

L'entrée en guerre de la Turquie. — Le *Gœben* et le *Breslau*. — L'attaque russe par le Caucase. — Les progrès des armées du tsar. — La contre-offensive turque. Son échec. — La prise d'Erzeroum et de Trébizonde. — L'expédition anglaise de Mésopotamie. — L'échec de Kut-el-Amara. — La revanche : la prise de Bagdad. — L'échec turc contre le canal de Suez.

Dès le début de la guerre de 1914, la France et l'Angleterre avaient eu soin, par un acte solennel, de se porter garants de l'intégrité de l'empire ottoman.

Mais la Turquie subissait depuis de longues années une savante emprise allemande ; à Constantinople, les Boches tenaient tout, le commerce officiellement et le gouvernement officieusement.

Dès le début des hostilités, les Turcs commirent de graves infractions aux lois de la neutralité. Deux croiseurs allemands, *le Gœben* et *le Breslau,* après avoir bombardé une ville ouverte en Algérie, entrèrent dans les Dardanelles sous la protection de la Turquie.

Celle-ci, peu après, acheta les deux navires pour les faire passer sous son pavillon.

Le gouvernement ottoman, à partir de ce moment,

jeta bas les masques, et se manifesta de plus en plus l'allié ou plutôt le domestique des Empires centraux. Sous l'impulsion d'un intrigant, Enver-Pacha, la Sublime-Porte se ralliait aux Austro-Boches, entre les mains desquels elle remettait toute l'administration civile et militaire de la Turquie.

Les intrigues des gens de Constantinople allèrent plus loin encore. Se basant sur sa qualité de « Commandeur des Croyants », le sultan s'efforça d'abord de soulever contre la France et l'Angleterre les musulmans d'Afrique et d'Asie. Mais il en fut pour ses inutiles efforts.

Nos populations indigènes d'Afrique firent preuve d'un loyalisme extraordinaire. Non seulement elles ne prêtèrent pas l'oreille aux agitateurs venus de Turquie, mais encore elles nous fournirent des contingents nombreux d'héroïques soldats. Le loyalisme des sujets musulmans de l'Angleterre fut égal à celui des nôtres.

Le 29 octobre eut lieu l'événement qui mit le feu aux poudres.

Sans aucun avertissement, sans aucune déclaration de guerre par voie diplomatique, des vaisseaux turcs coulèrent des navires russes dans la mer Noire et bombardèrent les villes ouvertes de Vovorostik et de Theodosie.

En rade d'Odessa, le paquebot français *le Portugal* fut canonné par un navire de guerre ottoman, et, deux jours après, le *Gœben* et le *Breslau*, conservant à leurs bords les équipages de matelots allemands entrés au service de la Turquie, entraient dans la mer Noire sous le pavillon au croissant blanc.

C'était la guerre.

Aussitôt, le 2 novembre, les ambassadeurs de la Triple-Entente quittèrent Constantinople, et le lendemain la France, l'Angleterre et la Russie déclaraient la guerre à la Turquie.

Sans perdre un instant, les flottes anglo-françaises, divisées en trois escadres, vinrent s'embosser devant les forts des Dardanelles et ouvrirent contre eux le feu de leurs gros canons. En même temps des forces russes franchissaient les défilés du Caucase, s'emparant, le 7 novembre, de la ville turque de Keuprikeni, dans les environs d'Erzeroum. Deux divisions ottomanes y furent complètement défaites.

Et, le même jour exactement, dans le golfe Persique, un détachement de troupes indiennes et une brigade de soldats de marine anglais s'emparèrent de Faou, près de Zobéir et de Balsorah. Ainsi la guerre se portait sur le territoire des anciens califes, dans le royaume d'Haroun-al-Raschid !

*
* *

Au début du mois de janvier 1915, malgré ses faibles effectifs, l'armée russe du Caucase remporta sur les Turcs une brillante victoire.

A Sarykamisch, le IXe corps d'armée ottoman fut fait prisonnier tout entier et le Xe, mis en déroute, fut vigoureusement pourchassé par les soldats du tsar. En même temps, à Arbagan, le Ier corps turc était battu à plates coutures.

Peu de jours après, à Karagourgan, un régiment turc était détruit par les Russes qui prenaient

5000 prisonniers et 14 canons; le 17, nos alliés capturaient toute l'artillerie du XIe corps. Leurs succès continuèrent sans interruption, et le 29 mars ils avaient contraint les Turcs à évacuer complètement la région de Batoum où, à la suite d'une attaque brusquée, ils avaient réussi à pénétrer.

Nos alliés, cependant, méditaient un mouvement offensif général sur le front d'Arménie.

Une grande victoire qu'ils remportèrent le 2 et le 3 mai, dans la région de Dilman, où un corps d'armée turc eut près de 4000 hommes tués, leur permit de mettre leurs projets à exécution.

L'offensive russe se produisit entre les lacs de Van et d'Ourmia. Le 10 et le 11 mai, Pathnos fut pris par les soldats du tsar; quelques jours après, la 33e division turque était battue.

Le 19 mai, la ville de Van fut occupée par nos alliés et devint leur grand quartier-général.

Rien ne peut donner une idée des difficultés terribles que les Russes eurent à surmonter dans ces régions de montagnes. C'est là, en effet, que se trouve le mont Ararat, haut de 5915 mètres. C'est à travers les défilés abrupts de ces pays chaotiques que nos braves alliés durent faire leurs marches forcées. Et la difficulté de leur campagne augmente encore leur mérite de l'avoir si bien réussie.

A la mi-août, ils étaient solidement installés de Kara-Kilissé à Diadin, où ils affermissaient leurs positions.

Au début de septembre, le grand-duc Nicolas fut nommé au commandement en chef de l'armée du Caucase.

L'hiver, d'ailleurs, arrivait, terrible dans ce pays de hautes montagnes. Les neiges et le froid allaient ralentir, pour un temps, l'activité des belligérants. Aussi les grands événements de guerre sont-ils rares d'octobre 1915 à janvier 1916, et il nous faut attendre cette date pour nous trouver en présence d'événements importants. Mais, sous l'impulsion vigoureuse du grand-duc, les Russes allaient remporter de nouvelles et importantes victoires.

*
* *

Le grand-duc Nicolas, dès le milieu de janvier 1916, prit énergiquement l'offensive. Ses troupes s'étaient refaites pendant l'hiver, ses approvisionnements étaient complets : il pouvait donc « aller de l'avant ».

Il commença son avance méthodiquement, silencieusement pourrait-on dire. Sa progression était lente, mais continue ; il occupait les points essentiels du terrain. Mais, à la mi-février, son mouvement d'attaque se fit brusquement plus rapide, et son offensive s'affirma irrésistible.

Avec la rapidité de la foudre, le grand-duc Nicolas était tombé sur l'armée turque et l'avait, en la chassant énergiquement devant lui, forcée de se réfugier dans la forteresse d'Erzeroum, la clef de l'Arménie turque.

La place était protégée sur ses côtés par des massifs montagneux abrupts, dont les passages étaient défendus par des forts, que les Allemands avaient

garnis de l'artillerie la plus moderne et la plus formidable.

Les troupes russes donnèrent l'assaut avec une intrépidité sans égale.

Les Turcs se défendirent avec courage. Mais l'armée du grand-duc, après une forte préparation d'artillerie, escalada les côtés escarpés des montagnes, franchit les réseaux de fils de fer barbelés, tout cela malgré le froid terrible, malgré le vent et les rafales de neige qui s'élevaient en tourbillons.

Entre le 11 et le 15 février, les forts qui défendaient le flanc gauche de la ville, sur un front de 40 kilomètres, tombèrent les uns après les autres.

Puis ce fut le tour des forts du flanc droit et de ceux qui formaient la défense du centre de la ligne fortifiée. Plusieurs régiments turcs, au cours de ces diverses opérations, furent anéantis ou faits prisonniers.

Sur la ligne des forts, les Russes s'emparèrent de 197 canons; ils en prirent 126 sur la défense du centre.

Enfin, le 16 février, les régiments de nos alliés faisaient dans Erzeroum une entrée triomphale. La clef de l'Arménie était entre leurs mains.

L'armée turque se retirait en désordre. Quelques-uns de ses corps d'armée, formés chacun de trois divisions, étaient réduits à 5000 hommes.

C'était, on le voit, une victoire éclatante que remportait le grand-duc Nicolas. Son annonce fut saluée dans tous les pays de l'Entente par une allégresse générale. On y voyait le prélude de la victoire définitive, l'aurore de la défaite des ennemis détestés autant que méprisés.

Quelques jours plus tard, les Russes, poussant au sud, s'emparaient d'Akhlat et de Bitlis, tandis que leur aile droite cherchait à obliquer au nord et à gagner ainsi le littoral de la mer Noire.

Le 7 mars, ils s'emparaient de Rizeh.

Et le 17 mars, en Perse, afin de dégager le pays des menées que les Austro-Allemands y poursuivaient avec persistance, le général Baratoff occupait la ville persane, si célèbre dans l'histoire, d'Ispahan.

Le 18 avril, le mouvement de l'aile droite russe était couronné de succès : elle occupait le port de Trébizonde. La prise de la ville avait lieu après un combat acharné qui avait duré six jours, avec l'aide des troupes débarquées par la flotte russe sur le littoral. Cette prise était de haute importance, car elle permettait à nos alliés d'avoir, en Arménie même, un port sur la mer.

Nos alliés progressèrent encore en avril et en mai. Leur but était la jonction avec un corps anglais dont nous allons parler tout à l'heure et qui avait pour objectif la ville des califes, Bagdad.

Les Turcs, toutefois, au début de juin, firent une contre-offensive qui arrêta momentanément l'avance russe.

Mais, malgré cela, leur situation en Asie Mineure commençait à devenir des plus graves.

Ils étaient pris, en effet, entre les Russes venant du Caucase et de l'Arménie, entre les Anglais qui, en Mésopotanie, remontaient vers Bagdad en venant du golfe Persique, entre les troupes anglaises d'Égypte qui étaient pour eux une menace perpétuelle.

Et voici qu'un nouvel ennemi se dressait contre eux, provenant de cet élément musulman qu'ils avaient essayé de soulever contre la France et l'Angleterre.

En effet, un mouvement insurrectionnel, dirigé contre le parti des Jeunes Turcs qui avait vendu la Turquie à l'Allemagne, commençait à se manifester nettement en Arabie, et il était dirigé par le chérif de la Mecque.

Ce personnage, très influent, groupa tous les mécontents de la région contre le gouvernement de Constantinople. Il leva une armée qui s'empara de la Mecque, de Djedda et de Taïf, et captura plusieurs milliers de soldats turcs ainsi que des canons. Les routes du Hedjar tombèrent au pouvoir du chérif.

Alors celui-ci, complètement victorieux, proclama solennellement l'indépendance des Arabes vis-à-vis des Turcs de Constantinople et leur séparation d'avec le gouvernement du sultan.

C'était le premier symptôme matériel du démembrement de l'empire ottoman.

*
* *

Nous avons laissé nos alliés Russes aux prises avec une contre-offensive turque sur le front arménien.

Au début de juillet ils reprirent leur marche en avant, refoulant les Ottomans sur toute la ligne, et avancèrent vers Baïbourg, à l'ouest d'Erzeroum, en opérant des prises importantes.

Le 11 juillet, leurs soldats s'emparaient de Mahmahatoum, et les cosaques exécutèrent une vigoureuse

marche dans la direction d'Erzindjan. L'aile droite de l'armée russe marche alors de succès en succès.

Le 18 juillet, c'est la prise de Kughi, puis celle de Goumiskanck et de Pol. Un régiment turc, le 49e, est cerné et pris.

Enfin, le 25 juillet, la ville d'Erzindjan tombe entre les mains de nos amis.

Sous la poussée de leurs soldats, les régiments turcs battaient en retraite, fuyant devant des hommes qui avaient accompli le tour de force sans précédent de faire 160 kilomètres en six jours.

C'était le commencement de l'échec de la fameuse contre-offensive turque, dirigée par des généraux allemands.

Repoussés, les Ottomans se retranchèrent successivement derrière une série de positions d'où ils furent impitoyablement délogés. Cependant, ayant reçu du renfort, ils reprirent un instant l'offensive, et ils semblèrent, au début de cette reprise, obtenir quelque succès. Ils contraignirent par endroits les Russes à reculer.

Le plan du général boche von Gressmam, qui commandait les armées turques, était de refouler les Russes au delà du lac de Van, et d'arrêter ainsi leur offensive menaçante pour la ligne du chemin de fer de Bagdad.

Mais bientôt les Russes contre-attaquèrent, et avec la plus grande vigueur.

Le 18 août ils firent une attaque générale dans la direction de Diarbékir, s'emparèrent de hauteurs fortement défendues le long du cours de l'Euphrate oriental, et entrèrent à Mouch.

L'attaque, au centre, s'élargit sur les deux côtés; après une résistance acharnée, les Turcs sont culbutés près d'Ognot. Au sud-est, le long de la frontière de Perse, un brillant avantage avait été remporté par nos alliés, le 23 août, où ils parvinrent à entourer la 11e division turque et à capturer deux régiments : le 11e et le 10e.

Les troupes ottomanes reculent alors franchement à l'ouest du lac de Van. Le 1er septembre, à Achnoth, le général commandant la 30e division turque est tué, ceux du IIe corps et de la 12e division sont grièvement blessés.

La contre-offensive turque se terminait dans une déroute.

Et, en août 1916, on voyait se dessiner le résultat heureux de la coordination des efforts militaires par l'action simultanée sur tous les fronts. A ce moment, Verdun était délivré de toute menace, les Italiens avaient rejeté les Autrichiens sur les Alpes.

C'était l'aube de la victoire qui éclairait l'horizon de l'Entente.

*
* *

Nous avons dit que, aussitôt après l'ouverture des hostilités par les attaques des Turcs contre des vaisseaux russes dans la mer Noire, un corps expéditionnaire anglais avait opéré un débarquement au fond du golfe Persique.

En novembre 1914, une division indienne, commandée par le général Nixon. avait pu atteindre Balsora; en janvier 1915, elle était arrivée à Kourna.

Son objectif était la ville de Bagdad, l'antique capitale du calife Haroun-al-Raschid, la ville des « Mille-et-une-Nuits », située sur le Tigre, à 800 kilomètres de la mer.

La colonne progressa lentement à travers un pays difficile, où ses ravitaillements ne pouvaient se faire que d'une façon très précaire.

Néanmoins, le 28 septembre, elle était parvenue, en livrant des combats continuels, à cent soixante kilomètres de la ville des califes, au voisinage de Kut-el-Amara.

Là, fut livrée une grande bataille entre les contingents anglais, grossis de nouvelles unités, formant l'armée du général Towshend, et les forces turques qui constituaient la défense du Tigre.

Ce pays de la Mésopotamie, siège, suivant les traditions, du paradis terrestre, ce pays qui fut le berceau de l'humanité, vit entrer en action les plus terribles engins de la guerre moderne :

Auto-canons, automobiles blindées, canonnières sur le fleuve, avions dans les airs, canons lourds, mitrailleuses, gaz axphyxiants vinrent troubler la sérénité des souvenirs historiques et légendaires de cette région si tranquille.

Le lendemain, 29 septembre, la cavalerie anglaise entrait à Kut-el-Amara. Mais, le 22 novembre suivant, les troupes du général Towshend, comprenant 20000 hommes, furent assaillies près de Ctésiphon par les XIIe et XIIIe corps d'armées turcs, sous les ordres du général boche von der Goltz.

Les Anglais perdirent là plus de 4000 hommes; harcelés par des forces supérieures, ils durent se

replier sur Kut-el-Amara, puis, du 8 au 12 décembre 1915, les Turcs attaquèrent sans aucun succès.

Les Anglais pouvaient, à ce moment, se ravitailler par le Tigre. Ils résistèrent avec vigueur et repoussèrent tous les assauts.

Du 6 au 8 janvier 1916, trois divisions turques donnèrent encore l'assaut à la ville. Mais les Anglais purent les empêcher d'y pénétrer, et, passant à la contre-offensive, enlevèrent des positions aux Ottomans et leur firent 700 prisonniers. Le 12, les Turcs, après avoir vainement renouvelé leur attaque, se voyaient forcés de se replier sur Essian.

Malgré cela, la position de l'armée du général Towshend était critique; deux divisions anglaises de secours, remontant la vallée du Tigre, étaient arrivées jusqu'à Sheit-Saad, à quarante kilomètres de Kut-el-Amara.

Mais les Turcs de Meddin-pacha, qui avaient reçu des renforts, repoussèrent cette colonne de secours; avec les XIIIe et XIVe corps d'armée ottomans, ils resserrent l'investissement de la place qui se trouva alors privée de tout ravitaillement.

Le 5 avril, une autre colonne anglaise, commandée par le général Gorrinje, ne réussit pas davantage à pénétrer jusqu'à l'armée Towshend.

Alors, la situation des assiégés devint terrible.

Les vivres commençaient à manquer aux Anglais bloqués étroitement. Un bateau, qui apportait des provisions, fut pris par les Turcs; un autre s'échoua. Les vivres n'arrivaient plus que par les avions, c'est-à-dire en quantité absolument insuffisante.

Cependant, les héroïques soldats anglais tenaient toujours. Mais, hélas! la résistance humaine a des limites.

Le 28 avril, après un siège de cent quarante-trois jours, le général Towshend dut se résoudre à capituler avec 3000 Anglais et 6000 Hindous. Il avait pu, au préalable, détruire ses munitions et rendre ses canons inutilisables à l'ennemi.

Cet échec fut sensible à nos alliés britannniques ; ils résolurent de le venger et s'y employèrent avec leur ténacité coutumière.

Dès l'été, une seconde armée, cette fois ravitaillée du mieux qu'il se pouvait, commença à remonter le cours du Tigre. Elle progressa avec lenteur, mais d'une façon absolument sûre, ne s'établissant dans une position qu'après en avoir absolument nettoyé les abords et assuré la sécurité.

Elle arriva à Kut-el-Amara qu'elle réoccupa ; puis elle se disposa à faire l'investissement de Bagdad.

On supposait que cette ville serait énergiquement défendue, non seulement par les Turcs, mais encore par les Allemands pour lesquels sa possession était « un but de guerre ».

La défense fut faible.

Les troupes anglaises attaquèrent avec vigueur, et les Turcs, réduits à leurs propres forces, évacuèrent la ville qui tomba, le 13 février, entre les mains de nos alliés britanniques.

L'échec de Kut-el-Amara était vengé!

En outre, le grand but de guerre des Allemands, Bagdad, ce terminus du chemin de fer de Berlin en Asie, annoncé à son de trompe depuis six ans par les

Boches comme l'instrument de la pénétration allemande en Orient, tombait aux mains des Anglais, pendant que les troupes russes, arrivant de l'est, se disposaient à faire leur jonction avec les armées britanniques.

C'était le commencement de l'écroulement des grands projets germaniques.

On peut être certain que la chute de Bagdad démontre l'affaiblissement des effectifs allemands. S'il était resté à Hindenburg seulement une division disponible, il l'aurait envoyée au secours des Turcs pour empêcher la ville convoitée de tomber entre les mains de nos alliés.

Et cette prise de Bagdad coïncidait avec le recul des Allemands sur le front français du Nord.

On peut donc dire sans crainte que l'année 1917 commençait bien pour l'Entente, et débutait mal pour les Empires de proie.

*
* *

Pour terminer cette esquisse rapide de la partie de la guerre générale qui a trait à la lutte contre les Turcs, il convient de rappeler brièvement la tentative que firent ceux-ci contre le canal de Suez et l'Egypte.

Les Allemands voyaient avec angoisse la libre circulation des navires alliés à travers le canal, conçu et exécuté par le grand Français, Ferdinand de Lesseps.

Par cette voie arrivaient aisément, sur le front



Arrivée au Caire des premiers prisonniers turcs.

occupé, les contingents des Indes, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, venant se joindre également aux soldats de la métropole pour lutter contre le Boche odieux! Par cette voie, également, arrivaient en Angleterre le blé des Indes, le thé de Chine, une partie des munitions fabriquées au Japon.

Aussi, dès qu'ils eurent réussi à entraîner la Turquie dans leur sillage, les Allemands eurent-ils l'idée d'amener leurs alliés orientaux à organiser une attaque contre l'Egypte et le canal de Suez.

A cet effet, ils réunirent en Asie Mineure du matériel de guerre destiné à servir à l'action qu'ils allaient contraindre les Turcs à prononcer.

Des centaines de bateaux en aluminium avaient été démontés et chargés sur des animaux de trait pour permettre le passage du canal, pendant que d'innombrables sacs de ciment devaient servir, en se solidifiant au contract de l'eau dans laquelle ils devaient être répandus, à obstruer cette grande voie de communication maritime.

C'était bien là une conception « kolossale », à la manière boche!

Mais les Anglais veillaient; ils étaient complètement sur leurs gardes.

Dans le nord de l'Egypte et le long du canal, près de 200000 hommes de troupes anglaises, indiennes et australiennes n'attendaient que le moment de l'attaque pour foncer sur l'agresseur et le mettre en déroute.

Ce fut, en effet, ce qui arriva.

Dans les derniers jours de juin 1916, les Turcs, au nombre d'environ 20000 hommes, partaient de

la région de Berséba, en Palestine, pour attaquer l'Égypte.

Ils avaient à faire, tout d'abord, une marche de plus de trois cents kilomètres à travers un désert de sable, sans une source, sans un arbre. La tentative était dure et exigeait du ravitaillement par bêtes de somme, qui allongeaient la colonne d'attaque de façon grave et en ralentissaient singulièrement la marche.

Cependant les Ottomans réussirent à effectuer la traversée de ce « désert du Sinaï » et arrivèrent, dans les premiers jours d'août, en vue du canal de Suez.

Les détachements de tête des troupes turques étaient, respectivement, en face d'El-Kantara au nord du canal, d'Ismaïlia et de Toussoun au centre et de Kubie au sud, un peu au-dessous de Suez.

Alors les troupes anglo-australiennes entrèrent en jeu et prononcèrent une contre-offensive qui eut raison définitivement de toutes les tentatives turques.

Toutes les têtes de colonne furent repoussées vigoureusement. Le gros des troupes ottomanes s'était concentré à Romani, près de l'oasis de Katia, au sud-est de Port-Saïd, le grand port méditerranéen du canal.

Le 4 août, la contre-attaque britannique se déclara sur Romani. Des monitors, embossés près de la côte, bombardaient en même temps la baie Taich.

L'élan irrésistible des Australiens rejeta l'arrière et le mit en déroute. Ils firent 4000 prisonniers, tuèrent 1250 hommes, en blessèrent 4000, prirent une batterie de canons Krupp et 500 chameaux. Les Anglais,

de leur côté, avaient pris 4 canons et fait 2500 prisonniers.

Ainsi finissait le « bluff » allemand contre le canal de Suez.

Une fois de plus, la peau de la grosse caisse était piteusement crevée !

VI

LES DARDANELLES. — SALONIQUE. — LA ROUMANIE

L'expédition des Dardanelles. — Le groupement des forces. — Le débarquement. — ANZAC. — La résistance des Turcs. — L'abandon de la presqu'île de Gallipoli. — La retraite serbe et Salonique. — Les félonies du gouvernement grec. — L'armée Sarrail. — La prise de Monastir. — L'entrée en guerre de la Roumanie. — Premiers succès des Roumains en Transylvanie. — Ils se replient en Dobroudja. — L'invasion de la Roumanie. — La prise de Bucarest. — L'armée allemande arrêtée sur le Sereth.

Dès que les Turcs, jetant le masque de leur fausse neutralité, eurent, en ouvrant les hostilités contre des navires russes, obligé les alliés à leur déclarer la guerre, les escadres franco-anglaises de la Méditerranée se disposèrent à agir contre les ports de l'empire ottoman.

Le 3 novembre 1914, les cuirassés de l'Entente commençaient le bombardement des forts des Dardanelles. Les navires légers de la flotte alliée croisaient à l'embouchure du détroit et empêchaient toute sortie de navires turcs ou allemands. Ceux-ci étaient donc bloqués dans les ports turcs du Bosphore et de la mer de Marmara.

Les bombardements partiels de divers points de la côte continuèrent ainsi, sans grands résultats, pendant les mois de décembre 1914 et de janvier 1915.

Le 29 février, le tir des cuirassés des deux flottes réunies, sous le commandement de l'amiral Garden, recommença avec une grande intensité. L'arrosage fut énergique et prolongé. Mais, cette fois encore, le résultat ne fut pas ce qu'on attendait, c'est-à-dire, en un mot, le forcement des détroits.

En présence de ces faits, les conseils des alliés conclurent à la nécessité du débarquement d'un corps expéditionnaire aux Dardanelles.

L'action de cette armée de terre devait avoir pour résultat d'ouvrir les détroits aux navires de l'Entente, de permettre la libre communication, par mer, de la Russie avec les alliés, soit pour leur envoyer ses céréales, soit pour recevoir leurs armes et leurs munitions. Enfin, elle devait assurer, en le complétant, l'encerclement complet des Empires centraux et permettre de parfaire, par le sud, le blocus étroit auquel ils étaient soumis.

L'entreprise était dure ; la tâche était difficile.

L'expédition, il faut bien le reconnaître, ne fut pas préparée avec le soin et l'attention nécessaires. On opéra un peu hâtivement le débarquement des premières troupes d'occupation ; on traîna en longueur avant d'envoyer le premier convoi de soldats. Ces longueurs d'une part, d'autre part la lenteur avec laquelle arrivaient les effectifs, donnèrent aux Turcs, soutenus et commandés par les Boches, le temps matériel d'organiser des défenses formidables sur toutes les crêtes de la presqu'île de Gallipoli, de

construire des voies de communication pour ravitailler leurs défenseurs en canons, en munitions et en vivres, pour évacuer les blessés.

Ce fut dans des conditions mauvaises par avance que débuta, au commencement du printemps 1915, l'expédition des Dardanelles.

Un corps expéditionnaire français, formé de contingents d'excellentes troupes d'Afrique, avait été, dès le début de mars, concentré à Bizerte sous le commandement du général d'Amade.

Ce corps fut embarqué sur des transports qui l'amenèrent à Alexandrie, où étaient réunis les contingents anglais-australien-néo-zélandais qui devaient constituer le corps du débarquement britannique.

L'armée anglo-française ainsi concentrée fut embarquée vers la fin d'avril, et le débarquement général de cette force, placé sous le commandement du général sir Ian Hamilton, se fit simultanément sur vingt points à la fois, le 25 avril, le long de la presqu'île de Gallipoli.

Les contingents français débarquaient provisoirement sur la côte d'Asie, à Kum-Kalé, pendant que les forces australiennes et néo-zélandaises prenaient terre sur la presqu'île même, aux environs de Kaba-Tépé. Le lieu exact de leur débarquement fut désigné sur les cartes par le mot *Anzac*, formé des initiales des mots *Australien New Zealand Army Corps*. Les Anglais avaient débarqué à Seddul-Bar.

Ce débarquement, qui dura plusieurs jours, était une entreprise périlleuse. Protégé par les flottes alliées, il s'accomplit heureusement.

*
* *

Mais les difficultés allaient bientôt commencer et se montrer importantes.

Nous avons dit plus haut que, grâce à la lenteur de l'organisation, les Turcs avaient eu le temps de préparer une défensive énergique.

Les forts des Dardanelles avaient été réparés, leur armement modernisé par les Boches. Et la puissance de leur installation militaire dans la presqu'île allait nous empêcher de progresser dans l'intérieur.

Il était pourtant essentiel de gagner quelques kilomètres de terrain pour établir nos cantonnements et mettre les plages de débarquement à l'abri du tir des canons turcs.

Le 2 mai, les Ottomans cherchèrent, par une violente attaque, à nous rejeter à la côte : ils furent repoussés avec vigueur et subirent de lourdes pertes.

A partir de ce moment, la guerre de tranchées commença comme sur notre front français. Nous avions comme objectif les hauteurs de Crythia. Nos progrès furent lents, mais continus. A chaque rencontre, nous faisions subir des pertes énormes aux Turcs qui, à la date du 13 mai, avaient déjà dû évacuer 30000 blessés sur Constantinople.

Ces échecs successifs avaient fortemeut ému le gouvernement de la Sublime-Porte. Aussi le commandant en chef des forces ottomanes à Gallipoli, Liman-Pacha, rappela de la capitale le Ier corps d'armée et, le 18 mai au matin, attaqua violemment les Australiens et les Néo-Zélandais à Anzac.

Mais ces intrépides « coloniaux » de l'armée anglaise firent une résistance, non seulement héroïque, mais victorieuse. Ils repoussèrent les Turcs, leur infligeant une véritable défaite, qui se traduisait par 2000 hommes tués et 5000 blessés.

A la fin du mois de mai, la 1re division française, aidée de la division navale anglaise, put réaliser une avance importante, malgré l'énergique résistance des Turcs, formidablement retranchés autour du pic d'Achi-Baba, à 9 kilomètres du cap Hellès.

Le 4 juin, la progression s'accentua de quelques hectomètres en profondeur, et le 21, après avoir lancé plus de 20000 obus sur les lignes ennemies, les contingents anglo-français avançaient de plus de 1500 mètres.

Mais malheureusement, trois jours après, le général Gouraud, qui avait succédé au général d'Amade, fut grièvement blessé d'un éclat d'obus qui lui brisa les deux jambes et lui fracassa un bras.

Le général Bailloud prit le commandement par intérim, en attendant le général Sarrail, qui fut nommé, le 6 août, commandant de l'armée expéditionnaire en Orient.

A la même époque, de nouveaux renforts débarquèrent dans la baie de Suvla et progressèrent légèrement sur la pente du Sari-Baïr.

Cependant, nos progrès réels étaient minimes. Malgré des pertes totales de 450000 hommes subies sur ses divers fronts, la Turquie avait en ligne 300000 hommes au Caucase, 200000 dans la presqu'île de Gallipoli, le reste en Asie-Mineure et en Syrie.

Il fallut bien reconnaître que l'expédition avait été mal engagée.

Vers le milieu d'octobre, le général anglais sir Ian Hamilton avait été remplacé dans son commandement à Gallipoli par le général Munro. La lutte se poursuivait sous forme de guerre de tranchées et de guerre de mines.

Le 15 octobre, une division anglaise attaqua vers Krythia, enleva des tranchées turques pendant que le tir de notre artillerie démontait des pièces ennemies de gros calibre. Mais tout cela ne constituait que des succès insignifiants, et nous n'arrivions pas à dépasser l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli.

Nous étions donc loin de Constantinople, qui avait été le but de l'entreprise !

Aussi décida-t-on, d'un commun accord, d'évacuer la presqu'île et d'en retirer le corps expéditionnaire.

Cette évacuation fut effectuée dans la nuit du 8 au 9 janvier 1916, avec une telle perfection, que l'ennemi ne s'aperçut de notre embarquement qu'à 4 heures du matin. Nous avions eu le temps de retirer tout notre matériel, et nous n'eûmes à abandonner que 6 canons de 75 et 11 canons de campagne anglais.

*
* *

Pendant ce temps, l'invasion de la Serbie par les Austro-Bulgares s'était achevée ; l'armée serbe effectuait son héroïque retraite, et sa communication avec les alliés était fortement menacée.

Ce fut alors que l'on décida l'expédition de Salonique.

Notre qualité de puissance « protectrice de la Grèce » exigeait que, de concert avec l'Angleterre, nous prissions les mesures nécessaires pour empêcher la violation du territoire hellénique par les hordes bulgares.

Aussi débarquâmes-nous, dès la fin d'octobre, des premiers contingents à Salonique. Nous arrivions trop tard pour secourir à temps les Serbes et les Monténégrins, dont les territoires étaient ainsi aux mains de l'Autriche ; mais du moins nous allions constituer, par notre corps d'occupation, une menace persistante sur le front bulgare et obliger les Austro-Boches à maintenir en Orient européen une force considérable.

La Grèce manifestait des sentiments hostiles que, seule, la vue de notre puissance militaire parvenait, sinon à éteindre, du moins à affaiblir.

Le cabinet britannique, se sentant responsable de l'échec de l'expédition des Dardanelles, acceptait avec peine l'idée du débarquement à Salonique. Mais la clairvoyance de M. Briand eut raison de ses résistances, et, après une inspection du général de Castelnau, major-général de l'armée, l'expédition de Macédoine fut décidée. Le commandement en chef en devait être confié au général Sarrail.

Celui-ci arriva à Salonique à la fin de décembre 1915. Son premier soin fut de faire mettre « à l'ombre » les consuls d'Allemagne, d'Autriche, de Turquie et de Bulgarie, qui se livraient, au profit de leur pays, à un espionnage non dissimulé.

Peu à peu les contingents français et anglais arri-

vaient et renforçaient l'armée Sarrail ; celle-ci allait bientôt s'accroître de 120000 hommes de l'armée serbe, refaite et rééquipée à Corfou et à Bizerte, et qui allaient revenir combattre les Bulgares détestés pour tâcher de reconquérir le sol de leur patrie.

Cette base de Salonique, ravitaillée directement par nos flottes, était un solide point d'appui, une menace terrible pour les Allemands, une preuve de force donnée à la Roumanie hésitante et à la Grèce officielle manifestement hostile.

Aussi le roi Constantin dut-il céder, malgré sa répugnance de beau-frère du kaiser, et accorder le chemin de fer de Salonique en Serbie pour le passage de nos troupes.

L'expédition de Macédoine allait donc commencer.

En même temps, nos alliés italiens s'installèrent à Vallona, sur la rive orientale de l'Adriatique.

Ils avaient été, en effet, contraints d'abandonner aux Autrichiens la base de Durazzo ; leur sécurité, celle de tous les alliés également, exigeait qu'ils eussent la maîtrise de l'Adriatique.

Aussi installèrent-ils à Vallona leur corps de débarquement et, comme les Anglo-Français à Salonique, s'y organisèrent-ils de façon solide.

*
* *

Pendant le cours du printemps de 1916, le corps expéditionnaire anglo-français de Salonique demeura tranquille dans son vaste camp retranché.

S'il n'attaquait pas, en revanche il n'était pas attaqué.



Canon de la marine anglaise 350 m/m débarqué à Salonique.

Toutefois, si une action d'ensemble de grande envergure n'était pas engagée, de nombreuses opérations de détail avaient lieu.

Tout d'abord, notre aviation, composée de héros ignorant la crainte, avait fait parler d'elle.

Nos avions avaient, en effet, bombardé successivement Sofia, Constantinople, Andrinople, la gare de Stroumitza et de nombreux dépôts de munitions bulgares; tout cela avait été fait dans le courant du mois d'avril.

En outre, huit avions boches avaient été abattus, et le zeppelin L-85, venu de Temesvar, fut descendu le 5 mai. Tout l'équipage fut fait prisonnier.

En même temps, nos éléments avancés, poussant des pointes audacieuses en territoire ennemi, occupèrent Dova-Tépé, au nord-est du lac de Doiran, et nos batteries lourdes faisaient subir aux batteries ennemies un « arrosage » continu.

Au mois de mai, en y comprenant un renfort britannique de 150000 hommes, les forces totales anglo-franco-serbes s'élevaient au chiffre de 550000 combattants, auxquels le maréchal von Mackensen, commandant les forces bulgaro-boches, ne pouvait guère opposer que 350000 hommes environ. C'est dans le courant d'avril que les 120000 Serbes avaient été débarqués venant de Corfou, pour se joindre au corps expéditionnaire.

Les choses en étaient là quand se produisit, à la fin de mai, un incident d'une gravité exceptionnelle et qui faillit nous obliger à changer d'attitude vis-à-vis de la Grèce.

Le 26 mai, un officier allemand, à la tête d'un

escadron de cavalerie, franchit la frontière grecque par la vallée de la Strouma et, arrivé devant le fort grec de Rupel, somma le commandant de le lui livrer.

Le commandant lui répondit qu'il n'avait pas reçu d'ordre dans ce sens.

A ce moment, des détachements bulgares nombreux et importants débouchaient dans la vallée. Voyant cela, le commandant du fort tira 28 coups de canon.

Mais, dans l'après-midi, le gouvernement grec envoyait au commandant l'ordre d'avoir à livrer le fort aux Bulgares.

La remise en fut faite le lendemain matin.

Alors l'ennemi fit avancer ses colonnes de tête sur les crêtes montagneuses qui dominent au nord la ville de Demir-Hissar. La gare de cette localité fut même occupée *en commun* par les Bulgares et par les Grecs.

L'incident, on le voit, était d'une exceptionnelle gravité.

Non seulement le roi Constantin avait, en reniant sa signature, trahi les Serbes, ses anciens alliés, en refusant de se porter à leur secours comme l'y obligeaient les traités signés par lui, mais encore il trahissait les puissances protectrices de la Grèce, en livrant à leurs ennemis une position fortifiée qui pouvait être une base importante pour des attaques dirigées contre eux.

Dès que la nouvelle fut connue, un vif mouvement d'opposition se dessina en Grèce sous l'impulsion du ministre patriote Venizelos.

A Salonique, qui devint tout de suite le centre du mouvement, une manifestation imposante eut lieu en

faveur des alliés, et contre le roi Constantin. De nombreux officiers grecs de l'armée et de la marine vinrent se mettre aux ordres de Venizelos, qui organisa un gouvernement provisoire « national », et leva un corps de volontaires pour aller combattre les Bulgares, « l'ennemi héréditaire, » aux côtés des alliés.

Pour répondre à cette félonie, le général Sarrail prit aussitôt les mesures les plus énergiques.

L'état de siège fut déclaré à Salonique ; l'embargo fut mis sur les navires grecs dans les ports de l'Entente, et un blocus économique étroit fut appliqué à la Grèce, jusqu'à obtention des satisfactions et des garanties nécessaires.

En présence de ces manifestations d'énergie, le roi Constantin nous donna un semblant de satisfaction, en transportant dans le Péloponèse une ou deux batteries d'artillerie de campagne.

Cette attitude douteuse du gouvernement grec condamnait notre armée d'Orient à une inaction forcée : le général Sarrail ne pouvait, nécessairement, pas tenter une offensive, ayant derrière lui un faux neutre qui n'attendait qu'une occasion pour nous frapper lâchement dans le dos.

*
* *

Cette inaction de l'armée de Salonique énervait l'opinion publique, qui s'en montrait émue, peut-être à l'excès.

Cependant, notre corps expéditionnaire constituait une force imposante, solidement établie dans une

excellente position, au débouché même des Balkans. De plus, il recevait continuellement d'importants renforts.

Enfin, en réunissant sous un même commandement en chef des Français, des Anglais, des Serbes, des Russes, des Italiens et des volontaires grecs, il devenait, en Orient, le vrai symbole de l'union des nations civilisées contre les barbares du Centre.

En juillet 1916, pendant que la diplomatie de l'Entente agissait de concert sur la Roumanie pour l'amener à prendre part au conflit, il y eut peu d'événements marquants, sauf des bombardements effectués par les avions alliés sur Monastir, Petrich, Rupel ; à l'exception des duels d'artillerie et des escarmouches d'avant-postes, rien d'important n'est à rapporter de cette période.

Mais, à la fin de ce même mois de juillet, les Bulgares s'agitent et manifestent une activité visible.

Des combats, qui étaient plus que des escarmouches, eurent lieu entre des colonnes serbes et des détachements bulgares, à Stroupino et à Sborsko, près de la frontière grecque.

Le 4 août, les Serbes, avec un entrain admirable, s'emparèrent de Remli, au voisinage du lac Presba. Le 7, des contingents alliés chassèrent les Bulgares du village de Ljumnica.

Les troupes françaises allaient également s'ébranler pour l'offensive.

Le 10, sous les ordres du général Cordonnier, nos soldats s'emparèrent de la gare de Doiran. Le 13 et le 15 août, les villages de Petka-Palmis, de Sakovo et de Matnica furent enlevés, et le 18, le village de

Poroj-le-Haut tombait entre nos mains. Nous étions en contact avec les Bulgaro-Boches.

Cependant ceux-ci, désireux de devancer notre offensive par une attaque préalable, qui leur laissât l'initiative des opérations, tâtaient le terrain par des pointes poussées en divers endroits de leur front.

S'engageant dans la région de Demir-Hissar, région qui était dégarnie de troupes et par conséquent libre, ils progressèrent jusqu'à nos éléments avancés.

Le 17, le centre des lignes germano-bulgares avait progressé de façon notable, et les ennemis s'emparaient de Florina, d'où ils repoussaient des forces serbes. Ils mettaient en action des effectifs nombreux, et manifestaient clairement leur intention de nous attaquer les premiers.

Cette attaque se dessinait sur les deux ailes de notre front : à droite, les Bulgares s'avancent sur Drama et Cavalla, et occupent des forts grecs, qui, par ordre du gouvernement d'Athènes, leur sont remis sans combat, avec tous leurs canons et toutes leurs munitions.

Bien plus : trois divisions de l'armée grecque se rendent aux Bulgares et sont transportées par eux avec leur artillerie et leurs armes.

Sur la Strouma, de même, les ennemis occupent deux autres forts que leur remettent les troupes helléniques.

A l'aile gauche, l'ennemi, voulant à tout prix rétablir ses communications avec Athènes, s'avance sur Kastoria, attaque et refoule les Serbes.

C'était donc l'offensive nettement déchaînée par les Bulgares.

Mais cette attaque allait se heurter à l'offensive contraire, que l'armée alliée allait prononcer le 20 août sur tout le front.

Dans la partie centrale de nos lignes, les contingents franco-britanniques attaquent les pentes sud du mont de Belès, à l'ouest du Vardar, et les Serbes progressent dans la montagne, entre Serna et Moglenica.

Malheureusement, aux deux extrémités de notre front, nous étions arrêtés : une division bulgare refoulait, à l'ouest de Sérès, le détachement que nous avions posté sur la Strouma, et, après deux jours de combats très durs, les Serbes étaient contraints de se replier sur Ostrovo.

Malgré cela, le lendemain, l'offensive bulgare était brisée net.

Le 25, six contre-attaques ennemies furent arrêtées, et à la fin du mois les Bulgares, malgré leur progression vers Koritza et Kastoria, n'avaient pas réussi leur tentative de mouvement tournant.

Toutefois ils étaient arrivés à rétablir les communications télégraphiques entre Sofia et Athènes, et l'offensive du général Sarrail, malgré la supériorité numérique de ses troupes, qui étaient de 400000 hommes contre 225000 Bulgares, n'avait pas produit de résultat pratiquement appréciable.

Mais, évidemment, on attendait, pour la pousser davantage, que deux événements se fussent produits : d'abord que le gouvernement grec eût donné aux alliés la garantie de neutralité nécessaire ; ensuite que

la Roumanie eût déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie.

Ce dernier événement se produisit le 28 août. Nous y reviendrons plus loin.

* * *

A partir du mois de septembre, les Serbes avaient remporté une série de succès à la suite desquels l'action des Bulgares s'était singulièrement ralentie.

Le 10 septembre, le général anglais Milne attaquait l'ennemi sur la Strouma, et le lendemain le général italien Petitti s'avançait sur les côtes de Belès. Enfin, le 12 septembre, le général en chef donnait l'ordre général d'attaquer sur tout le front des troupes alliées de l'armée d'Orient.

Dès le début de l'attaque, les troupes du général Cordonnier, par un assaut brillant, enlevaient les positions bulgares au nord de Majadag, sur 3 kilomètres de front et 800 mètres de profondeur.

En même temps, les Serbes, à notre aile gauche, poussaient victorieusement leur avance sur Vetrenik et Kymack-Kalan, tandis qu'au sud ils escaladaient les premières pentes du Malkanidze.

Le 15 septembre, leur effort était couronné d'un succès magnifique. Tandis que les Anglais s'emparaient, à l'est du Vardar, du village de Matchikovo, ils enlevaient brillamment Gornicevo et Eksisu, prenaient 32 canons, faisaient de nombreux prisonniers.

Le 16, ils refoulaient l'armée bulgare du général Bodjadjeff et traversaient la rivière Brodzac, nord-est de Florina.

En même temps, à la gauche du front, les contingents franco-russes, sur une longueur de 60 kilomètres, chassaient des maraudeurs albanais et progressaient dans la direction de Florina.

Les Français entrèrent enfin dans cette ville le 18 septembre, à 10 heures du matin.

Cette occupation d'un centre important avait un double avantage : outre la prise de la ville, elle permettait le dégagement de la gauche de l'armée serbe, fortement engagée avec les Bulgares sur les flancs du Kajmackalan.

Ce groupe montagneux, déjà très fortifié par la nature, élève ses pics jusqu'à 2 200 mètres. Indépendamment de sa situation naturellement forte, les Bulgares l'avaient encore muni de défenses formidables, de tranchées profondes, d'un inextricable réseau de fils de fer barbelés.

Malgré l'importance de ces préparatifs, l'intrépidité des Serbes en eut raison, et le 20 septembre, nos héroïques alliés enlevaient la montagne de haute lutte, dans un assaut magnifique.

Le reste du massif restait, cependant, aux mains de l'ennemi qui en essaya la défense. Le 26 septembre, les Bulgares tentèrent même une contre-attaque qui fut pour eux une nouvelle défaite.

Nulle part, en aucun point, ils ne purent entamer la ligne infrangible du front serbe, et le 30, sous la pression incessante de nos valeureux compagnons d'armes, désireux de venger l'occupation de leur

patrie, ils durent abandonner tout le massif, en y laissant 4 canons et un butin important.

Les Serbes connaissaient donc de nouveau les joies du triomphe !

Poursuivant leurs succès ils attaquèrent les hauteurs du Darkof-Grob, et en chassèrent les Bulgares qui s'y étaient fortifiés.

Ceux-ci battirent en retraite, en assez grand désordre, et se dirigèrent, en fuyant, vers Monastir.

Les Serbes commencèrent leur poursuite ; ils ne devaient l'arrêter qu'en occupant la ville elle-même.

Le 4 octobre, les forces alliées attaquaient Dobreveni, Negocali, Kevali, Petalino, pendant que les Bulgares se retranchaient sur la rive droite de la Cerna. Les jours qui suivirent virent de dures luttes d'artillerie, et, le 9 octobre, les Serbes forçaient le passage de la Cerna et enlevaient Skosivie, pendant que les forces russes et françaises combinées s'emparaient de Kisovo et de German-Rembi. En outre, sur le Vardar, le 6 octobre, les Anglais avaient occupé une série de villages sur le front de la Strouma.

En même temps, le 9 octobre, à la gauche extrême du front général des alliés, les Italiens, établis en Albanie méridionale ainsi qu'à Vallona, prenaient position dans la vallée de la Vojussa et occupaient Premeti.

Les Serbes continuèrent leur attaque acharnée contre les Bulgares dans la direction de Monastir. Pendant tout octobre et novembre, ils serrèrent leurs ennemis de plus en plus.

Et enfin, à l'aube de l'année 1917, Monastir tomba entre leurs mains !

C'était la première ville serbe réoccupée par les vaillants soldats du roi Pierre et du prince Alexandre! C'était la première lueur de la revanche qui éclairait l'horizon jusqu'alors si sombre.

Aussi l'année 1917 s'ouvrit-elle pleine de promesses pour nos alliés.

Pendant ce temps, la politique tortueuse du gouvernement d'Athènes nous ménageait une surprise pénible. Un détachement de marins, débarqué pour protéger notre ambassade, fut canonné par des pièces d'artillerie postées dans une propriété royale.

Aussitôt, des mesures énergiques furent prises.

Ces gens-là ne comprennent qu'un traitement : c'est celui du coup de bâton. On resserra le blocus économique. Athènes connut la disette, et le roi dut consentir aux réparations exigées et aux garanties demandées. Et quelques mois après il allait être obligé, sous la double pression des puissances alliées et de l'opinion publique de son royaume, d'abdiquer le pouvoir entre les mains de son second fils et de s'enfuir avec sa digne compagne, la reine Sophie, sœur du kaiser allemand.

*
* *

Nous avons dit que la Roumanie était entrée en lice.

Cet événement considérable se produisit le 28 août 1916.

Depuis longtemps, la question de l'intervention des Roumains était en suspens. Le pays, latin de

race et de langue, bouillait du désir d'attaquer les hongrois détestés, ces vils persécuteurs de peuples annexés. Un mouvement général en faveur de l'intervention s'était manifesté de façon éclatante ; à la tête de ce mouvement étaient MM. Take Jonesco et le docteur Istrati, doyen de la Faculté des sciences de Bucarest, ancien élève de la Sorbonne, et l'un des plus fidèles amis de la France.

Le vieux roi Carol avait résisté. Comme cousin de l'empereur d'Allemagne, il aurait même préféré combattre aux côtés des Empires du centre avec lesquels il avait signé, personnellement, un traité secret d'alliance.

Mais ses ministres lui firent observer que, constitutionnellement, ce traité n'engageait nullement la Roumanie, attendu qu'il avait été conclu sans le consentement des pouvoirs régulièrement organisés.

Le roi dut se résigner, bien à contre-cœur. Fut-ce cette contrariété qui le conduisit au tombeau? toujours est-il qu'il mourut en octobre 1914, et qu'il fut remplacé par son neveu, le roi Ferdinand Ier, marié à la princesse Marie de Grande-Bretagne.

Quoique membre de la famille de Hohenzollern, le roi Ferdinand fit loyalement son devoir de souverain constitutionnel. Il se montra avant tout « roi de Roumanie ». Il comprit l'importance des aspirations de son peuple, et, réprimant ses préférences et ses liens de famille, il n'hésita pas à déclarer la guerre à l'Autriche.

Ce ne fut pas sans luttes et sans intrigues de toutes sortes de la part des Empires du centre, comme on peut le penser.

Dès que la Bulgarie se fut rangée du côté de nos ennemis, ceux-ci essayèrent d'obliger les Roumains à s'allier avec eux ; ils employèrent même des moyens comminatoires et des procédés d'intimidation. C'est ainsi qu'ils massèrent des troupes autrichiennes en Transylvanie et de nombreux contingents bulgares en Dobroudja.

Mais la Roumanie se sentait forte de l'appui de la Russie, qu'elle pensait toute prête à la soutenir. Elle croyait que la puissance militaire russe ne ferait que s'accroître ; elle constatait l'ascendant continu que les alliés prenaient sur les Austro-Boches. Elle décida donc d'intervenir à nos côtés.

Le 17 août, un traité réglant toutes les conditions de l'intervention roumaine fut signé entre les représentants des nations alliées, le roi Ferdinand et M. Bratiano, président du conseil des ministres de Bucarest.

La mobilisation générale commença dans la nuit du 27 au 28 août, et le 28, à 9 heures du soir, la déclaration de guerre à l'Autriche fut remise à Vienne par le ministre de Roumanie.

Cette fois c'était définitif. Les descendants des soldats romains qui formaient les légions de Dacius se rangeaient franchement du côté du droit et de la liberté, et allaient ajouter le mur de leurs poitrines à celui des peuples de l'Entente.

Et, une fois de plus, se rencontrait en défaut la prévoyance des Allemands, pourtant faite à longue échéance !

C'est en 1883 que le roi Carol avait signé, avec l'Allemagne et l'Autriche, son traité d'alliance secret.

Et voici qu'au moment de s'appuyer sur ce traité, celui-ci se transformait en une bonne et solide déclaration de guerre !

C'était un beau triomphe pour la politique orientale des pays de l'Entente.

Notre ministre des Affaires étrangères avait compris l'importance qu'avait le front balkanique, dont la possession était l'un des « buts de guerre » avoués de l'Allemagne.

Notre installation puissante de Salonique avait donné aux Roumains la notion de notre force militaire, et cette notion fut un des facteurs les plus importants qui amenèrent la décision de la nation latine de l'Orient européen.

*
* *

Dès le 28 août, les armées roumaines, ardentes à réaliser la libération de leurs frères de Transylvanie, soumis au joug féroce des Hongrois, envahirent le territoire de ceux-ci.

L'armée roumaine comptait 650000 hommes et une bonne artillerie de campagne. Les troupes étaient pleines d'ardeur, entraînées par un profond sentiment patriotique.

Elles allaient vraiment livrer une guerre « nationale ».

La 1re armée, concentrée en Moldavie, au nord du royaume, se joignant à l'aile gauche des troupes russes de Bukovine, entra en Hongrie en franchissant les Karpathes à la passe de Palanka.

La 2e armée, commandée par le général Coanda, ancien attaché militaire à la légation de Roumanie à Paris, concentrée en Valachie, s'empara sans coup férir des villages de Brasor et Cibiou.

La 3e armée, sous les ordres du général Averesco, se dirigea vers Orsova.

Sur un front de 600 kilomètres, les Karpathes furent franchies et la Hongrie envahie par les Roumains. Cette invasion portait sur une profondeur de plus de 50 kilomètres. Les villes d'Orsova, de Sepsi-Szepcyorgi et Giergyo furent enlevées par nos nouveaux alliés, qui firent plusieurs milliers de prisonniers aux Autrichiens, complètement médusés par la rapidité de cette attaque foudroyante. La ville de Brasso fut occupée également par les Roumains.

L'Autriche comprit qu'elle ne serait pas plus de taille à résister à la Roumanie seule qu'à la Serbie seule. Elle poussa son cri d'alarme dans la direction de Berlin.

L'appel des Autrichiens fut entendu par les Boches.

Ceux-ci, d'ailleurs, comprenaient le danger où les mettrait une jonction entre les forces russo-roumaines, d'une part, et l'armée alliée de Salonique, d'autre part : c'eût été l'isolement de la Bulgarie et de la Turquie, la ruine du grand plan « kolossal » de la pénétration en Orient.

Aussi les Allemands se décidèrent-ils à faire un effort gigantesque pour tâcher d'écraser la Roumanie comme ils avaient écrasé la Serbie et la Belgique.

Les Allemands eurent vite fait de voir le défaut de la cuirasse de l'attaque roumaine. Tandis que nos

alliés, entreprenant une guerre « nationale », avaient pour unique objectif la conquête de la Transylvanie et la délivrance de leurs frères opprimés, ils avaient un peu négligé une partie, pourtant bien vulnérable, de leur front : celui de la Dobroudja, à l'embouchure du Danube.

Ils n'avaient sur ce front que des troupes de couverture et quelques batteries d'artillerie de campagne. Cette région, d'ailleurs, devait être surveillée par les troupes russes. Celles-ci, en effet, dès la déclaration de guerre, étaient entrées en Roumanie, renforcées de corps serbes, et avaient commencé les préparatifs d'une avance ayant pour but d'infliger aux traîtres Bulgares le châtiment qu'ils avaient mérité.

Mais le maréchal allemand Mackensen veillait.

Il prit trois divisions bulgares, les renforça d'une division boche, et, devançant l'attaque russe, se mit en devoir d'envahir la Dobroudja d'abord, pour pouvoir ensuite, après avoir passé le Danube, envahir la Roumanie.

Cette attaque commença par réussir.

Les troupes roumaines de couverture furent refoulées par l'attaque des germano-bulgares ; la ville de Dobritch fut prise par ces derniers, qui portèrent ensuite tout leur effort sur la tête de pont de Turtugaïa.

Neuf bataillons roumains défendaient cette position.

Pendant quatre jours, les héroïques descendants des légionnaires de Dacius luttèrent pied à pied pour arrêter les ennemis. Mais ceux-ci « étaient trop » ! et la tête de pont fut emportée par l'attaque bulgare.

Pourtant l'armée russe de secours traversait la

Dobroudja. Mais, là encore, nos alliés eurent à souffrir de la longueur et de la rareté de leurs lignes de chemins de fer. La ligne qui pouvait amener les renforts à travers la Bessarabie n'avait qu'un débit insuffisant pour déverser les effectifs qui eussent été nécessaires à l'arrêt des attaques allemandes.

Le 8 septembre, Silistrie tombait aux mains des ennemis.

L'état-major roumain comprit alors, mais un peu trop tard, l'importance du front du Danube. Mackensen y opérait, au nord du fleuve, avec 100000 hommes. Son armée constituait pour la Roumanie une grave menace.

Pour y parer, on renforça en hâte le front roumain du Sud, dont le commandement fut donné au général Averesco. Mais, malgré les efforts de ce chef distingué, la masse des troupes de Mackensen repoussait les troupes roumaines à l'est de Silistrie.

Toutefois, le recul de nos alliés allait avoir une heureuse contre-partie. S'étant établis en arrière sur un front rétréci, ils s'y fortifièrent solidement, attendirent de pied ferme l'attaque des Allemands qui se produisit le 16 septembre.

La bataille dura jusqu'au 20, et se termina par la défaite complète de l'armée de Mackensen, qui dut se replier vivement. Elle réussit, malgré tout, à se retrancher en arrière et put ainsi arrêter la poursuite des troupes du général Averesco.

Le 3 octobre, les Roumains, harcelant sans cesse l'armée allemande de Dobroudja, lui prenaient 7 canons et 1000 prisonniers. Entre temps, des détachements roumains avaient passé le Danube à Routschouk, dans

l'intention de faire une diversion sur l'arrière des lignes ennemies; mais ils durent repasser le fleuve quelques jours après, sans avoir réussi à opérer la diversion qu'ils espéraient.

*
* *

C'est alors que les Empires du centre se décidèrent à un grand effort contre la Roumanie. Il leur fallait, à tout prix, maintenir leurs communications avec Sofia et Constantinople; de plus, affamés par le blocus, ils comptaient, en envahissant le royaume danubien, y trouver les fortes réserves de blé récoltées sur la plaine si fertile, en même temps qu'ils espéraient s'emparer des puits de pétrole qui devaient leur fournir en abondance le combustible si nécessaire.

Aussi l'Allemagne, après avoir laissé les Roumains s'engager en Transylvanie, conçut-elle le projet de les y encercler en les enveloppant par le Sud dans un vaste mouvement tournant, renouvelant ainsi sa méthode classique d'enveloppement.

A cet effet, Falkenhayn concentra, en Transylvanie du Sud, des forces considérables dans la région d'Hermannstadt, tandis que le général autrichien Arzt devait agir de concert avec lui dans la Transylvanie du Nord.

L'avance roumaine, en territoire austro-hongrois, avait été rapide et importante; après deux semaines de campagne, nos alliés avaient, en effet, occupé 12000 kilomètres carrés du pays transylvain, et ils

voyaient là l'aurore d'une conquête définitive. Hélas ! il leur fallut déchanter.

Les forces austro-boches s'avançaient au nord-ouest, s'emparaient des hauteurs qui commandent le col de Vulcan, dans les Karpathes, et menaçaient ainsi l'armée roumaine par sa gauche. Puis, le 23 septembre, Falkenhayn s'empara du col de la Tour-Rouge et força les Roumains à évacuer Hermannstadt ; ils durent de même se retirer de Brasso et regagner leur frontière, qu'ils s'efforcèrent de défendre énergiquement au col de Prédéal.

Mais la poussée austro-allemande se faisait plus vigoureuse sur les Karpathes ; au sud, les contingents germano-bulgares avançaient en Dobroudja. Ils avaient traversé le Danube, sur lequel les Roumains avaient pourtant fait sauter le beau pont de Cernavoda, et ils s'étaient emparés de Braïla, menaçant Galatz.

En même temps, les cols des Karpathes étaient forcés. La situation de l'armée roumaine devenait critique.

Et les renforts russes, retardés par les difficultés de leur transport par des chemins de fer trop rares, retardés aussi, — on l'a su depuis, — par une véritable trahison du ministre Sturmer, acquis à la cause allemande, n'arrivaient pas !

Cependant, nos alliés résistaient héroïquement. Dans le courant d'octobre, au cours de maints combats, ils infligèrent des pertes sanglantes aux Allemands et leur firent, en plus d'une rencontre, de nombreux prisonniers ; plus de 20000 depuis le début des hostilités.

Mais, ici encore, l'artillerie lourde des Boches

devait avoir raison de l'héroïsme de leurs adversaires. Sous le feu terrible des gros canons Krupp, les Roumains devaient se replier sans cesse. En Dobroudja, ils avaient perdu Constantza, la perle de la mer Noire; en Valachie, l'ennemi commençait à envahir la plaine et à descendre, en nombre, des cols des Karpathes qu'il avait pu franchir. Il descendait la vallée de la Prahova, s'avançant vers cette « terre promise » du pétrole où il comptait trouver d'abondantes réserves.

L'heure grave sonnait pour la Roumanie!

Le gouvernement quitta Bucarest pour s'installer à Jassy, capitale de la Moldavie. Nos alliés firent alors un sacrifice héroïque : plutôt que de laisser le pétrole tomber aux mains des Allemands, ils en incendièrent les puits qui avaient coûté tant d'efforts et tant de travaux! Mais au moins, en se retirant, eurent-ils la satisfaction de penser que les Boches ne trouveraient rien à ramasser comme « butin de guerre ». Les entrepôts de blé furent également incendiés.

Bucarest était défendue par une ceinture de forts construits autrefois par le général belge Brialmont, le même qui avait fortifié Anvers.

L'expérience de cette dernière ville montra que ces forts ne tiendraient pas devant les obus de 420 des Allemands. Aussi le gouvernement roumain résolut-il d'évacuer Bucarest et de ramener toutes les troupes de Moldavie, par une retraite héroïque et lente, afin de s'appuyer sur la rivière du Sereth.

Et ainsi, les Allemands entrèrent à Bucarest! La jolie capitale, le « Paris de l'Orient », comme on l'appelait si justement, allait être souillée par l'occupation des Austro-Boches!

Mais, heureusement, quelques renforts russes étaient arrivés.

Unis à l'armée roumaine, qui ne s'était pas laissée entourer pendant sa belle retraite, ils se fortifièrent solidement sur le Sereth. Et l'armée de Hindenburg se trouva, et se trouve depuis lors, arrêtée sur cette rivière par des lignes russo-roumaines qu'elle est impuissante à percer.

Elle est donc bloquée en Roumanie.

Et le sacrifice de nos alliés aura eu l'avantage d'allonger le front allemand, d'immobiliser des forces importantes et de les maintenir sur place, sous la menace permanente d'une contre-offensive toute prête à se déclencher au moindre fléchissement de leur part.

La campagne de Roumanie aura été une grande faute de Hindenburg, une de celles qui auront contribué à notre victoire finale.

VII

L'ITALIE EN GUERRE

Les premières hostilités. — L'invasion du Trentin. — L'avance sur l'Isonzo et la prise de Monfalcone. — L'offensive autrichienne. — Elle coïncide avec l'attaque de Verdun. — Le repli des Italiens. — La manœuvre géniale du général Cadorna. — Les Autrichiens battus sur toute la ligne. — L'offensive italienne sur le Carso. — La prise de Gorizia. — La route de Trieste ouverte. — La déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne.

Le grand événement de l'année 1915 fut, sans contredit, l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des nations alliées et contre les Empires du centre.

L'Italie avait, cependant, contracté avec ceux-ci un traité d'alliance connu sous le nom de *Triplice*. Mais ce traité, uniquement *défensif*, ne l'obligeait à intervenir que si l'un des Empires contractants était *attaqué*, et non s'il était l'*agresseur*.

Elle n'avait donc pas à intervenir dans la guerre aux côtés des Austro-Boches, ceux-ci ayant attaqué les premiers et violé la neutralité belge au mépris de tous les traités. Elle pouvait donc maintenir, en l'affirmant, une stricte neutralité.

Mais cette neutralité ne suffisait pas aux aspirations du peuple italien.

Le vieux sang latin qui coule dans les veines de nos frères d'au delà des Alpes bouillait d'indignation au récit des atrocités allemandes.

De plus, les Italiens se souvenaient que des provinces, italiennes de race et de langue, le Trentin et l'Istrie, gémissaient sous le joug impitoyable des Autrichiens. Un mouvement se manifesta nettement dans les masses populaires en vue de reconquérir définitivement les provinces perdues.

La diplomatie italienne montra une fois de plus ses qualités légendaires de finesse et d'habileté.

Au début des hostilités, l'Italie, se basant sur l'article 7 du traité de la Triple-Alliance, en présence de l'invasion de la Serbie par les armées autrichiennes, réclama à son profit des « compensations territoriales ».

De longues et pénibles négociations s'engagèrent aussitôt.

Les Autrichiens durent, sous la pression du cabinet de Berlin, qui ne se souciait pas d'avoir sur les bras un ennemi de plus, admettre le principe des compensations. Mais leur duplicité bien connue se manifesta d'une façon éclatante.

Ils commencèrent par offrir à l'Italie l'*Albanie*, c'est-à-dire *un territoire qu'ils ne possédaient pas !*

A cette offre insolente, l'Italie répondit en revendiquant nettement les restitutions de Trente et de Trieste.

Vers le milieu de janvier 1915, le prince de Bülow, dont le rôle dans ces négociations fut particulière-

ment louche, fit admettre par le gouvernement de Vienne le principe d'une compensation empruntée au territoire autrichien.

Mais l'Autriche offrait simplement Trente : l'Italie demandait, en outre, Trieste. De plus, le gouvernement de Vienne n'admettait la cession *qu'après la guerre*. On voit d'ici ce que cela aurait signifié de la part de gens habitués à considérer les traités comme de simples « chiffons de papier ».

L'Italie réclamait donc la cession *immédiate* des deux territoires.

L'Autriche déclara inacceptables les revendications italiennes.

C'était la guerre !

Le 3 mai, le traité d'alliance avec les Empires du centre fut solennellement désavoué par le ministre des Affaires étrangères d'Italie. Le mouvement d'enthousiasme populaire prit une importance gigantesque. Sous la parole enflammée du poète « national » Gabriele d'Annunzio, les foules, portant drapeaux et couronnes, réclamaient à grands cris la déclaration de guerre aux Autrichiens détestés autant que méprisés.

Malgré les intrigues des pacifistes, soutenus par l'argent de l'Allemagne qui coulait à flots dans la Péninsule, l'opinion générale l'emporta de haute lutte, et, le 23 mai 1915, l'Italie déclarait officiellement la guerre à l'Autriche.

*
* *

Les armées italiennes étaient commandées par le général Cadorna, ayant comme chef d'état-major le général Porro.

Dès le début des hostilités, le roi Victor-Emmanuel vint lui-même parmi ses troupes, menant la dure existence de l'officier en campagne, réconfortant ses soldats par sa présence et par son exemple.

Le duc d'Aoste avait un commandement aux armées, le duc des Abruzzes dans la flotte.

Les Italiens allaient se trouver aux prises avec les difficultés géographiques les plus grandes que la nature puisse opposer aux mouvements d'une armée.

Pendant les mois qu'avaient duré les négociations diplomatiques, les Autrichiens, domestiqués par les Allemands qui commandaient en maîtres ce peuple de valets, avaient dû établir, sous les injonctions de leurs dominateurs, un système de défenses puissantes le long de leurs frontières, tant au nord qu'à l'est de l'Italie.

Au nord, les Alpes Dolomitiques dressaient contre nos frères latins une muraille, en apparence infranchissable : les crêtes en furent, en outre, garnies de batteries lourdes, qui semblaient en interdire à jamais la conquête.

A l'est coule un fleuve rapide, aux eaux torrentueuses, l'Isonzo, qui avoisine la frontière entre l'Italie et l'Autriche, coulant près des provinces italiennes du Frioul et de Vénétie et en avant de la région autrichienne du Carso.

Le cours de ce fleuve avait été fortifié, sur toute sa longueur, à l'aide des plus formidables moyens de défense que puisse fournir la guerre moderne : réduits casematés, tranchées bétonnées, réseaux de fils de fer barbelés sur des profondeurs énormes, batteries de pièces de tous calibres dissimulées dans des cavernes de rocs ou savamment « camouflées ».

Malgré l'aspect redoutable de toutes ces défenses, l'armée italienne n'hésita pas, et, prenant hardiment l'offensive, s'élança sur le territoire ennemi.

Dans la région montagneuse du Trentin, les Autrichiens, surpris par la soudaineté de l'attaque, furent d'abord chassés des passes, et l'artillerie de nos alliés démolit quelques-unes de leurs plus importantes positions. Ils durent abandonner aux Italiens, en particulier, la ville de Cortina d'Ampezzo. De plus, en Carnie, au nord du Frioul, ils furent contraints d'assister à l'anéantissement, par l'artillerie italienne, des forts qu'ils y avaient si laborieusement édifiés.

Mais l'effort principal de nos frères latins se porta sur l'Isonzo.

Dès les premiers mois de leur entrée en guerre, les Italiens en avaient réduit plusieurs défenses. En particulier ils avaient enlevé, dans un assaut héroïque, les cimes de Monte-Nero, hautes de 3000 mètres, sur la rive gauche du fleuve, et anéanti du même coup plusieurs régiments hongrois.

Le commandement suprême des armées italiennes procéda avec une méthode et une sûreté remarquables. Il ne lança pas ses troupes en attaques inutiles. ne pouvant obtenir que des succès sans lende-

main ; il commença par détruire systématiquement, par des opérations d'artillerie lourde, les défenses de l'ennemi, et ce n'est qu'après leur suppression complète qu'il y jeta à l'assaut les colonnes de son infanterie.

A Plava, les braves « bersaglieri » italiens, par une attaque d'une audace sans pareille, réussirent au prix de mille difficultés à constituer sur la rive gauche de l'Isonzo une solide tête de pont : le fleuve redoutable était donc franchi. A Sagrado, la ligne autrichienne fut brisée de la même manière.

Dans leur irrésistible élan, les fantassins italiens s'élancèrent sur le plateau du Carso et s'y installèrent solidement ; ils eurent à faire face à de nombreuses et énergiques contre-attaques des Autrichiens, comprenant toute l'importance de la position perdue et cherchant à la reprendre. Mais ils les repoussèrent toutes et conservèrent leur conquête.

Le 10 juin, nos frères latins remportaient un nouveau et bien important succès. La ville de Monfalcone et son arsenal tombaient entre leurs mains, et servaient de base pour les attaques contre le camp retranché de Gorizia, où les Autrichiens avaient accumulé de formidables défenses, et que nos alliés bombardaient depuis le 17 juin.

Au 1er août, la guerre contre l'Italie avait déjà coûté à l'Autriche la perte de 104000 hommes, et sur tous les autres fronts, ses pertes définitives s'élevaient, à ce moment, c'est-à-dire un an après l'ouverture des hostilités, à 2600000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Ainsi se continuèrent, par des combats incessants,

jusqu'en octobre, les hostilités sur le front italien, à l'avantage de nos alliés.

La nation entière était unie pour la lutte; elle participait de son mieux à la conduite de la guerre, aussi bien à l'intérieur qu'au front.

Et pour mieux marquer cette unité, Sa Sainteté le Pape Benoît XV eut un geste que l'on ne saurait trop admirer.

On sait que depuis l'occupation de Rome par les troupes italiennes et l'installation de la famille royale au Quirinal, le Vatican avait jeté l'interdit sur ce dernier palais : il était donc défendu à tout prêtre d'y célébrer le saint Sacrifice sous peine d'excommunication.

Le 18 septembre 1915, Benoît XV leva l'interdit qui pesait sur le Quirinal, dans la chapelle duquel les souverains italiens pourront désormais assister à la sainte Messe.

C'est un acte digne du Vicaire de Jésus-Christ.

*
* *

Dès le milieu d'octobre, le généralissime Cadorna fit les préparatifs d'une offensive plus énergique encore.

Cette offensive commença le 17, par la prise de Pragasona, puis par celle des cimes de Blone et de Bresano. Le 23 et le 24, les chasseurs alpins et les bersagliers enlevaient à la baïonnette d'importantes positions en faisant aux Autrichiens plus de 3000 hommes prisonniers.

A la fin d'octobre les opérations avaient encore augmenté en intensité, et les pertes infligées aux Autrichiens se montaient, pour ces deux derniers mois, à près de 60000 hommes.

Les armées autrichiennes opérant contre nos alliés latins étaient au nombre de trois et comprenaient douze corps.

La première manœuvrait dans le Tyrol, sous les ordres du général Dankl.

La seconde, à l'est de la précédente, occupait le territoire de la Carinthie ; elle était commandée par le général Rohr.

Enfin, l'armée de l'Isonzo, qui avait la mission d'empêcher la progression des Italiens sur Gorizia et sur Trieste, obéissait au général Borowiec.

Dans les premiers jours de novembre, l'effort le plus énergique de nos alliés fut dirigé sur la vallée supérieure du Cordevole.

Nos alliés s'y emparèrent, le 7 novembre, du col di Lana, à 2450 mètres d'altitude, et sous une couche épaisse de neige.

Les Autrichiens, pour venger cet échec, agirent avec leur sauvagerie ordinaire : ils bombardèrent par voie aérienne Venise, Vérone et Brescia, ne respectant pas même les chefs-d'œuvre d'art que les siècles avaient accumulés dans ces villes, mais paraissant, au contraire, les prendre pour objectifs de leurs bombes.

Cependant, la lutte reprenait de plus belle sur le plateau du Carso et autour du camp retranché de Gorizia. La ville, bien que partiellement détruite par les batteries lourdes italiennes, ne put être emportée

d'assaut. C'était donc une opération à reprendre.

Le 1er décembre, l'Italie donna son adhésion solennelle au « pacte de Londres », signé le 4 septembre 1914, en vertu duquel les puissances signataires s'engageaient à ne pas conclure de paix séparée, mais seulement une paix collective dont les conditions auraient été débattues et arrêtées d'un commun accord.

Les mois de décembre et de janvier 1916 se passèrent en escarmouches au milieu des neiges épaisses dont les montagnes étaient recouvertes. L'armée italienne y fit preuve d'une endurance et d'un courage surhumains. Et quand on pense que, malgré la rigueur du climat et les difficultés du terrain, des pièces d'artillerie lourde étaient hissées jusqu'à des hauteurs de 2000 et 3000 mètres dans le Trentin, on aura une idée des efforts gigantesques que durent déployer nos frères latins pour obtenir ces résultats !

Du 10 au 20 février quelques positions autrichiennes de la haute vallée de la Brenta furent occupées par les soldats du général Cadorna. Pendant le mois de mars, nos alliés attaquent le Monte-Croce, dans les Alpes de Carnie. Cette cime fut définitivement conquise par eux le 20 mars.

Le 26, un combat très dur, près de Gorizia, permet aux troupes italiennes, après un insuccès local, de prendre leur revanche et de réoccuper Grafenberg. Le 16 avril, les Autrichiens lancent 12000 hommes à l'assaut du val de Sugana : ils échouent complètement et subissent de lourdes pertes.

Mais cette offensive locale était une diversion pour masquer celle, beaucoup plus importante, qu'ils

allaient tenter dans le Trentin pour rompre le front de nos alliés. Ils agissaient ainsi de concert avec les Boches qui, précisément, étaient dans toute l'énergie de leur attaque contre Verdun, commencée le 21 février 1916.

Cette offensive contre le Trentin, ils la préparaient depuis plus de trois mois.

Ils établissaient de solides lignes de défense, doublaient leurs voies ferrées pour assurer l'intensité des ravitaillements en hommes et en projectiles, ouvraient des routes nouvelles, installaient de vastes dépôts de munitions.

De nombreux effectifs autrichiens et hongrois avaient été distraits du front russe pour être envoyés sur le front italien, et une formidable artillerie lourde vint prendre position contre les retranchements du général Cadorna.

Pour donner une idée de l'importance des renforts, nous dirons simplement que ceux-ci s'élevèrent à 250000 hommes et que le nombre des divisions autrichiennes mises en ligne contre les soldats du roi Victor-Emmanuel passa de 20 à 38. En outre, une réserve de 16 divisions fut massée dans le Trentin comme armée volante de secours : elle était formée des meilleures troupes de l'empire.

Toute cette armée était concentrée sous les ordres de l'archiduc Eugène.

*
* *

L'attaque générale autrichienne commença le 14 mai.

Ce jour-là, un bombardement infernal crépita sur toute l'étendue de la ligne de front, depuis le Val Guidicaria jusqu'à la mer Adriatique. Entre l'Adige et la Brenta, les canons lourds crachaient sans arrêt leur ouragan de fer; cette artillerie comprenait plus de 2000 pièces, dont 4 canons de 420 et 20 batteries de 305!

Le lendemain de cette « préparation » effrayante de l'artillerie, les Autrichiens firent avancer leurs troupes d'infanterie.

Celles-ci, suivant la tactique de massacre adoptée par les Boches sur l'Yser et à la bataille des Quatre-Rivières, avançaient par masses compactes et en rangs serrés. Leur effort se concentrait ainsi sur un front assez étroit, depuis les pentes au sud de Rovereto jusqu'à celles du Haut-Astico.

Nos alliés, dont les projectiles ennemis avaient absolument détruit les premières lignes de défense, durent se replier sur leur ligne principale. Les Autrichiens, poussant leur avance, contraignirent bientôt leurs adversaires à un nouveau repli sur leurs positions de Coni-Zugna. A l'est, ils atteignirent la Posina dont, après une bataille terrible, nos alliés durent évacuer le bassin supérieur.

Les Italiens se voyaient ainsi contraints d'abandonner les parties du territoire autrichien qu'ils avaient si brillamment conquises; l'ennemi pénétrait

sur le sol, inviolé jusqu'alors, de la patrie italienne.

La situation devenait grave !

C'était le pendant de l'attaque allemande sur Verdun, la même menace, avec les mêmes conséquences redoutables si l'offensive ennemie réussissait.

Le général Cadorna, on peut le dire hardiment, se montra alors un stratège de premier ordre et s'éleva au niveau des plus grands capitaines de l'histoire.

Les Italiens résistèrent de leur mieux. La 37e division en particulier, dans une lutte héroïque, réussit à briser les efforts de l'ennemi autour du massif de Coni-Zugna. Mais les Autrichiens, arrêtés devant le Pasubio, s'insinuaient dans la vallée de la Posina, et atteignaient Bettale. Le 30 mai, ils enlevaient Arsiero et Asiago.

Pendant les premiers jours de juin, les ennemis multiplièrent leurs attaques. Grâce à ces efforts répétés, souvent infructueux mais toujours renouvelés à l'aide d'effectifs de troupes fraîches, que l'archiduc envoyait à la mort sans le moindre souci de ménager ses soldats, les Autrichiens avaient pu réaliser une forte avance. Les braves soldats de l'Italie se trouvaient acculés à leurs dernières positions en montagne. S'ils étaient obligés de les abandonner, c'était la plaine de Vénétie ouverte aux hordes autrichiennes ; c'était l'invasion de cette richissime région, c'était la ruine du pays.

C'est là que se manifesta le génie du général Cadorna.

Dès la fin de mai, en moins de huit jours, il improvisa une cinquième armée italienne destinée à battre les 400 000 Autrichiens qui combattaient dans

le Trentin. Dans un ordre du jour enflammé, il lui enjoignait « de combattre jusqu'à la mort pour défendre le sol sacré de la patrie » !

En même temps, le 4 juin, commençait brillamment l'offensive russe de Galicie : l' « unité d'action sur l'unité de front » commençait à se faire sentir.

Après des assauts donnés avec férocité, les Autrichiens, le 10, commencèrent à être fort malmenés par nos alliés. Ceux-ci, installés sur le Val Canaglia, s'y maintiennent malgré toutes les attaques ennemies. Le 14 juin, ils font, à l'est de Monfalcone, une diversion heureuse, qui fait tomber entre leurs mains 600 prisonniers et 7 mitrailleuses.

Le 16 juin, nos alliés remportaient, aux monts Magari et Malga Fossetta, deux brillants succès, grâce auxquels la manœuvre tournante du général Cadorna allait commencer à porter ses fruits.

L'armée autrichienne était donc tournée par le nord, à la suite de la belle marche des troupes italiennes. Sa situation pouvait rapidement devenir critique.

Elle dut se décider à battre en retraite.

C'était dur, après les télégrammes de victoire que les généraux autrichiens avaient envoyés au kaiser, après les félicitations dithyrambiques de celui-ci !

Mais les Autrichiens n'étaient pas battus seulement sur le Trentin : ils l'étaient, en même temps, en Galicie par les Russes.

Le 25 juin, l'avance des Italiens commence à devenir générale, du Val Larsa au plateau dit des « Sette Communi ».

Dans le Val Larsa, les alpins du général Cadorna

enlèvent Raossi et le mont Lemerle; ils s'emparent du mont Priafora et reconquièrent les villes de Posina, d'Arsiero, d'Asiago, que les sauvages Autrichiens incendient, d'ailleurs, avant de les évacuer. C'est leur méthode ordinaire!

Les monts Fiara, Sima, Saëtte sont de nouveau enlevés par nos alliés au milieu des difficultés d'attaque les plus grandes. Mais les courageux soldats sentaient sur eux le souffle de la victoire : rien ne pouvait plus les arrêter.

Le 27, ce sont les monts Gaimondo et Caviojo, sur le front Posina-Astico, qui sont réoccupés. La lisière sud de la vallée d'Assa est occupée par la cavalerie, qui trouve enfin l'occasion de participer à la bataille, et le mont Colombara est repris, cette fois définitivement.

En Carnie, les succès de nos alliés ne devaient pas être moins importants. Le 26 juin, des redoutes sont enlevées dans la région de Freikofel; sur l'Isonzo, au cours d'une rencontre, les Italiens font plus de 400 prisonniers : ils en faisaient 700 le 28, 1200 le 29, et s'emparaient, près de Selz et de Monfalcone, de positions de la première importance.

Les Autrichiens devaient donc reculer.

Mais ils se cramponnèrent au terrain si accidenté et si propre à la défense du plateau des Sette Communi. Avec des réseaux de fil de fer, avec des mitrailleuses, ils y firent une résistance acharnée, qui retarda un moment la poursuite de nos alliés.

Malgré cela, leurs troupes perdaient confiance. Elles connaissaient les résultats, désastreux pour l'Autriche, de la bataille de Galicie; elles sentaient

qu'elles n'avaient plus la supériorité du nombre, la seule qui pût leur donner la victoire.

Aussi la résistance autrichienne commençait-elle à fléchir.

Les succès des Italiens allaient bientôt se compléter par une victoire nouvelle.

*
* *

Le mouvement en avant de l'armée du général Cadorna allait, en effet, se maintenir durant l'été de 1916.

Et non seulement ce mouvement devait, en se poursuivant dans le Trentin, forcer les Autrichiens à céder le terrain qu'ils avaient momentanément conquis, mais encore la conception de l' « unité de front » allait montrer une fois de plus sa fécondité en amenant le généralissime italien à prendre, au mois d'août, une vigoureuse offensive tout le long du cours de l'Isonzo.

La prise de Gorizia, cette ville si convoitée par nos amis, devait être le couronnement de cette offensive, qui se développait parallèlement à celles des alliés sur tous les autres points du front « unique » et général.

Le moment était, d'ailleurs, admirablement choisi pour tenter cette offensive. Les Autrichiens, en effet, avaient dû retirer des contingents du front italien pour les porter en hâte au secours de leur front de Galicie, fortement menacé par l'offensive russe. Aussi réduisirent-ils leurs effectifs. Les bataillons furent ramenés au chiffre de 500 hommes.

Le général Cadorna profita de cet affaiblissement pour commencer sa pression sur la ligne autrichienne.

Pendant la fin de juin et au début de juillet, ce ne furent qu'attaques continuelles sur le bas Isonzo, dans le Trentin, dans les vallées de Boïte et de But.

En présence de ces assauts répétés et toujours heureux, le général en chef autrichien, Conrad von Hœtzendorf, dut se décider à faire revenir plusieurs divisions du front de Galicie : les 6e, 19e, 22e et 28e divisions étaient déjà en route ; le 3e corps fut rappelé.

Pendant tout le mois de juillet, nos alliés continuèrent leur tactique d'attaques incessantes, qui avaient pour résultat de harceler l'ennemi, de ne pas lui laisser une minute de repos. Partout des actions de détail avaient lieu où ils avaient invariablement le dessus.

Aux environs de Rovereto, sur la Posina, au Tofana, ils remportèrent autant de succès. Ils atteignirent le col de Rolle, ainsi que la grande route stratégique des Alpes Dolomitiques, en remontant la vallée du Boïte, de la Piave et de Cordevole.

Mais, tout en maintenant ainsi l'ennemi en éveil sur le Trentin, le général Cadorna déplaçait lentement le centre de son activité vers sa droite et orientait le principal de ses efforts vers l'Isonzo et le Carso.

Il avait, en effet, préparé une attaque de grande envergure contre la tête de pont de Gorizia et contre les hauteurs environnant cette ville.

Ce fut la troisième armée qui fut chargée d'effectuer cette attaque : elle était sous les ordres directs d'un prince de la maison royale d'Italie, le duc

d'Aoste. L'armée autrichienne qu'elle avait à battre était commandée par le général Borowiec.

L'action fut engagée le 4 août, aux environs de Monfalcone, contre les deux hauteurs ayant pour cotes respectives les altitudes 85 et 121 mètres.

A droite de Rocca, les Italiens enlevèrent d'abord, par un de leurs irrésistibles assauts à la baïonnette, des ouvrages autrichiens extrêmement fortifiés. Mais des contre-attaques à gros effectifs les forcèrent de se replier.

Ce repli ne devait pas être de longue durée, comme nous allons le voir.

Le 6 août, dès le lever du jour, les batteries italiennes commencèrent leurs tirs d'ensemble contre la chaîne de hauteurs qui protège l'Isonzo et Gorizia, du Saleotino au Calvario, ainsi que contre le mont San Michele.

Quand la préparation d'artillerie fut jugée suffisante, le duc d'Aoste lança à l'assaut ses colonnes d'infanterie, pendant que ses pièces lourdes, effectuant des tirs de barrage, empêchaient tous renforts ennemis de parvenir au secours du front soumis à son attaque.

La formidable barrière du mont Sabotino fut enlevée de haute lutte, ainsi que les ouvrages défensifs d'Oslavia et ceux que les Autrichiens avaient rétablis au sommet de la hauteur, portant la cote 206, et qui domine Grafenberg.

En même temps que ces attaques victorieuses assuraient la possession des hauteurs, les troupes italiennes triomphaient également dans la plaine basse.

La ligne autrichienne fut enfoncée entre le sud de Podgora et d'Isonzo, et la droite fut attaquée énergiquement jusqu'à la hauteur de Santo Andrea. Sur la lisière sud du Carso, les courageux soldats du duc d'Aoste s'emparèrent des lignes de faîte qui s'étendent dans la direction de San Martino. Enfin, dans la région de Monfalcone, un bataillon de cyclistes des bersagliers s'emparait brillamment de la cote 85 et repoussait toutes les contre-attaques tentées par l'ennemi pour en reprendre possession.

Parallèlement à l'attaque par terre se dessinait une importante opération navale. Une flottille de torpilleurs italiens bombarda la côte entre Duino et Miramar, retint les avions autrichiens par le tir de ses canons anti-aériens et, balayant de son feu la voie ferrée du littoral, empêcha l'ennemi de l'utiliser pour amener du renfort.

Dans ces deux journées des 6 et 7 août, les Italiens firent 8000 prisonniers, parmi lesquels il y avait 200 officiers; ils s'emparèrent aussi de 11 canons et de 120 mitrailleuses.

Nos alliés étaient donc en possession des monts Sabotino et San Michele. Ces deux hauteurs étaient, pourrait-on dire, les « clefs » de la tête de pont de Gorizia. Mais pour encercler complètement la ville dans une ligne dominatrice, il était nécessaire d'occuper également les hauteurs qui la dominent complètement à l'ouest.

Cette conquête fut faite les 7, 8 et 9 août.

Le 8 au soir, des détachements des brigades de Cazale et de Pavie passaient l'Isonzo à gué, et un corps de cavalerie, commandé par le comte de Turin,



Tracteur italien remorquant une pièce lourde en montagne.

poursuivait, le sabre dans les reins, l'ennemi en pleine déroute.

Et, le 9 août, les troupes de nos alliés faisaient dans Gorizia, redevenue cité italienne, leur entrée triomphale.

Le général autrichien Zeiler s'était enfui précipitamment de la ville, emmenant avec lui 15000 habitants sur 25000.

L'accueil fait aux soldats italiens par la population demeurée dans les ruines fut inouï : les hommes étaient couverts de fleurs. Des femmes et des jeunes filles leur jetaient des bouquets, les vieillards les embrassaient en pleurant !

C'est que l'entrée des soldats de l'Italie dans la vieille cité marquait enfin le terme de son long et dur esclavage. Pendant trop longtemps, la jolie ville avait été terrorisée sous le joug impitoyable des Autrichiens féroces, plus féroces peut-être et plus raffinés que les Allemands dans leur métier de tortionnaires. C'étaient donc des libérateurs qu'accueillaient les habitants de leurs cris enthousiastes, de leurs acclamations de victoire.

L'effet produit en Italie par la chute de Gorizia fut immense. Le pays entier fut secoué d'un frisson d'allégresse. Il sentait que c'était le commencement de la « reprise » des terres arrachées jadis à la mère patrie ; que c'était l'aube de la conquête qui éclairait le ciel, que l'avenir s'annonçait radieux après ce glorieux présent.

Les Autrichiens s'étaient sauvés de la ville, fuyant en complète déroute. La cavalerie du comte de Turin s'élança à leur poursuite à l'est de la ville, les char-

geant vigoureusement et accentuant ainsi leur honteuse débâcle.

Sur le Carso, les troupes du duc d'Aoste occupèrent Boschini et, le 10 août, elles s'installèrent sur toutes les anciennes lignes fortifiées de l'ennemi, entre le Vipacco et le mont Cosisch, ainsi qu'à Rubbia, à San Martino et sur toute l'étendue du plateau de Doberdo.

Les Autrichiens avaient laissé des arrière-gardes sur le Debilli et sur la cote 121, à l'est de Monfalcone. A l'est de Gorizia, ils commençaient à se retrancher fortement le long de la ligne allant du mont San Gabriele à San Marco.

Le 11 août, nos alliés avaient dépassé le Vallone; le lendemain, ils occupaient Oppachiasella, et la 23e division s'emparait de Nad Logen en capturant 2800 Autrichiens, qui se rendaient presque sans résistance.

En outre, les Italiens atteignirent les faubourgs de Tolmino.

L'ennemi avait perdu dans cette affaire 57000 hommes, dont 15000 prisonniers.

*
* *

Les Autrichiens comprirent le danger que constituait la présence des Italiens à Gorizia. Mais ils n'osèrent pas donner l'assaut à la ville pour essayer de la reprendre. Ils s'étaient trop durement frottés aux baïonnettes italiennes pour en tâter une seconde fois.

Ils se contentèrent donc de se fortifier en arrière, hors de la portée des canons de nos alliés, et de s'établir, dans ces conditions, sur une ligne défensive puissante.

Le 14 août 1916, le 11e corps d'armée italien emporte d'assaut une longue ligne de tranchées à l'ouest de San Grado et s'y empare de plus de 1 400 prisonniers. Mais l'ennemi recevait renforts sur renforts. L'Autriche « faisait feu des quatre pieds » pour empêcher la progression italienne de s'étendre dans la direction de Trieste.

Aussi le duc d'Aoste se contenta-t-il d'occuper solidement Gorizia et ses environs, ne voulant pas risquer des pertes trop fortes en tentant, sur la ligne autrichienne, une attaque prématurée.

Le butin total ramassé par nos braves alliés au cours des journées de Gorizia et du Carso se chiffrait par des nombres importants.

Ils comprenait un total de 18366 soldats et 393 officiers faits prisonniers; 30 canons, 63 lance-bombes, 92 mitrailleuses et 5 millions de cartouches.

Le roi Victor-Emmanuel voulut consacrer solennellement par sa présence la rentrée de Gorizia dans le giron de l'Italie. Le 21 août, aux acclamations du peuple, au son des cloches et au bruit du canon, le souverain fit son entrée triomphale dans la ville reconquise, affirmant ainsi devant toute l'Europe la prise définitive de possession de l'ancienne cité italienne arrachée pour jamais aux serres du vautour autrichien.

*
* *

Vers la fin d'août, l'intensité de la lutte sur le front italien diminue un peu. Il semble que les Autrichiens, à bout de souffle, se ramassent sur eux-mêmes, en vue d'un suprême et dernier effort.

Les actions cependant continuent sur l'ensemble du front, du Trentin à l'Isonzo. L'ennemi, en août et septembre, tente des diversions en plusieurs points : partout il est repoussé avec un égal insuccès.

C'est ainsi que ses contre-attaques sont brisées successivement au Tonale, dans les vallées de Ledro et de la Posina, sur le plateau d'Asiago, sur le Carso et dans la zone de Plava.

Dans la zone des Alpes de Fassa, sur les pentes du mont Cauriol, les Italiens progressèrent très fortement. Leurs chasseurs alpins en occupèrent, le 28 août, le sommet haut de 2500 mètres ; en même temps leurs positions s'étendaient sur les cimes des monts Naroj et Cimone, dans la vallée de la Posina.

Partout, nos courageux alliés, qu'aucun obstacle n'arrête, s'emparaient de tranchées établies par l'ennemi sur des pentes inaccessibles pour tout autre que pour eux ; ils arrivaient quand même à s'en rendre maîtres.

Sur le mont Cauriol, ils menacèrent les communications entre Cavalese et le Haut-Avisio ; dans la vallée de Drava, ils bombardèrent les dépôts de wagons et les gares militaires de Toblach et de Sillian.

Le 14 septembre, le duc d'Aoste allait engager une nouvelle bataille sur le Carso.

Après avoir conquis tout l'ouest de ce massif, l'armée italienne se trouvait sur le Vallone, dépression médiane qui partage le massif en deux moitiés en se dirigeant sensiblement du sud au nord. Nos alliés avaient alors devant eux la quatrième ligne des défenses autrichiennes.

Le duc d'Aoste engagea la bataille le 14 septembre 1916.

Il l'avait fait précéder d'une longue et puissante préparation d'artillerie, destinée à avoir raison de sept ouvrages défensifs, véritables forteresses, que les Autrichiens avaient construits sur un front de 15 kilomètres. Trois de ces défenses étaient établies au nord-est d'Oppacchia Sella, les quatre autres au sud-ouest : c'étaient les redoutes de Nova Vas, et des deux cotes voisines 208 et 144.

Les fantassins italiens attaquèrent avec leur brio accoutumé et commencèrent par avancer au nord d'environ un kilomètre. Mais au sud, ils furent vigoureusement contre-attaqués. Trois fois, dans l'espace de trois jours, ils perdirent et reprirent les forteresses des cotes 208 et 144. Rien que dans les journées des 14 et 15 septembre ils firent 3500 prisonniers.

Les Autrichiens comprenaient le danger d'une avance italienne; c'était une porte ouverte sur la route de Trieste. Aussi, du 15 au 30 septembre, lancèrent-ils huit attaques en formation compacte pour reconquérir les deux hauteurs qui dominent le Vallone.

Mais, le 10 octobre, après des efforts surhumains,

les héroïques soldats des 2e et 3e armées italiennes enlevèrent d'assaut, non loin de Gorizia, une partie de la ligne ennemie. En même temps, sur le Carso, nos alliés dépassaient toute la ligne multiple des fortifications autrichiennes entre le Vipacco et la cote 208, et, en particulier, tous les ouvrages qui entouraient cette dernière.

Là encore ils firent de nombreux prisonniers; plus de 6000 Autrichiens avaient fait « kamarad »! et s'étaient rendus, trop heureux d'échapper ainsi aux dangers de la guerre.

Ainsi tombait une des défenses les plus solides qui protégeaient la route de Trieste. Ce succès est d'un bon augure pour nos alliés, et c'est sur un bel espoir qu'ils ont vu se terminer l'année 1916.

* * *

Mais, pendant le cours du mois d'août de cette même année 1916, s'était produit un événement qui, pour être d'ordre diplomatique et non militaire, avait cependant une importance capitale dans la présente lutte.

Nous voulons parler de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne.

Lorsqu'elle était entrée dans le conflit, l'Italie, en effet, avait simplement déclaré la guerre à l'Autriche seule. Elle attendait que l'Allemagne, se solidarisant avec son alliée, lui signifiât la rupture des relations diplomatiques.

Mais ce geste allemand se fit attendre plus d'une année.

Les Boches, avec leur politique louche et tortueuse, avaient-ils un espoir secret de voir l'Italie se détacher des autres alliés? Voulaient-ils se ménager le terrain commercial dans la péninsule pour y poursuivre leurs « petites opérations »?

Toujours est-il que la rupture, « pour être imminente, » n'était pas officielle.

L'Italie, cependant, accumulait chaque jour des motifs nouveaux pour avoir le droit de déclarer légitimement la guerre à l'Allemagne.

C'était d'abord l'invasion économique allemande : toutes les grandes maisons de commerce, tous les grands hôtels de l'Italie étaient, en grande majorité, aux mains des Allemands, mains avouées ou mains dissimulées par l'intermédiaire d'hommes de paille transparents.

Ce fut ensuite la certitude acquise que l'Allemagne fournissait à l'Autriche des armes et des munitions pour l'aider dans la guerre contre l'Italie.

Ce fut enfin la preuve qu'elle apporta de la participation « effective » des troupes boches aux opérations sur le Trentin et de l'élaboration du plan de campagne de l'attaque autrichienne par une collaboration suivie entre l'état-major de Vienne et celui de Berlin.

Enfin ce fut la suspension, faite par l'Allemagne, du payement des pensions aux ouvriers italiens qu'elle considérait comme des « étrangers ennemis ».

Pour tous ces motifs, le gouvernement italien décida d'en finir, de mettre fin à cette situation équivoque.

Aussi, le 27 août 1916, l'ambassadeur d'Italie à

Berlin notifiait-il au ministère des affaires étrangères de l'Empire la déclaration de guerre.

Cet acte décisif de nos alliés scellait l'union complète qui les liait aux États de l'entente. Et elle avait une portée d'autant plus grande que *le même jour* la Roumanie, notre « autre sœur », entrait également dans la lutte à nos côtés.

Mais, hélas! la révolution russe, avec, comme comme conséquence, la défection des armées moscovites, devait porter ses fruits. Débarrassés du souci de défendre le front oriental, sur lequel les « pacifistes » russes fraternisaient avec l'ennemi, les Austro-Boches accumulèrent sur le front italien les forces ainsi rendues disponibles; ils firent, de plus, agir en Italie leurs armes ordinaires : la trahison et le « défaitisme ».

Sous un flot inattendu d'assaillants, les armées italiennes, à la fin de 1917, durent abandonner leurs conquêtes et même défendre leur sol envahi. Mais nos alliés se sont vite ressaisis; une forte armée franco-britannique est partie à leur secours, et leur échec momentané n'aura fait que retarder une victoire générale de plus en plus certaine.

VIII

LA GUERRE AUX COLONIES

Le domaine colonial allemand en Afrique. — La prise du Togo. — La conquête du Sud-Ouest africain allemand. — L'expédition alliée contre le Cameroun. — L'attaque et la prise de l'Est africain allemand. — La prise de Tsing-Tao par les Japonais. — L'attaque des Allemands sur Tahiti et son insuccès.

Un des grands « buts de guerre » de l'Allemagne, en déchaînant le formidable conflit qui ensanglante le monde, était la création d'un empire colonial allemand, et surtout d'un empire africain.

Depuis la guerre de 1870, l'expansion coloniale avait été l'un des objectifs de nos ennemis. Ils convoitaient surtout nos possessions d'Afrique, en particulier nos magnifiques colonies du nord, l'Algérie, la Tunisie. On sait la mauvaise humeur que fit naître chez eux la proclamation de notre protectorat sur le Maroc.

Au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler, l'Allemagne avait fait des efforts inouïs pour se créer un empire colonial. Mais, arrivée la dernière dans la conquête des terres inoccupées, elle dut se conten-

ter, comme l'on dit familièrement, des « bas morceaux ».

Ainsi, au moment de la déclaration de guerre, les possessions allemandes étaient les suivantes :

En Afrique :

La colonie du Togo, enclavée dans l'Afrique occidentale française, avec un port sur le golfe de Guinée, terminus d'un chemin de fer de pénétration. Superficie : 87 000 kilomètres carrés; population : 1 million d'habitants.

La colonie équatoriale du Cameroun, près de deux fois plus vaste que la France, mitoyenne de notre Congo, auquel les conventions signées en 1911 avaient enlevé une portion de territoire pour l'annexer à la possession allemande. Superficie : 760000 kilomètres carrés; population : 3800000 habitants.

Sous le tropique du Capricorne, la colonie du Sud-Ouest africain allemand, limitée au nord par l'Angola portugais; au sud et à l'est par les possessions anglaises de l'Afrique australe. Superficie : 835000 kil. carrés; population 82000 habitants.

Enfin, sous l'Équateur, sur la côte orientale d'Afrique, la plus belle de ses colonies, l'espoir de l'Allemagne, celle dont le nom seul faisait frémir les bourgeois de Berlin : l'Est africain allemand, capitale Dar-ès-Salam, terminus d'un chemin de fer reliant le rivage de l'océan Indien au lac Tanganyika. Superficie : 995000 kilomètres carrés; population : 10000000 d'habitants.

Voilà pour leurs possessions africaines, qui formaient une superficie totale de 2600000 kilomètres carrés en chiffres ronds, peuplés de 14900000 habi-

tants. La France ayant une superficie totale d'un peu plus de 500 000 kilomètres carrés, on voit que l'empire africain des Boches représentait plus de cinq fois la superficie de notre pays et une population presque égale à la moitié de la nôtre.

Ces chiffres étaient importants à donner au lecteur pour lui permettre d'apprécier l'importance de la perte que les Allemands ont subie en se voyant arracher l'une après l'autre toutes leurs possessions africaines.

Indépendamment de ces possessions, les Allemands avaient des colonies en Océanie et sur un point de la côte asiatique.

En Océanie, dans l'archipel de la Polynésie, ils possédaient :

Une partie de la Nouvelle-Guinée et l'archipel Bismarck ; les îles Salomon ; les îles Mariannes et les Carolines ; les îles Marshall et les îles Samoa. En tout, cela faisait une superficie de 243 900 kilomètres carrés, soit la moitié de celle de la France, et une population de 418 000 habitants.

Enfin, sur la côte chinoise, dans la baie de Kiao-Tchéou, ils avaient en concession le port de Tsing-Tao dont ils avaient fait une place militaire et commerciale de premier ordre. Avec 550 kilomètres carrés, cette possession comptait 172 900 habitants.

L'empire colonial total de nos ennemis comprenait donc 2 923 000 kilomètres carrés de territoires, peuplés de 15 490 000 habitants.

C'était, comme l'on dit, « quelque chose. »

Nous allons voir ce qu'il en reste actuellement.

*
* *

Aussitôt que la guerre fut déclarée, les colonies allemandes furent envahies par les alliés sous les différents points du globe.

La première qui fut enlevée aux Boches fut le Togoland, en Afrique.

Le 22 août 1914, cette colonie se rendit sans conditions. Cette rapide conquête est due aux efforts combinés du lieutenant-colonel anglais Bryant et du commandant français Maucroix. Leurs deux colonnes expéditionnaires se rejoignirent à Tamira, où elles contraignirent les Allemands à capituler.

A la même date, en Océanie, les îles Samoa étaient conquises à l'Angleterre par un corps de débarquement formé de troupes de la Nouvelle-Zélande, débarqué sous la protection d'un de nos navires, le croiseur *le Montcalm*.

A la fin de septembre, les Australiens, ayant organisé une expédition contre la Nouvelle-Guinée allemande, débarquent sur le territoire de cette colonie, et, après une faible résistance des Boches, en prennent possession ainsi que des îles de l'archipel de Bismarck.

Du 10 au 15 octobre, les Japonais attaquent les archipels allemands de la Polynésie. Ils y trouvent deux navires qui, sous le pretexte avoué de faire des opérations d'océanographie, n'étaient autres que des navires pirates destinés à desservir les bases de ravitaillement que les Boches avaient installées dans le Pacifique à l'intention de leurs corsaires.

L'un de ces vaisseaux fut coulé, l'autre fut capturé avec l'équipage et la garnison du port.

Dans le Sud-Ouest africain, les Allemands, comme nous l'avons indiqué déjà en parlant de l'effort des colonies anglaises, essayèrent de soulever les Boërs contre l'Angleterre. Le colonel Maritz, Christian de Wet et le général Beyers eurent la faiblesse de prêter l'oreille aux propositions allemandes.

Mal leur en prit, d'ailleurs, comme la suite des évenements l'a démontré.

Le général Botha, à la tête des troupes de la colonie du Cap. ouvrit aussitôt la campagne contre ces traîtres ; il marcha sur leurs positions et les battit, le 13 novembre, près de Winburg.

Au milieu de février 1915 commença la campagne d'invasion de la colonie allemande par les troupes britanniques sud-africaines.

Dès le début de l'attaque, les Anglais prirent comme objectif la capitale allemande, Windhoëk.

L'investissement de la ville commença en avril, et le 12 mai elle était obligée de capituler entre les mains du général Botha.

Un détachement allemand avait réussi à se retirer vers le nord, dans la direction des possessions portugaises de l'Angola : poursuivi énergiquement, atteint par les troupes anglaises à Otavi, il est contraint de capituler. Nos alliés s'emparent alors de 3 160 hommes, de 204 officiers, de 37 canons et de 22 mitrailleuses.

Ainsi échappait aux Boches une de leurs importantes colonies africaines, qui leur était précieuse, non seulement par les sacrifices en hommes qu'elle

leur avait coûtés, mais encore à cause des mines de diamants que leurs ingénieurs y avaient découvertes.

*
* *

La conquête du Cameroun, pour avoir été moins rapide, n'en fut pas moins aussi complète.

Cette colonie est la plus ancienne possession allemande en Afrique, la seule dont la fondation, qui a eu lieu en 1860 par l'installation d'un premier comptoir, soit antérieure à la guerre de 1870.

Le jour même de la déclaration de guerre, c'est-à-dire le 2 août 1914, un détachement français s'embarqua sur la canonnière fluviale *le Largeau*, dans le but de faire irruption sur le poste de Bouga, l'un des points cédés aux Boches par la convention de 1911. La résistance de l'ennemi ne fut pas longue : le 5 août, cette ville tombait entre nos mains.

Remontant le cours de la rivière Sanga, le colonel Hutin battit les Allemands à Nola. Le 28 octobre, le général Aymerich et le gouverneur Foureau, aidés par un détachement belge venu de la colonie de nos alliés, remportèrent sur les Boches une grande victoire.

En même temps, le colonel Largeau envahissait la partie du Cameroun située à l'extrême nord de la colonie allemande et appelée, à cause de sa forme sur les cartes, le « Bec-de-Canard ». Il attaquait Kousséri, opérant en liaison avec les Anglais, qui marchaient contre Dikoa. Le 27 septembre, Kousséri était enlevé !

A Libreville, une expédition, convoyée par la ca

nonnière *la Surprise*. put débarquer à Cocobeach. Elle y rencontra deux bateaux allemands. Ces deux bateaux furent coulés et, malgré la résistance de l'ennemi, la station boche tombait entre nos mains. Et ainsi, à la fin du mois d'octobre, nous avions repris tout le territoire cédé aux Allemands par la signature des Conventions de 1911.

C'était là un heureux commencement : il devait avoir une suite.

Il fallait, pour porter le grand coup à l'ennemi, attaquer ses possessions par le littoral. Une colonne mixte de 500 hommes, commandée par le général anglais Dobell et le colonel français Mayer, colonne convoyée par plusieurs navires de guerre, occupa sans coup férir le poste allemand de Duéla, qui capitula sans conditions le 27 septembre. Quelques jours après, la station de Victoria, l'un des centres les plus importants de la colonie, se rendait à son tour. Il en était de même des stations de Jabassy et d'Edéa. Au cours de cette série de coups de mains, nous fîmes près de 1200 prisonniers, qui furent envoyés dans notre colonie d'Afrique occidentale française.

Après la prise d'Édéa, notre commandement organisa dans toutes les directions des colonnes de marche. Les Boches avaient essayé de former des corps de soldats indigènes. Mais ils n'ont pas, comme nous, la « manière » de les traiter. Ils s'étaient comportés avec eux avec une telle brutalité de sauvages, qu'à la première rencontre leurs soldats noirs désertèrent pour venir à nous. Les Allemands étaient donc dans l'impossibilité matérielle de faire une offensive quelconque; ils arrivaient à peine à se défendre.

Le 20 juin 1915, la ville de N'Gaoundéré, située au centre de la possession, à 600 kilomètres de la côte et autant du lac Tchad, tombait en notre pouvoir. Nos succès, on le voit, s'accentuaient de plus en plus.

Depuis lors, la campagne du Cameroun a été marquée par une suite ininterrompue d'avantages continuels. La liaison s'établit entre les diverses colonnes françaises qui opéraient contre la colonie allemande.

Au nord, c'était la colonne Brisset; à l'est, les troupes belges commandées par le colonel Morisson; au sud, sous le commandement du général Aymerich, les colonnes Hutin, Le Meillour et Miquelard. Au nord-ouest, la colonne anglaise du général Webb-Bowen pénétrait sur le territoire allemand en venant de la Nigéria britannique.

Le colonel Hutin marchait sur Lomié; le colonel Le Meillour occupait Akoafin; le colonel Miquelard s'avançait vers Ambam, tandis que le corps de débarquement anglo-français du général Dobell et du colonel Mayer occupait Eseka et remettait en état le chemin de fer qui allait désormais servir à nos ravitaillements.

Au nord, le colonel Gorce marchait sur la route de Douala-Yaoundé et, le 1er janvier 1916, entrait dans cette ville que les Boches avaient dû évacuer. Ceux-ci se jetèrent à l'attaque de la colonne Mayer, mais ne firent que la retarder sans lui faire de mal. Le 8 et le 9 janvier, les colonnes Brisset et Morisson, après avoir fourni dans ces pays difficiles des marches de plus de 1 000 kilomètres, entraient enfin dans Yaoundé.

Ainsi tombait entre nos mains le dernier refuge des Allemands dans leur colonie, désormais perdue pour eux, du Cameroun. Les Boches en déroute s'enfuirent dans la Guinée espagnole, où ils furent désarmés et internés.

Le Cameroun était désormais entre les mains des alliés.

*
* *

La dernière conquête des alliés en Afrique fut celle de l'Est africain allemand.

Les Boches avaient fondé dans cette région une colonie de peuplement. C'était celle où la population était la plus nombreuse : 10 millions d'habitants. Un chemin de fer relie la capitale Dar-es-Salam au lac Tanganyka. Cette ligne ferrée a 1 250 kilomètres de longueur.

Les troupes de la colonie se composaient de 6000 hommes de troupes blanches et de 7000 indigènes réguliers.

Dès le mois d'août 1914, les Boches prirent l'offensive et attaquèrent Mombassa, la capitale de l'Afrique orientale anglaise, qui borde la colonie allemande au nord. Ils voulaient ainsi couper le chemin de fer qui relie la colonie anglaise au lac Victoria. Mais cette tentative échoua complètement.

Les Anglais, au contraire, préparaient minutieusement la conquête de la possession allemande. Celle-ci, en effet, leur barrait le chemin pour la construction de la ligne transafricaine du Cap au Caire, ligne qui était le rêve de leurs projets en Afrique. Aussi firent-

ils venir de nombreux corps indiens avec mission de se porter sur Tabora, ville placée à peu près au milieu de la voie ferrée de Dar-es-Salam au lac Tanganyika.

Pendant toute l'année 1915, des combats locaux avaient eu lieu le long de la frontière anglo-allemande, laissant aux Boches l'illusion d'une trompeuse tranquillité. Mais à la fin de 1915 l'expédition anglaise était complètement prête : elle entra aussitôt en campagne.

Le 4 avril 1916, 500 soldats allemands, entourés par les troupes britanniques, durent se rendre à celles-ci le long de la rivière Pagani. En même temps que les forces anglaises avançaient par le nord, sous le commandement du général Smuts, deux colonnes belges, commandées l'une par le général Molitor, l'autre par le général Tombeur, entraient par l'ouest dans le territoire allemand, entre le lac Tanganyika et le lac Kivou. Au sud, entre le Tanganyika et le lac Nyassa, les colonnes anglaises Murray et Northey pénétraient dans la colonie boche, pendant que des contingents portugais, franchissant le Rovouma, l'envahissaient par sa frontière méridionale.

La colonie allemande était donc complètement encerclée.

Pendant le cours du mois de juillet 1916, les troupes belges réalisèrent une forte avance au nord-ouest, vers Kigoma, gare terminus du chemin de fer et le port le plus important sur le lac Tanganyika. Une escadrille d'hydravions bombarda les ports et les bateaux allemands du lac.

Le 15 août, les troupes du général Smuts arri-

vèrent au point de jonction des routes de Mirogoro et de Kilessa. Le général boër van Deventer s'avançait également, de l'ouest, vers cette dernière ville. Le même jour une escadre anglaise, opérant sur la côte de l'océan Indien, occupait le port de Bagamoyo. La ville de Kilessa fut prise le 22 août, celle d'Iarogora tomba aux mains de nos alliés le 26.

L'ennemi, fuyant en déroute, laissait entre leurs mains la ligne de chemin de fer.

La capitale de la colonie, Dar-es-Salam, fut occupée le 4 septembre.

La poursuite des contingents allemands continua alors de tous les côtés. Mais, cernés de toutes parts, les ennemis ne pouvaient tenter qu'une retraite sans issue possible.

A l'heure présente, toute la colonie allemande est entièrement aux mains des alliés.

Ainsi prenait fin le rêve germanique de la conquête de l'Afrique.

Dans leur orgueil immense, les Boches avaient espéré faire la conquête de l'Afrique tout entière. La tenant à l'ouest, au sud, à l'est, ils avaient patiemment, sans bruit, développé d'une façon extraordinaire leurs lignes de chemin de fer, pour réunir par le rail la côte africaine de l'Atlantique à celle de l'océan Indien. Ils pensaient ainsi devancer les Anglais et se mettre en travers de leur projet de la ligne du Cap au Caire.

Déjà les voies étaient construites dans l'Est africain allemand jusqu'au voisinage du centre de l'Afrique, à Albertville, au Congo belge. Là, la ligne se ramifiait : une branche allait au nord regagner la

ligne du Cameroun; une autre, au sud, devait rejoindre les voies ferrées de l'Angola portugais.

Quant à celui-ci et à la colonie de Mozambique, les Allemands comptaient en avoir aisément raison, soit en faisant du Portugal, après la victoire qu'ils escomptaient, un État vassal, soit en s'emparant purement et simplement de ses colonies en vertu du droit du plus fort.

Et ainsi l'Afrique serait devenue un continent allemand : *Deutschland über alles !*

Malheureusement, tout ce beau plan s'en est allé en fumée. Finis les rêves de conquête africaine! Finis les espoirs d'un empire colonial !

Les anciennes colonies allemandes constituent une bonne « carte de guerre » pour les alliés.

*
* *

Il nous reste à parler de la prise de la colonie asiatique que les Allemands avaient fondée à Tsing-Tao, en territoire chinois, dans la baie de Kiao-Tchéou.

Après les troubles causés par l'insurrection des Boxers, en 1899, les Allemands avaient exigé de la Chine une cession à bail de cette baie, pour une durée de cent années. Ils en avaient fait une puissante forteresse, en même temps qu'un remarquable port de commerce, un comptoir de premier ordre.

C'était une position à enlever dès le début des hostilités pour empêcher qu'elle ne pût devenir une



Troupes des Indes transportant des munitions à Tsing-Tao.

base d'appui pour les croiseurs allemands du Pacifique.

Le 15 août 1914, le gouvernement du Mikado envoya à l'Allemagne un ultimatum, la sommant d'avoir à évacuer Kiao-Tchéou.

L'Allemagne n'ayant pas répondu, la guerre fut aussitôt déclarée par le Japon.

Le 20 août, la flotte japonaise, à laquelle s'étaient joints quelques navires anglais, met à terre les premières troupes qui doivent opérer contre Tsing-Tao. Quelques contingents de troupes australiennes faisaient également partie du corps de débarquement.

Les Allemands comprirent que l'attaque allait être sérieuse : d'une part les troupes de terre assiégeaient la ville à l'est, d'autre part les escadres alliées bloquaient l'entrée de la rade, dans laquelle, impuissants à affronter le combat, s'étaient refugiés le croiseur autrichien *Kaiserin-Elisabeth*, les canonnières *Tiger, Fuchs*, *Cormorant*, *Jaguar*, *Iltis*, et le destroyer *Taku*.

Le 27 septembre, les troupes allemandes étaient complètement battues à dix kilomètres de la ville, et les Japonais serraient celle-ci de plus en plus près, repoussant sans cesse devant eux les lignes avancées des troupes de défense.

Le 7 octobre, l'avant-garde japonaise s'emparait de la gare terminus du chemin de fer du Chang-Toung, et, le 31 du même mois, commença l'assaut général de la forteresse.

Le 7 novembre la place capitulait, après un siège de soixante-seize jours. Nos alliés firent 5 000 hommes

prisonniers et s'emparèrent d'un butin de guerre considérable.

De même que le rêve allemand s'était évanoui en Afrique, leurs espérances, en Asie, s'en allaient en fumée.

Pour terminer ce qui a trait à la guerre coloniale, il ne nous reste plus qu'à mentionner une attaque que des navires de guerre allemands tentèrent contre une de nos colonies du Pacifique, l'île de Tahiti, en Polynésie.

Le 22 septembre 1914, deux croiseurs allemands, *le Gneisenau* et *le Scharnhorst*, parurent devant la ville, non fortifiée, de Papeete.

Cette délicieuse petite cité, chantée par les poètes pour ses fleurs et son climat riant, fut, en violation de tous les traités, sauvagement bombardée.

Plus de 200 obus furent tirés sur les habitations des paisibles Taïtiens.

Quelques incendies s'allumèrent ; mais, en somme, les dégâts furent assez faibles. Seul, un vieux bateau de guerre français, la canonnière la *Zélée*, qui se trouvait mouillée dans le port, fut coulée avec quatre hommes de son équipage qui se trouvaient à bord, le reste ayant été débarqué pour concourir à la défense de la ville.

Celle-ci fut organisée par une colonne mixte composée de soldats d'infanterie coloniale, de marins de la *Zélée* et d'habitants de la ville, qui s'étaient armés pour repousser le débarquement.

Voyant ces forces bien décidées à la résistance, les équipages des deux navires boches se hâtèrent de ne pas débarquer, et, leur forfait accompli, les

deux pirates s'éloignèrent sur le Pacifique immense.

Ils ne devaient pas tarder à recevoir le châtiment mérité.

Cette action fut la seule tentée par les Allemands contre nos possessions d'outre-mer.

IX

LA GUERRE MARITIME

Les premières opérations. — Action dans l'Adriatique. — La bataille des Falkland. — L'héroïsme du *Curie* et de la *Néréide*. — La guerre sous-marine. — Les torpillages. — La grande bataille de Jutland. — Le défaite de l'escadre allemande. — Le bluff des sous-marins « commerciaux ». — Son échec définitif.

Le 2 août 1914, les forces navales des nations belligérantes étaient réparties de la façon suivante :

Pour l'Angleterre, quatre escadres, sous le commandement de l'amiral sir John Jellicoe, étaient groupées autour des îles Britanniques. Une escadre de sept dreadnoughts croisait en Méditerranée. Une escadre de croiseurs, sous les ordres de l'amiral Craddock, faisait la police de l'Atlantique, et une division navale croisait autour de l'Australie.

Pour la France, il y avait une escadre de croiseurs dans la Manche. En Méditerranée, l'amiral de Lapeyrère commandait trois escadres. Deux croiseurs revenaient d'Amérique, et nous avions, en outre, quelques navires anciens en Extrême-Orient ou sur les côtes du Maroc.

Pour la Russie, on comptait onze cuirassés, trois croiseurs et quatre-vingt-dix torpilleurs. Dans la mer Noire, six cuirassés, deux croiseurs et trente torpilleurs.

En ce qui concerne l'Allemagne, toute sa flotte de guerre était massée dans la rade de Kiel et de Wilhelmshafen, à l'exception du *Gœben* et du *Breslau*, qui étaient en Méditerranée, et du *Scharnhorst*, du *Gneisenau* et de quelques *croiseurs*, qui faisaient la guerre de pirates dans les mers lointaines, ainsi que de l'*Emden*, qui écumait le Pacifique.

Dans les premières semaines de la guerre, l'action navale se borna à quelques affaires dans l'Adriatique. Le 11 août, l'escadre autrichienne, sortie de Pola et de Cattaro, bombarda Antivari. Nos navires allèrent à sa rencontre, coulèrent le croiseur *Zenta*, et firent au *Zrinyi* de graves avaries.

Le 25 août, Cattaro était, à son tour, attaqué simultanément par terre et par mer par les Monténégrins et les Français. Nos navires bloquent la baie, tandis que nos marins, hissant sur le mont Lovcen, qui domine la baie, des canons de gros calibre, en permettent le bombardement efficace.

Le 3 novembre, une flotte anglo-française fait un premier bombardement des forts des Dardanelles. Mais, tout en notant des actions de détail, la grande attaque des détroits n'eut lieu que le 25 février. Les forts de la presqu'île de Gallipoli furent canonnés et réduits au silence par le tir de nos vaisseaux. Le bombardement continua les jours suivants.

Le 18 mars, toute la flotte va essayer de forcer le passage à Tchanak. La ville est rapidement en flammes.

Malheureusement, ce jour-là, nous eûmes à déplorer la perte du cuirassé *le Bouvet*, coulé par une mine qui l'engloutit avec 800 hommes d'équipage : 61 survivants seuls purent être recueillis. Le même jour, *le Gaulois*, également touché par une mine, évitait le naufrage par une habile manœuvre de son commandant, qui fit échouer volontairement son navire. On put, par la suite, le déséchouer et le mener en réparation à Toulon. A 4 heures, les mines coulèrent encore deux cuirassés anglais, *l'Irrésistible* et *l'Océan*, dont les équipages purent être sauvés presque en entier.

C'est alors que fut décidée l'expédition des Dardanelles, dont nous avons parlé au cours d'un précédent chapitre.

*
* *

C'est également à cette époque que les premiers sous-marins ennemis furent signalés dans la Méditerranée.

Nous avons donné, dans le tome II de cette histoire (*De la Marne à la mer*), quelques idées générales sur le rôle des sous-marins dans la guerre moderne.

Les sous-marins allemands capables de se rendre de Hambourg en Méditerranée, c'est-à-dire d'effectuer des trajets de 3000 milles, doivent être des bateaux à grand rayon d'action. Ils ont dû pouvoir se ravitailler en route, évidemment avec la complicité de certains sujets d'États neutres, et, quand ils furent en Méditerranée, leurs centres de ravitaillement étaient dans les rades des îles grecques et turques.

Dans la nuit du 26 au 27 avril, le *Léon-Gambetta* fut torpillé par un sous-marin et coula en quelques minutes, entraînant dans les flots l'amiral Sérès et 650 hommes d'équipage. Le 12 mai, le cuirassé anglais *Goliath* était coulé devant les Dardanelles : 500 hommes de l'équipage périrent dans ce naufrage.

Du 3 au 4 juin 1915, le poseur de mines français *Casablanca* fut également détruit par l'explosion d'une torpille. Le 4 juillet, le *Carthage*, qui transportait des munitions, fut coulé : l'équipage put être sauvé. Le 7 juillet, le croiseur italien *Amalfi* fut torpillé également et perdit 150 hommes sur 650.

Mais, par contre, nos contre-torpilleurs font une chasse énergique aux sous-marins ennemis. Le 12 juillet, le *Bisson* et le *Magon* bombardent, dans l'Adriatique, un port de ravitaillement des pirates, et détruisent tout ; et le *Bisson*, fonçant à toute vapeur sur un sous-marin allemand, l'U-3, le coule net. Huit jours avant, les Italiens avaient coulé l'U-12.

Dans cette guerre sous-marine, l'héroïsme de nos équipages et de nos officiers tient du prodige. Nous nous bornerons à relater les cas du *Curie* et de la *Néréide*.

Le *Curie*, commandé par le lieutenant de vaisseau Byrne, faisait partie de la flotte qui bloquait le port autrichien de Pola. Il reçut l'ordre de pénétrer dans le port et de torpiller les navires à l'ancre. Il suivit de loin un torpilleur autrichien et put ainsi éviter les défenses sous-marines. Mais, dans le port, une erreur de quelques mètres le jette en plein dans des filets de barrage. Pendant 24 heures, il cherche à se dégager, mais en vain. Il remonte à la surface, chargé

des filets qui ont causé sa perte. Les Autrichiens ne peuvent croire à une pareille audace. L'équipage français est fait prisonnier; mais l'enseigne de vaisseau Chailley se fait couler avec le navire.

L'histoire du sous-marin italien *Néréide* est poignante.

Le 23 août 1915, nos alliés étaient, depuis trois jours, sans aucune nouvelle de ce sous-marin, quand ils le virent rentrer au port. Dans le but d'éviter une torpille, ce bâtiment avait dû plonger, et une avarie subite l'avait empêché de remonter. Il était resté *soixante-douze heures dans l'eau!* Toutes les réparations avaient été faites dans l'obscurité la plus profonde. Mais le commandant et deux hommes étaient morts de faim!

Nous avons, dans notre volume *De la Marne à la mer*, rappelé les combats navals qui eurent lieu le 24 janvier à Heligoland et le 8 décembre précédent aux îles Falkland. Dans ces deux rencontres, les navires allemands eurent le dessous. Dans la première, le *Blücher* fut coulé et trois autres navires gravement avariés. Dans la seconde, quatre navires allemands sur cinq sont détruits. Tous les corsaires allemands qui écumaient le Pacifique furent capturés ou coulés l'un après l'autre.

*
* *

Dans les derniers mois de 1915 et en 1916, la guerre sous-marine prit une extension considérable.

Cette manière de comprendre la guerre navale est bien digne des Allemands : ils n'exposent pas leur

flotte de guerre, prudemment garée à Kiel ; ils ne risquent pas non plus de perdre les bateaux de commerce, tous capturés ou internés dans des ports neutres. Alors ils lancent leurs sous-marins, qui torpillent indifféremment navires de guerre, navires de commerce, navires-hôpitaux ou navires neutres. Nous avons raconté le torpillage du *Lusitania*, qui fit 1500 victimes.

Cette succession de forfaits devait, d'ailleurs, avoir une conséquence fatale pour les Allemands : les États-Unis, d'abord ancrés dans une neutralité systématique, prenaient peu à peu le parti de l'Entente : ils ont fini par rappeler leur ambassadeur à Berlin, et ils sont actuellement en guerre avec l'Allemagne.

Il serait trop long et fastidieux d'énumérer les torpillages nombreux effectués par les sous-marins allemands au cours des deux dernières années. Mais, par une heureuse contre-partie, des sous-marins anglais réussirent à passer dans la Baltique et infligèrent à la marine de commerce et de guerre allemande des pertes terribles.

Parmi les faits héroïques de la guerre maritime, il convient de rappeler l'exploit de notre aviso *Nord-Caper*, exploit qui rappelle ceux des corsaires du premier Empire. Au large de Crète, n'ayant que 10 hommes d'équipage, il attaqua et prit *à l'abordage* une goélette ayant à bord 48 Turcs !

Toutefois, au milieu de tous ces torpillages et de cette guerre de destruction, nombre de sous-marins ennemis disparaissaient pour jamais. Quelques-uns étaient coulés par un retour offensif des bateaux de commerce qu'ils attaquaient et qui les éventraient par

le choc de leur étrave. Le 27 janvier 1916, le paquebot *la Plata,* attaqué par un sous-marin, se défendit à coups de canon et atteignit son lâche agresseur. Dès lors, l'utilité de l'armement des navires de commerce était démontrée.

Au milieu de mars 1916, la fureur des Boches contre les navires neutres sembla portée à son paroxysme. Deux paquebots hollandais, *le Tubantia* et *le Palembang,* furent coulés par des sous-marins allemands. Le 24 mars, le paquebot de la Manche *le Sussex* fut torpillé sans avertissement. Grâce à la présence d'esprit du capitaine, le navire ne fut pas coulé, mais l'explosion fit plusieurs victimes dont plusieurs sujets américains et le célèbre compositeur espagnol Granados.

*
* *

Tout cela, cependant, ne constituait pas une « guerre navale » à proprement parler. C'étaient des séries d'attentats au droit des gens, mais il ne s'était pas livré de « bataille sur mer ».

La première grande rencontre allait avoir lieu le 31 mai 1916, au large des côtes ouest du Danemark, non loin du Jutland.

Le 30 mai, l'amiral sir John Jellicoe avait donné l'ordre à ses commandants de quitter leurs bases et de procéder à un « balayage » rapide et énergique de la mer du Nord. Pour cela, il avait divisé sa flotte en deux groupes principaux : le premier comprenait les cuirassés d'escadre, sous le commandement direct

de l'amiral ; le second comprenait les croiseurs, sous les ordres de l'amiral sir David Beatty.

Ces deux forces navales prirent la mer et naviguèrent parallèlement, séparées par une distance de 30 milles marins.

Le 31 mai, vers 2 heures de l'après-midi, l'amiral Beatty fut averti de la présence, non loin de son escadre, de la flotte allemande commandée par l'amiral von Hitter, qui avait déjà été battu par lui-même à la bataille d'Heligoland, au mois de janvier 1915.

L'amiral Beatty avait sous ses ordres huit croiseurs de bataille, trois croiseurs cuirassés, quelques croiseurs-éclaireurs et une flottille de contre-torpilleurs.

L'amiral von Hitter avait à sa disposition onze croiseurs de bataille, plusieurs croiseurs-éclaireurs, des contre-torpilleurs et des sous-marins. En outre, une escadre aérienne de zeppelins survolait la flotte allemande pour lui servir d'éclaireur, et, au besoin, jeter des bombes sur les navires de l'adversaire.

Comment la flotte allemande s'était-elle décidée à sortir de sa prudente retraite? C'est bien simple.

Depuis la fermeture des Dardanelles, la Russie ne pouvait recevoir de munitions de l'étranger que par deux routes : celle du Transsibérien, qui lui apportait les ravitaillements du Japon, et celle d'Arkhangel par où arrivaient, une fois la mer libre de ses glaces, les munitions et les armes des États-Unis.

Or, en mai, la fonte des glaces était complète. Le port d'Arkhangel redevenait accessible aux navires américains, qui apportaient à nos alliés les munitions nécessaires.

Il fallait donc, à tout prix, barrer cette route, c'est

pour cela que la flotte boche s'était enfin décidée à prendre la mer et à s'aventurer dans l'Océan.

Dès qu'il eut connaissance de la proximité de l'ennemi, sir David Beatty n'hésita pas à s'éloigner immédiatement de la flotte de l'amiral Jellicoe, et fit route vers le sud, afin de placer ses navires comme une barrière entre l'escadre allemande et ses bases de Cuxhaven et de Wihelmshaven.

L'amiral Beatty se privait ainsi du secours immédiat de la flotte Jellicoe; mais en officier anglais, observateur des traditions de sa glorieuse marine, il tenait « à attaquer du moment où il avait vu ».

A 3 heures et demie, l'ennemi fut aperçu par des hydravions de l'escadre. Alors l'amiral Beatty donna l'ordre d'ouvrir le feu et le tir commença à une distance de dix milles marins (18 kilomètres).

Aussitôt la flotte allemande répondit en ouvrant le feu de son côté. La canonnade devint terrible et s'entendait sur une partie de la mer du Nord.

Ce fut alors que l'amiral allemand, se sentant menacé, reçut le secours de la première escadre de cuirassés ennemis. C'était un renfort précieux qui arrivait aux Boches, et ce pouvait être une grave menace pour l'escadre anglaise.

Sir David Beatty, attaqué ainsi par toute la flotte allemande, lança par télégraphie sans fil un appel à l'amiral Jellicoe, dont il était éloigné de plus de 50 milles marins.

Pendant que l'amiral se dirigeait à toute vapeur avec ses cuirassés sur le lieu du combat, les Allemands ouvraient un feu convergent sur le croiseur *le Lion*, portant le pavillon de l'amiral Beatty, puis sur le

croiseur *Queen Mary*. Ce dernier, atteint par le tir remarquablement précis de nombreux obus de gros calibre, coula avec une grande rapidité.

Le croiseur *Indefatigable*, attaqué par plusieurs cuirassés d'escadre allemands, ne put résister au déluge de fer qu'ils faisaient pleuvoir sur lui : il sombra également.

Le croiseur *Invincible* avait attaqué et coulé un croiseur allemand ; mais il fut entouré de navires ennemis, touché par un obus qui éclata dans une de ses soutes à munitions et coupé en deux par la formidable explosion qui en résulta.

Un épisode des plus admirables fut le combat livré par le croiseur anglais *Tiger*.

Attaqué simultanément par deux cuirassés, par une dizaine de torpilleurs et par cinq sous-marins, ce vaillant navire, dont les cheminées étaient en lambeaux, dont la cuirasse était perforée, dont les ponts étaient défoncés, réussit cependant, en quelques minutes, à couler trois torpilleurs et en à avarier gravement quatre autres. Malgré la bravoure héroïque de son équipage, il allait cependant succomber sous le nombre, quand, tout à coup, ses officiers virent leurs agresseurs virer de bord et s'éloigner en toute hâte.

Que s'était-il donc passé ?

Simplement ceci, que la flotte des cuirassés de l'amiral Jellicoe, accourant à l'appel de sir David Beatty, venait de se montrer à l'horizon.

Or les Boches, sur mer encore plus que sur terre, ne sont braves que quand ils ont l'avantage du nombre. Dès qu'ils se sentent seulement « à égalité », ils s'enfuient prudemment.

Il était 6 h. 15 quand apparut la première division des cuirassés anglais. Les canons du *Warspite*, du *Malaya*, du *Barnhiam* et du *Valiant* concentrèrent alors leur feu, ouvert à 12 kilomètres, sur les navires ennemis en fuite. On put en voir plusieurs qui coulaient. D'autres sautèrent par suite de l'explosion de leurs soutes. D'autres enfin se sauvaient à toute vitesse, leurs cheminées abattues, leurs tourelles démontées, leurs mâts renversés.

Ce terrible combat dura ainsi jusqu'à 8 heures du soir.

A ce moment, le reste de la flotte de l'amiral Jellicoe arrivait à la rescousse. Mais déjà l'appui de la première escadre avait permis à sir David Beatty de mettre la flotte allemande en pleine déroute.

Les contre-torpilleurs de l'escadre Jellicoe prirent alors la chasse et harcelèrent les navires boches en les repoussant vers leurs repaires. Au cours de cette poursuite acharnée, ils éperonnèrent et coulèrent au moins un sous-marin, et peut-être deux. Plusieurs des navires allemands ainsi poursuivis étaient en feu, et n'apparaissaient que comme des incendies ambulants.

Malheureusement, pendant cette chasse de l'ennemi en fuite, le vaillant amiral Arbuthnot, qui commandait les contre-torpilleurs anglais, trouva la mort.

C'était, en tout cas, celle d'un héros !

Vers 8 heures et demi du soir, une brume épaisse s'abattit sur le théâtre de la bataille et facilita ainsi la fuite de la flotte allemande en la dérobant à la vue de ses poursuivants.

Le lendemain, 1er juin, quand le jour se leva,

l'escadre britannique se trouvait au nord des rochers de Horn, entre Heligoland et la côte du Sleswig. L'ennemi avait pu disparaître à la faveur du brouillard et se réfugier dans ses tanières de Kiel, de Bremershaven et de Wilhelmshaven.

La lutte se terminait pour la flotte anglaise par une éclatante victoire. Nos alliés avaient, en effet, coulé aux Allemands trois cuirassés et six croiseurs, soit neuf grandes unités; en outre ils avaient détruit six destroyers et un sous-marin, sans compter un autre cuirassé, un second croiseur et trois destroyers, qui avaient eu à subir des avaries considérables.

La victoire leur avait, d'ailleurs, coûté cher.

D'abord, deux des amiraux, Hood et Arbuthnot, avaient trouvé dans ce combat une fin glorieuse.

En outre, ils avaient perdu six grands navires, trois croiseurs de bataille et trois croiseurs cuirassés ainsi que neuf destroyers; 11 000 marins des deux parties étaient tués ou noyés.

Mais ce triomphe de la puissance navale anglaise affirmait la suprématie des forces alliées sur mer, et ôtait aux Allemands toute velléité de se mesurer de nouveau avec la redoutable flotte du Royaume-Uni.

*
* *

La fin de 1916 ne vit d'autres événements maritimes qu'une recrudescence des torpillages de navires de commerce et des paquebots par les Allemands.

Ceux-ci n'épargnèrent même pas les navires-hôpitaux, bien qu'ils portassent ostensiblement l'insigne protecteur de la croix rouge de Genève. Ainsi le navire-hôpital *Anglia* fut coulé : 80 blessés furent noyés.

C'est au mois de juin 1916 que le croiseur anglais *Hamsphire,* au nord des îles Shetland, fut coulé par une torpille ; 12 marins seulement en furent sauvés. Mais la perte la plus grande fut celle de lord Kitchener, qui se trouvait à bord.

L'illustre homme de guerre se rendait en Russie pour y étudier, de concert avec nos alliés, un programme d'action militaire intensive.

Ainsi le vaillant soldat, à la parole duquel l'armée anglaise était, peut-on dire, sortie de terre, trouvait la mort dans le lâche attentat d'un sous-marin, sans avoir vu en face l'ennemi qu'il aurait tant aimé combattre !

Cette perte fut pour l'Angleterre un deuil national.

C'est également au mois de juin que se produisirent les incidents des sous-marins allemands baptisés par eux « sous-marins commerciaux ».

D'abord, le 21 juin, un sous-marin allemand vint mouiller dans le port espagnol de Carthagène. Son commandant était porteur d'une lettre autographe du kaiser pour S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.

C'était surtout un de ces « coups de théâtre » chers à l'impérial cabotin.

Il espérait ainsi impressionner les neutres, leur donner une haute idée de la puissance navale de l'Allemagne et les terroriser. Il comptait sur ce

« bluff » pour effacer l'impression de faiblesse maritime que la bataille récente de Jutland avait laissée dans le monde entier.

Mais ce bluff était loin d'être le seul : il allait être suivi d'une seconde tentative, encore plus accentuée, dans le sens de la réclame.

Le 23 juin partait de Hambourg, à destination de l'Amérique du Nord, un sous-marin allemand non armé, le *Deutschland*, commandé par le capitaine Kœnig.

Ce sous-marin, baptisé « sous-marin de commerce », portait de nombreux sacs de dépêches, et une cargaison de matières colorantes.

Il arriva en Amérique le 9 juillet et mouilla dans le port de Norfolk.

Les États-Unis crurent loyalement pouvoir reconnaître au *Deutschland* le caractère commercial ; cela permettait donc à tout sous-marin allemand de se « maquiller » en navire marchand, et, à l'abri de cette qualité tutélaire, de pouvoir augmenter le nombre de ses torpillages tout en diminuant la somme de ses risques.

Les Américains ne devaient pas tarder à se repentir de leur confiance.

Aussitôt, la presse allemande triompha bruyamment.

Ce ne furent que dithyrambes pour les « audacieux marins » qui avaient accompli, à l'admiration du monde entier, un raid « sans précédent », qui prouvait d'une façon péremptoire « la supériorité écrasante de l'industrie allemande » et la toute-puissance infinie d'un Empire ayant de tels moyens

d'action ! On le voit, c'était le *Deutschland über alles !* entonné à pleins poumons.

Cependant, sans faire tant de bruit, les marines alliées avaient fait maintes fois des prouesses égales et même supérieures.

Le premier, un sous-marin français s'était rendu de Cherbourg à Toulon par ses propres moyens, couvrant ainsi une distance de près de 3000 milles en passant par le détroit de Gibraltar.

Au printemps 1914, deux submersibles anglais accomplirent l'immense traversée d'Australie en Angleterre, et en 1915 dix sous-marins construits au Canada étaient venus mouiller à Portsmouth, après avoir traversé l'Atlantique tout comme le *Deutschland*, mais avec moins de bruit.

Suivant leur coutume, les Allemands, aussitôt, se préparent à renchérir ; ils veulent « battre le fer pendant qu'il est chaud » et assommer l'opinion publique qu'ils s'imaginent avoir impressionnée fortement par la réussite de cette première traversée.

Ils annoncent donc qu'un second sous-marin « de commerce », le *Bremen*, va partir pour l'Amérique à son tour et qu'une « flotte commerciale » d'autres sous-marins, toujours « commerciaux », va organiser « un service régulier de marchandises et de passagers » à travers l'Atlantique, bravant ainsi le blocus des alliés et le rendant inutile.

Hélas, il fallut en rabattre !

Le *Bremen* partit effectivement pour New-York, mais on ne l'a jamais revu. Selon toute probabilité, il repose au fond de l'Atlantique, cercueil d'acier de son équipage de forbans.

Quant au *Deutschland*, après une seconde traversée, on n'en entendit plus parler non plus. Et voici qu'un homme d'État anglais, parlant de ces tentatives allemandes, vient de dire que le *Deutschland*, capturé, était à l'ancre dans un port du Royaume-Uni.

Ainsi finit le bluff sous-marin allemand.

L'une après l'autre, toutes les espérances de nos ennemis s'en vont.

L'un après l'autre, les peuples, demeurés neutres jusqu'alors, se groupent à nos côtés pour combattre les barbares.

On peut prévoir leur abaissement prochain, et l'arrivée certaine de la Victoire.

X

LA PRISE DE JÉRUSALEM

Les conséquences de la prise de Bagdad. — Les préparatifs allemands. — La concentration germano-turque à Alep. — Le général Allenby. — L'organisation de l'attaque anglaise en Palestine. — La prise de Gaza. — L'investissement de Jérusalem. — L'entrée des alliés dans la ville sainte.

Pour terminer ce volume sur « la guerre hors de France » nous allons faire le récit d'un événement d'une importance capitale, au point de vue moral principalement.

Cet événement, qui aura fait tressaillir d'allégresse les cœurs des chrétiens du monde entier, est la prise de Jérusalem par l'armée anglaise du général Allenby, assistée de contingents français et italiens.

Renouvelant l'exploit des croisés d'autrefois, les armées chrétiennes viennent d'arracher, et définitivement, espérons-le, la Terre-Sainte à la profanation que lui faisait subir, d'une façon permanente, la domination des Turcs ; et même, elles ont fait plus : elles ont soustrait les « Lieux saints » à la domination, qui eût été plus odieuse encore, de l'Allemagne

luthérienne qui, commandant en maîtresse sa vassale la Turquie, n'eût pas manqué de s'approprier les territoires historiques qui furent le berceau du christianisme.

Indépendamment de l'importance morale de cette conquête, son importance militaire est considérable, et c'est une grande victoire qu'ont remportée en Palestine les troupes britanniques.

*
* *

Pour s'en rendre compte il faut tout d'abord se rappeler les ambitions allemandes, les visées des Boches sur l'Asie, se remémorer tout ce qu'ils voulaient et qui leur échappe désormais d'une manière complète.

Un de leurs grands « buts de guerre » était Bagdad : la possession de la ville des Califes avait toujours hanté la cervelle des Allemands ; ils avaient lancé à grand fracas la construction du chemin de fer qu'ils avaient baptisé orgueilleusement « ligne Berlin-Bagdad » ! Les victoires anglaises en Mésopotamie les avaient obligés à rayer cela de leur programme ; Bagdad est aux mains de nos alliés et non à celles de nos ennemis.

Ceux-ci, comprenant l'importance de la prise, avaient cherché à la reprendre. Dès le début de l'an 1917, les Allemands avaient préparé une campagne avec le plus grand soin, réorganisant l'armée turque et la munissant d'un nombreux matériel d'artillerie ultra-moderne. Des contingents turcs furent

prélevés, grâce à la défection des Russes, sur les corps d'armées ottomans qui combattaient en Galicie et en Roumanie. Le général Falkenhayn fut nommé généralissime de l'armée de Mésopotamie et chargé de mener la campagne contre les armées anglaises.

Dès les premiers jours de juillet, les troupes turco-boches furent concentrées à Alep, formant une armée importante à laquelle, dans leur orgueil sans limites, les Allemands donnaient le nom d'*armée foudroyante!* Elle comprenait, outre les contingents turcs, formant plus de 60 000 hommes, des éléments allemands pris sur le front occidental pour former les 1re et 2e divisions « du Tigre ». Vers la fin de septembre 1917, l'ensemble des forces concentrées à Alep représentait plus de trois corps d'armées : elles comprennaient les VIIe et VIIIe armées, dites « armées de l'Euphrate », qui devaient se joindre à la VIe armée, dite « de Mésopotamie ».

*
* *

En même temps plus de 20 000 hommes travaillaient nuit et jour à la ligne de chemin de fer de Ras-el-Aïn à Mossoul. Les tunnels d'Antali-Djebel-Kordouan étaient achevés, et le premier train parti d'Adana était arrivé à Alep dans les premiers jours d'août.

Les travaux étaient activés frébrilement, afin de pouvoir ravitailler l'armée destinée à reconquérir Bagdad. Un formidable amas de canons, d'obus, de matériel, d'automobiles, affluaient à Constantinople,

à la gare de Haïdar-Pacha. L'Allemagne envoyait ses meilleurs techniciens, officiers du génie, d'artillerie, aviateurs ; bref, Alep était devenue le centre de l'armement boche en Asie-Mineure.

Falkenhayn visitait à tout instant le front de Mésopotamie ; tout indiquait une attaque imminente et terrible contre les armées britanniques.

Cependant, le général boche Kress von Kressenstein, qui commandait en chef les armées turques de la région du mont Sinaï, sentait la menace d'une offensive anglaise venue d'Égypte et s'égosillait à demander des renforts : son appel resta sans réponse. L'Allemagne veut reprendre Bagdad à tout prix ; tout le reste lui importe peu.

Et puis, n'avait-elle pas le souvenir de l'expédition manquée des Français en Syrie, à la fin du XVIIIe siècle, malgré le talent de Bonaparte, qui les commandait ?

Mais, par une opération audacieuse, le général Maude, commandant les troupes anglaises de Mésopotamie, s'emparant de Ramadié, coupa la tête d'approvisionnement de la VIe armée turque. L'incendie de la gare d'Haïdar-Pacha, à Constantinople, fut un désastre pour les Ottomans en entravant pendant plus de deux mois le ravitaillement des unités nouvelles.

Enfin, en septembre, l'Allemagne comprend la menace anglaise contre la Palestine, et s'aperçoit de la vanité de son plan « kolossal » ! Il lui faut, en hâte, faire descendre vers le Sinaï les divisions massées à Alep.

Ce renversement des plans boches fut la première conséquence des succès anglais en Asie.

*
* *

Le général Allenby, commandant l'armée britannique de Palestine, allait bientôt les accentuer par ses propres victoires.

Dès le début de novembre 1917, il prit vigoureusement l'offensive. Quelques jours avant l'attaque, le brillant soldat déclarait qu'il fallait environ deux mois d'opérations, méthodiquement conduites, pour s'emparer de Jérusalem ; moins de trois semaines lui auront suffi à conduire son armée victorieuse au pied du mont des Oliviers !

Il avait envisagé avec soin toutes les difficultés de sa lourde tâche, et les avait, d'avance, surmontées par une prévoyance admirable. Non seulement il avait renforcé et entraîné les effectifs de ses troupes, mais encore, du canal de Suez au front de Gaza, il avait accumulé matériel et munitions ; il avait doublé la ligne ferrée qui va d'El-Kantara au nord d'El-Arisch, assurant ainsi, dans cet aride désert, l'arrivée de l'eau indispensable. Son aviation lui avait fait connaître par le menu les défenses de l'adversaire : sur le front étroit qui va de Gaza à Bir-Saba, les Turcs avaient installé plus de cinq cents mitrailleuses, dissimulées dans les cactus épais, et disposaient d'au moins douze divisions, que le général Allenby bouscula victorieusement.

L'armée turque était forte de plus de 60 000 hommes ; entre la mer et Bir-Saba, elle s'abritait derrière une ligne de tranchées continue.

Le général Allenby attaqua simultanément les

deux ailes des Ottomans. Il s'ouvrit d'abord la route de Bir-Saba dans des combats où les vaillants « Anzacs » s'illustrèrent une fois de plus; puis il effectua par le nord l'investissement de Gaza.

Dans cette ville, les soldats turcs furent éprouvés par le choléra : la place tombait au bout de quelques jours, et l'ennemi, s'enfuyant en hâte, se retranchait sur la ligne qui part d'Askalon à Beit-Seid, et au nord de Huj. Mais, harcelé par l'armée anglaise, il devait, peu après, abandonner Jaffa et son port pour aller défendre Jérusalem.

Nos alliés, soucieux de respecter les Lieux saints, n'essayèrent pas de bombarder la ville : ils la tournèrent par le nord et l'encerclèrent complètement. Dans ces conditions, coupée de ses ravitaillements, la garnison turque ne put plus résister et capitula le 10 décembre.

Le 12 décembre 1917, le général Allenby, ayant à ses côtés les commandants des contingents français et italiens qui avaient collaboré à l'attaque, fit son entrée dans la ville sainte, enfin arrachée aux Turcs par les chrétiens.

*
* *

On pouvait s'attendre à ce résultat heureux.

Depuis le mois d'avril, les Turcs avaient procédé à la déportation en masse des populations de la Palestine. Tous les indigènes de Jaffa et de Caïffa avaient été envoyés du côté de Homs, et les Arabes avaient été transportés en Anatolie.

Les habitants de Jérusalem avaient dû chercher un refuge au delà du Jourdain, et l'on prétend que Djemal-Pacha, le féroce commandant des armées turques, aurait dit : « Si je ne puis pas arrêter les Anglais à Gaza, je ne leur laisserai qu'un désert, sans un habitant et sans un arbre ! »

Parole à rapprocher de celle du farouche Guillaume II, qui s'était écrié, également : « Si je suis obligé de rendre l'Alsace-Lorraine aux Français, je la leur rendrai *chauve !* »

Mais la rapidité de la victoire anglaise a déjoué les projets des barbares.

Les armées alliées sont maintenant à Jérusalem.

Le Saint-Sépulcre, arraché aux infidèles, est sous la garde des nations chrétiennes.

Puisse cette reconquête de la moderne croisade porter des fruits plus importants encore! Puisse la France, qui malgré tout reste et restera toujours « la fille aînée de l'Église », comprendre que le temps doit être passé des persécutions religieuses, et que l'on admettrait difficilement qu'elle reprît son rôle historique, consistant à « protéger » les chrétiens en Syrie, si elle devait continuer à les « tracasser » sur son territoire.

Espérons que la reprise du tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ marquera le début d'une ère nouvelle; que l'on cessera de s'acharner sur les citoyens « qui vont à la messe », et que l'on comprendra enfin ce mot de Lamartine :

« La France est assez grande pour qu'on puisse s'y agenouiller sans gêner son voisin ! »

Ce sera aussi une victoire remportée sur l'intolé-

rance, parallèle à la victoire que nos soldats remporteront sur les hordes allemandes.

Et ce sera la gloire de notre belle patrie, triomphante au dehors, et pacifiée, à l'intérieur, par l'union de tous ses fils !

TABLE



37858. — TOURS, IMPR. MAME

